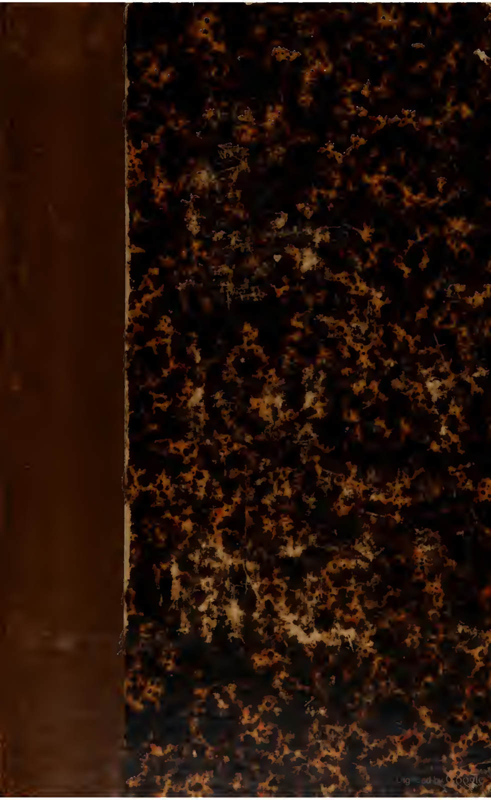




7. **Delepierre** (Octave). Supercheries littéraires, pastiches, suppositions d'anteur dans les lettres et dans les arts. *Londres*, 1872. gros in-8, broché. 10 fr.

98. **Delepierre** (Octave). Macaronéana, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe. *Brighton-Gancia*, 1852, in-8, demi-maroq. mauve av. coins, tête dor., n. rogné. 15 fr,

Ouvrage rare, tiré à petit nombre.

Cat. 296 Goucy
N. 542

244. DELEPIERRE (Octave). Macaronéana, ou Mélangos de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe. *Paris*, *Crapelet*, 1852, in-8, demi-rel. mar. orange, tr. peigne, relivre neuvé. *Rare* [65]. »

243. DELEPIERRE (Octave). Histoire littéraire des Fous. *London*, 1860, in-8, demi-rel. mar. brun, tr. dorées (reliure anglaise). *Rare* [109]. 12 »

608. DELEPIERRE (O.). Macaronéana, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe. *Brighton et Paris*, 1852, 1 vol. in-8, demi-rel. 10 »

Tiré à petit nombre et devenu rare.

609. DELEPIERRE (O.). Supercheries littéraires, pastiches, suppositions d'auteurs dans les lettres et dans les arts. *Londres*, 1872, pet. in-4, br., pap. vélin (*Epuisé*.) 15 »

691. DELEPIERRE (O.). Macaronéana, ou Mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. *Brighton et Paris*, 1852, un vol. in-8, dem.-rel. 10 »

Tiré à petit nombre et devenu rare.

MACARONÉANA

OU

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE MACARONIQUE

Cet ouvrage ayant été tiré à très-petit nombre, et la plus grande partie des exemplaires étant retenus à l'avance, on ne pourra se procurer le peu d'exemplaires restants que chez M. Gancia, libraire, à Brighton.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

MACARONÉANA

OU

MÉLANGES

DE LITTÉRATURE MACARONIQUE

DES DIFFÉRENTS PEUPLES DE L'EUROPE

PAR

M. OCTAVE DELEPIERRE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES
DE CELLES DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE, DES ARTS ET DES SCIENCES DU HAINAUT
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE, ETC., ETC.



PUBLIÉ AUX FRAIS

DE G. GANCIA, LIBRAIRE, A BRIGHTON

PARIS: MDCCCLII

INTRODUCTION.

Comme toutes les choses de ce monde, qui, pendant un temps, occupent l'attention générale, le style et le genre macaronique ont eu leurs chaleureux partisans et leurs détracteurs impitoyables. Nous soumettant à l'axiome vulgaire : *De gustibus non est disputandum,* nous n'avons pas l'intention d'entamer une discussion sur ce point. Il importe peu, lorsqu'on s'amuse, que ce soit ou non selon certaines règles; ce qui en est la meilleure preuve, c'est que, malgré les attaques dirigées, au nom du bon goût, contre la poésie macaronique, des hommes d'une haute intelligence, et qui occupent une belle place dans l'histoire, s'en sont amusés; que dis-je, ont même été jusqu'à témoigner pour ce genre de littérature le plus grand enthousiasme.

« La macaronée, dit Naudé, est, à mon avis, la plus divertissante raillerie que l'on puisse jamais faire, et je me flatte d'avoir en cela aussi bon goût que le cardinal Mazarin, lequel en récitait quelquefois des trois et quatre cents vers tout de suite. »

Laurent de Médicis dit le Magnifique, cultiva et encouragea le style macaronique, et tant d'écrivains de grand talent ont eu la même fantaisie, que les macaronées occupent aujourd'hui une place dans l'histoire de la littérature de la plupart des nations de l'Europe. Et cependant il n'existe qu'un seul ouvrage, à notre connaissance, où l'on ait réuni les détails nécessaires pour donner une idée du genre dont nous allons nous occuper. C'est l'*Histoire de la poésie macaronique*, par le docteur Genthe, en allemand; encore y trouve-t-on des lacunes considérables et bien des erreurs. C'est néanmoins un excellent livre, qui, quoique publié depuis plusieurs années, est trop peu connu en France. Nous aimons d'autant plus à le citer, que nous y avons trouvé des renseignements utiles dont nous avons profité. Ce n'est toutefois pas faute de matériaux que l'on n'ait pas

encore composé en français un ouvrage spécial sur cette matière. On verra par les autorités que nous avons citées que, Dieu merci! les sources sont assez nombreuses. En attendant qu'un plus habile donne l'histoire raisonnée du genre, nous allons en donner l'*ana*, et, par suite de différentes circonstances favorables, nous croyons être dans la meilleure position pour exécuter ce dessein. Flögel et Genthe, en Allemagne; Naudé, Ch. Nodier et J. C. Brunet, en France; en Angleterre, le *Gentleman's Magazine* (de 1830) et quelques opuscules anonymes publiés à Oxford et à Londres; en Italie le Guadrio (Quadrio), Crescimbini et Tiraboschi, etc., se sont étendus plus que d'autres, sur le genre macaronique, mais aucun n'a pu, d'après le cadre qu'il s'était tracé, examiner la question sous ses diverses faces, ou bien ils ont confondu ce style avec plusieurs autres qui s'en rapprochent.

Pour être plus complet, il fallait d'abord adopter un plan où tout, jusqu'à une simple citation, pût entrer; puis comparer les auteurs nombreux qui ont parlé des macaronées, et enfin trouver une collection plus nombreuse

qu'aucune de celles connues jusqu'aujourd'hui.

Charles Nodier, cet intrépide collecteur de curiosités bibliographiques, croyait avoir réuni une belle phalange d'ouvrages en ce genre, car dans la description raisonnée de sa bibliothèque, vendue en 1844, il dit, à la page 120 : « Ma collection laisse à désirer sans doute quatre ou cinq articles fort piquants ; mais elle est, jusqu'à nouvel ordre, la plus riche que l'on ait vue dans les catalogues. »

Cette collection se compose de seize articles ; or, parmi les collections curieuses que renferme la belle bibliothèque de M. Sylvain Van de Weyer, ministre plénipotentiaire de Belgique à Londres, se trouvent, outre presque tous les ouvrages où il est question du genre macaronique, une réunion de plus de vingt-cinq macaronées, dans presque toutes les langues de l'Europe.

D'après le système qui préside à la formation de cette bibliothèque, il est certain qu'elle sera bientôt la plus complète possible en macaronées. Il est vrai que deux ou trois sont d'une excessive rareté :

Mais que ne peut l'ardeur d'un vrai bibliophile !

M. Van de Weyer ayant mis tous ces matériaux à notre disposition avec l'obligeance et l'aménité qu'il a si souvent montrées à ceux auxquels il peut être utile, nous espérons laisser moins de lacunes dans notre recueil que la plupart de ceux qui nous ont précédé.

Nous citerons souvent les paroles mêmes des auteurs que nous avons mis à contribution. Aussi doit-on plutôt regarder ce livre comme un assemblage de citations macaroniques que comme un traité spécial sur la matière. Malgré ces facilités que nous nous sommes ménagées dans notre plan, nos lecteurs voudront bien se rappeler, lorsqu'ils remarqueront des lacunes ou des erreurs dans l'aperçu que nous offrons au public, « combien la plus petite question d'histoire littéraire exige de temps et de recherches, » ainsi que le dit l'auteur de la *Lettre à M. Namur* sur la bibliographie des *Ana* [1].

[1] Dans cet ouvrage plein de finesse et d'érudition M. Sylvain van de Weyer, dont les connaissances littéraires et bibliographiques nous ont été extrêmement précieuses pour notre travail, a pleinement justifié, de même que dans les autres écrits qu'il a publiés, ce que disaient de lui les auteurs de *la Belgique en* 1841, 1 vol. in-8°, en parlant des écrivains distingués de ce pays ; c'est qu'il possède les deux signes certains de toute vocation littéraire, le style et la pensée, la forme et le fond.

Avant de terminer ces quelques lignes d'introduction, nous nous faisons un devoir de témoigner aussi notre gratitude à M. G. Brunet, président de l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Bordeaux, qui nous a fourni des renseignements fort utiles, avec une extrême complaisance.

MACARONÉANA

MACARONÉANA.

CHAPITRE PREMIER.

Divers genres de langage hybride, que l'on a confondus avec le style macaronique.

On a prétendu que la macaronée n'est pas due aux modernes, et que Lucilius, *qui verbis græca latinis miscuit*, doit être considéré comme un des premiers auteurs qui écrivit en ce genre.

Dans l'*Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau [1], il est fait mention, d'après l'historien Priscus, d'un bouffon du ve siècle, qui mêlait, dans ses discours facétieux, des mots latins, huns et goths; ce qui ne prouve point, comme le dit M. Gustave Brunet, dans le *Bibliophile belge*, t. Ier, p. 387, que le style macaronique remonte très-haut, car ce mélange, comme nous le verrons, ne constitue pas la véritable macaronée.

On dit aussi qu'on en trouve des exemples dans

[1] Note de Saint-Martin, t. VI, p. 94.

l'hébreu [1], mais ceux qui voudront se donner, comme nous, la peine de vérifier cette assertion, verront qu'elle ne repose que sur l'opinion erronée que tout mélange de plusieurs langues, constitue ce qu'on désigne vulgairement sous le nom de *style macaronique*. Si l'on remonte à la formation de ce genre de littérature, ou plutôt si l'on cherche la raison qui a fait imaginer cette variété du burlesque, on trouve que la langue, ou l'expression écrite ou parlée de la pensée, a passé par trois degrés de corruption que l'on peut suivre presque chronologiquement chez tous les peuples, à travers ses différentes phases.

D'abord, on remarque que la langue latine se corrompt peu à peu. Les règles grammaticales que nous observons dans les bons écrivains romains sont négligées. Les peuples divers qui la parlent y introduisent les idiotismes de leur langue maternelle. La prédication du christianisme multiplie le solécisme et le barbarisme, pour se mettre à la portée des néophytes ignorants; enfin les barbares du nord, sans proscrire la langue des vaincus, la dénaturent, même en l'adoptant.

Plus tard la barbarie, faisant chaque jour de nouveaux progrès, les écrivains satiriques s'emparent du latin, mais c'est à peine si ce nom convient encore à la nouvelle langue, espèce de jargon sans

[1] Sarchi, *Essay on Hebrew poetry*. London, 1824, in-8°.

règles ni système, où l'on se sert des radicales sans avoir le moindre égard aux flexions. Enfin les langues modernes se développent et les auteurs commencent à les mêler au latin, lorsqu'ils veulent exercer leur verve satirique, rendre leur style plus ridicule, et frapper plus fort.

Exemple :

Let a friar of some order tecum pernoctare,
Either thy wife or thy daughter hic vult violare,
Or thy son he will prefer, sicut fortem fortis,
God give such a friar pain in Inferni portis.

Tels furent quelques-uns des principaux agents qui altérèrent d'abord, puis, activés par le développement envahisseur de la civilisation moderne, décomposèrent, et finirent par dissoudre complétement la langue latine considérée comme langue vulgaire [1].

Nous aurons l'occasion, dans les pages que nous consacrons au langage mêlé, de montrer qu'une foule de compositions, au moyen âge, présentent cet amalgame dont on vient de voir un exemple.

Généralement, après ces trois révolutions, on rencontre la formation régulière de la langue macaronique, dont les autres langages hybrides, pédantesques, villanesques, etc., etc., ne sont à leur tour que des modifications.

La vraie macaronée a ses règles aussi fixement

[1] Voy. l'*Histoire de la Littérature française*, par A. Baron, t. I, p. 43.

tracées qu'aucune autre langue régulière ; ce qui la rend moins facile à écrire qu'on ne pourrait le supposer d'abord, et ce qui fait que trois ou quatre auteurs sont parvenus à briller dans ce genre, tandis que des centaines s'y sont essayés, et n'ont réussi qu'à former une espèce d'*olla podrida* de mots, peut-être encore assez amusante, mais qui est à la macaronée ce que le Médoc est au vrai Laffitte.

Plaute, dans son *Pœnulus*, a introduit une scène en langue carthaginoise, et l'une de ses expressions, *Pœno punior*, a l'air de n'être qu'une anticipation du vers de Folengo :

« Quo non Hectorior, quo non Orlandior alter. »

Un semblable mélange existait sans doute à une période très-reculée. Dès le XI[e] siècle on en rencontre des exemples frappants. Notker, qui écrivait à Saint-Gall vers l'an mil et.... renferme des passages tels que ceux-ci :

« Soliche habent misseliche professiones, Judeorum literæ so gescribene heizzent *Deuterosis*, an dien millia fabularum sint, buyten den canonem divinarum scripturarum. Sameliche habent hæretici in iro vanâ loquacitate. Habent ouch soliche sæculares literæ. Waz ist joch anders, daz man Marcolphum saget sih ellenon wider proverbii Salomonis? etc. »

Il est à remarquer que ce passage est écrit d'un style grave.

Dans le genre moins sérieux cet amalgame est bien plus fréquent encore, et se rencontre à tout moment, au moyen âge. Il ne faut donc pas s'étonner de le trouver à l'origine de presque toutes les littératures modernes.

Aux xvie et xviie siècles, les Français, les Allemands, les Italiens, etc., offrent déjà plusieurs écrits où l'on remarque ce mélange.

Le *Foreign Quarterly Review* d'octobre 1845 prétend, dans un article sur la littérature comique et satirique du moyen âge, que John Skelton peut être considéré comme le dernier satirique de cette période, et l'auteur ajoute : « Dans ses écrits et dans ceux de l'école qu'il a formée, nous trouvons les éléments de la poésie macaronique, qui, dès le commencement du xvie siècle, devint si populaire en Italie, par les écrits de Merlin Coccaie, et en France, par ceux d'Antoine Arena. »

Quoiqu'il y ait du vrai au fond de cette opinion, nous aurons plusieurs fois l'occasion de relever l'erreur que renferment ces lignes en confondant le langage mêlé et hybride avec la macaronée.

En effet, sans cette distinction, ce dernier genre n'existerait plus, à proprement parler, ou bien, ce qui revient au même, il se retrouverait partout, et l'on ne pourrait plus le définir d'une manière exacte.

Toutefois, ce jargon sans règles eut longtemps une grande vogue en Europe, et le docteur Genthe

fait observer avec raison que son usage se prolongea surtout en Allemagne :

« War das funfzehnte und sechszehnte jahrhun-
« dert jener sprachmengerei shon sehr günstig ge-
« wesen, so beförderte der dreissigjährige krieg die-
« selbe noch wert mehr, da Spanier, Italiäner, Fran-
« zosen und Deutsche in dieser zeit mit einander in
« unmittelbaren umgang und verkehr, versetzt wur-
« den, so das gegen diesen mischmash der bis in
« das achtzehnte jahrhundert sich hinüberzog sich
« von mehren seiten stimenen erhoben. »

Un des auteurs qui y réussit le mieux fut André Gryphius, dans sa comédie de *Horribilikribrifax*, où il amalgame trois ou quatre langues d'une manière fort comique.

En 1714, on publia dans le même pays un recueil de satires intitulées : *Wurmatia Wurmland*, ou *die quasificirte welt*, mélange de français, d'allemand et de latin.

On rencontre dans une foule de recueils, des chansons à boire et des récits facétieux allemands et belges, en ce style, que les Anglais ont aussi cultivé avec succès.

Crescimbeni nous apprend qu'en Italie : « Anti-
« chissimo è l'uso di mescolare altre lingue nella
« volgar poesia... La commistione fu usata in ogni
« specie di poesia, fuor che nella tragica. »

Les comédies de Ruzante, nom sous lequel s'est

caché Angelo Beolco de Padoue, sont écrites en dialectes padouan, vénitien, bergamesque, pédantesque, italo-grec, etc.

Alione, dont nous parlerons plus au long ci-après, composa aussi des farces en patois astesan, mêlé de français.

Antonio Livio Salentino publia en 1531, à Venise, un poëme intitulé : *Oronte gigante*, dans le même genre. On poussa si loin cette fantaisie, qu'Ercole Bottrigari mêla l'hébreu à l'italien, d'autres l'italien à l'espagnol, et qu'il en résulta une véritable confusion.

C'est à ces fantaisies linguistiques que des auteurs italiens ont attribué l'origine de la macaronée, évidemment moins ancienne.

« Tal comistione però in questo secolo diede ca-
« gione a due leggiadrissime nuove maniere di
« poetare, cioè alla macharonica ed alla pedan-
« tesca. »

Dans la bibliothèque du cardinal Zondadari, vendue à Paris au mois de décembre 1844, se trouvait une collection nombreuse d'ouvrages écrits dans ce style mélangé des dialectes padouan, furlan, istrian, génois, mantouan, napolitain, rustique-florentin, italo-esclavon, italo-grec, italo-hébreu, etc., etc.; sous ce rapport ce catalogue est un des plus curieux qui aient paru jusqu'aujourd'hui.

La plupart de ces sortes de compositions avaient

reçu un nom en Italie. Il y avait la *Bernesca,* la *Burchiellesca* (d'après les noms des poëtes Berni et Burchiello), *Contadinesca, Villanesca, Boscherec-cia*, etc.

L'*Hypnerotomachia Poliphili,* ouvrage extravagant du religieux dominicain de Trévise ou de Padoue, François Colonna, mort à Venise en 1525, présente une espèce de mélange d'idiomes divers.

Nodier, dans sa *Bibliographie des fous,* dit que ce moine pourrait bien être l'inventeur de l'Hybride. Ses phrases se composent de mots hébreux, chaldéens, syriaques, latins, grecs, brodés sur un canevas d'italien corrompu, relevé d'archaïsmes oubliés et d'idiotismes patois, qui ont mis en défaut jusqu'à l'imperturbable perspicacité de Tiraboschi.

On peut consulter sur ce dominicain, qui se fit moine, de douleur de la mort ou de l'éloignement de sa maîtresse, Renouard, dans ses *Annales des Aldes*, 3e édition, p. 21 et 133.

Nous croyons que l'opinion de Nodier sur le style de Colonna est exagérée; le lecteur pourra se convaincre, par les extraits que nous donnerons de l'*Hypnerotomachia*, que ce roman est écrit dans une sorte de style pédantesque, renforcé de quantité de superlatifs.

Il faut aussi distinguer la véritable macaronée d'avec le latin de cuisine, et d'avec cette langue factice dont le plaisant discours de l'écolier limousin

est un excellent exemple. Nous ne citerons pas la *verbocination latiale* du chapitre VI de *Pantagruel*, car il est présent à tout le monde. Il est bon toutefois de rappeler ici que Rabelais n'a fait qu'imiter le langage d'un frère mineur, nommé Jean Gachi de Cluses, qui publia, cinq ou six ans avant lui, sous le titre de *Trialogue nouveau*, un livre dirigé contre Luther, et dont voici un échantillon. C'est le portrait d'un des personnages allégoriques du *Trialogue :*

« Cancellant ses candides mains, et élevant aux sidères ses yeux saphirins, madides et irrigues de ses défluentes et lucides larmes, elle déplore son oppression par icelle luthérienne iniquité de sa dulciflue bouche coralline, en exaltation de voix, se print à congéminer ses singultes et lugubres succès, par distillation de telles paroles, etc., etc. »

Mais revenons au latin de cuisine. Il consiste dans la traduction littérale en latin, de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots latins échappent à l'auteur. Les *Litteræ obscurorum virorum*, l'*Antichoppinus*, les sermons de Maillard, de Menot, de Messier, en offrent des exemples fréquents. L'autre espèce de latin a été qualifiée d'une manière très-pittoresque par Tabourot, de langage *excorilinguilatinisé*, et il en fournit pour exemple de sa façon l'épitaphe suivante :

Dessous ce tumule est jacent
Un impigre locumtenent.
Il n'avoit cabale ni mule;
Il spermatisoit la vétule;
Il était brave et pharestré,
Et quand il étoit cathédré,
Il rendoit le droit juste et vère,
Et au divite et au paupère.
Il avoit la sermone insulse.
Or après avoir vicié,
Il est allé trépudié,
Pris d'un immaturé trépas,
Avec les Infères là-bas.
Toi, viateur, qui cy transige,
Puisqu'il n'a lingné de sa tige
Progénie tel qu'il étoit,
Prie le Domine qui tout voit,
Que sa fatue âme il refonde
Et qu'il la rende encore au monde
Afin qu'il ait propice otie
De nous docer la stultitie,
De laquelle il superoit tous,
Les magnes et les parves fous.
Vale et ora.

Peignot, Nodier, le marquis Du Roure, etc., etc., ont placé les satires des deux Hottman au nombre des compositions macaroniques; mais ils se trompent, car ce n'est qu'une sorte de pédantesque, ou, si

l'on veut, de latin de cuisine entremêlé de plusieurs expressions macaroniques. Prouvons par un exemple ou deux ce que nous avançons.

François Hottman, savant jurisconsulte du XVIe siècle, composa, entre autres, deux satires sous le titre de : *Matagonis de Matagonibus monitoriale*, etc.; 2° *Strigilis Papirii Massonii sive remediale caritativum contra rabiosam frænesim Papirii Massonii jesuitæ excucullati per Matagonidem de Matagonibus*.

Voici le commencement de la première de ces pièces :

« Exivit non de paradiso (ut dicit Clementina) sed de Palatio Parisiis (qui tamen est paradisus advocatorum) liber quidam nuper compilatus et intitulatus de nomine Anthonii Matharelli, qui se dicit procuratorem generalem reginæ matris; qui liber absque dubio compositus fuit in favorem et gratiam Italo-Gallorum, et in odium, dedignationem et despectum Franco-Gallorum, sicut de facili in ipsius lectura cognoscere potui. Quia quamvis non aperte se discoperiat, tamen ego sum aliqualiter similis illius doctoris Nelli de Gabriellibus qui intelligebat ad motum labiorum, etc. »

Le style de la seconde satire est dans le même genre, comme le lecteur en jugera :

« Vere transito, quando fabæ fuerunt in flore, habuimus unum fatuum de Alvernia, Anthonium Mathareilum, qui nobis fecit transire tempus in investitura

sibi fienda cum capitio viridi, tintinabulis et vesica cum pisis ab intus canore resonantibus, quod nobis accidit tempore peropportuno, scilicet gaillardissimo mense maio, quo gentes omnes lætitiæ et jucunditati indulgere solent, et apparent herbæ frondesque virides, et garritus avium corda hominum lætificant. »

Jean Hottman, seigneur de Villiers, était fils du précédent, et chaud partisan de Henri IV.

Réné Choppin d'Angers, avocat au parlement de Paris, et déterminé ligueur, avait composé un libelle contre le roi et le parlement.

Hottman y répondit sous le titre de : *Antichoppinus, immo potius, epistola congratulatoria M. Nicodemi de Turlupinis ad M. Renatum Chopinum de Choppinis.*

Il entre ainsi en matière :

« Salutes innumerabiles cum centum mille ducatis, singularissime et amicabilissime domine Choppine ; vestræ erga me indignum et minimum discipulum vestrum officiositatis semper et ubique memìnens, et simul gratias agens cunctipotenti pro vestro in sacratissimam nostram Ligam zelo ac fervore ardentissimo, quem in multis actibus iteratis satis sufficienterque demonstratis, et maxime in vestro libro noviter impresso Parisiis, qui miraculositer pervenit ad manus meas, postquam feliciter evasit de faucibus leonum, etc. »

La bibliothèque du Musée britannique possède un

volume où sont réunies toutes ces pièces, ainsi que la suivante du même genre, inconnue à la plupart des auteurs qui ont écrit sur ces sortes d'ouvrages : *Lectura super canone de Consecr. Dist. III, de aqua benedicta, per Rever*[d]. *decretorum doctorem et episcopum Argolicensem D. D. Gerardum Busdragum, Wiliorbani,* 1594.

Voici un passage de la fin :

« Intellexi portatam fuisse in civitatem Paduæ quamdam historiam impressam latine, italice, germanice et gallice, in qua narratur quod sanctissimus D. noster papa Julius III, valde fuit iratus cum episcopo Ariminense, ejus magistrodomus propter certum pavonem, et quum sua prælibata sanctitas bis blasphemasset, primo dicendo : *Putana di Dio*, deinde *Al dispetto di Dio* (quod fecit tanquam Joh. Maria de Monte, et sic tanquam homo, non tanquam Julius III papa), et quum unus cardinalis illi dixisset quod non deberet irasci propter unam tam parvam rem, id est propter unum pavonem, tunc sanctissimus dominus papa respondit : Si Deus fuit totus turbatus, et in magna ira et cholera, propter unum promum, quare non possum ego, qui sum suus vicarius in terra, irasci cum meo magistrodomo propter unum pavonem?... Nescio quis diabolus mittat talia ad manus hæreticorum Germaniæ, et illos tam particulariter aviset de rebus nostris; nam alius quam diabolus non potest esse qui practicat quo-

tidie inter nos, et quando bene vidit secreta nostra, currit ad aliam partem, et ut nos ponat in odio, renunciat et publicat illa, etc. »

Il est évident que dans tous ces écrits on a fait usage de ce qui s'appelle communément le latin de cuisine. L'écrivain macaronique procède autrement. Il prend les radicales dans la langue maternelle et y ajoute une terminaison et une flexion latines. Il est curieux de voir combien d'auteurs se sont trompés sur ce point, ou plutôt ne se sont pas fait une idée exacte de la macaronée véritable. Déjà l'abbé Rive, dans sa *Chasse aux bibliophiles malavisés*, accuse l'Académie française de n'avoir pas su définir dans son Dictionnaire (antérieur à 1788) ce genre de poésie. « Vous reculerez certainement d'effroi, dit-il, en voyant que ce corps, quoique renforcé par divers membres d'autres académies, telles que celles des inscriptions et des sciences, n'ait pas encore assez de docteurs depuis qu'il existe, pour savoir définir la macaronée, et pour lui attacher sa véritable signification. »

Faute d'attention, cette confusion a été perpétuée jusqu'aujourd'hui. On regrette de voir deux critiques excellents, Leber et Peignot [1], ne pouvoir pas l'éviter, et donner comme une macaronée la chanson

[1] *De l'état réel de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV. — D'une pugnition divinement envoyée aux hommes et aux femmes pour leurs paillardises.*

satirique contre Ronsard, de Mallar ou Maillard (Nicolas), tandis qu'elle est en latin corrompu. Robert Watt, dans sa *Bibliotheca britannica,* se trompe également lorsqu'il définit le mot *Macaronic : A style of writing in which the language is purposely corrupted.* Il serait impossible, d'après ces mots, de comprendre le genre dont nous nous occupons, et de ne pas le confondre avec tous les patois, tous les argots que la barbarie ou le crime ont employés.

Dans l'*Encyclopédie britannique*, c'est encore bien pire ; l'article étant plus long, l'auteur a trouvé moyen d'y faire entrer quantité d'erreurs. Nous le présenterons en entier, afin que le lecteur juge par lui-même :

« *Macaronique.* Espèce de poésie burlesque consistant en un mélange de mots de différentes langues, ainsi que d'expressions de la langue vulgaire latinisée, ou de mots latins à terminaisons modernes. Cælius Rhodiginus fait observer que chez les Italiens, le mot *macaroni* signifie un homme d'un comique grossier (*a coarse clownish man*), et parce que cette poésie est composée de mots de diverses langues et d'expressions extravagantes, ils l'ont nommée *macaronique*. Folengius (*sic*), moine bénédictin de Mantoue, est le premier qui ait inventé ou du moins cultivé ce genre, dont les meilleurs morceaux sont le *Baldus* de Folengo, et *Macaronis Forza*, par le jésuite Stesonio, parmi les Italiens; le *Reatus*

(c'est *recitus* qu'il fallait) *veritabilis super terribili esmeuta,* etc., parmi les Français. Le célèbre Rabelais transporta le premier le style macaronique, de la poésie italienne, dans la prose française, et c'est d'après ce modèle qu'il traça quelques-uns des meilleurs passages de son *Pantagruel.* Nous n'avons en anglais que peu de chose en style macaronique, telles que quelques petites pièces réunies dans les *Camden's Remains.* Mais les Allemands et les habitants des Pays-Bas ont leurs poëtes macaroniques, par exemple, le *Certamen catholicorum cum calvinistis,* d'un certain Martinius Hamconius Frisius, qui renferme près de douze cents vers dont tous les mots commencent par un C. »

L'auteur de cet article non-seulement ne comprenait pas ce qui constitue la macaronée, mais avait même très-peu de notions sur ce genre en Angleterre.

Dans la dernière partie de l'article qui précède, on trouve autant d'erreurs que d'assertions.

Cela ne doit pas, du reste, nous étonner, lorsque nous voyons les meilleures autorités françaises, allemandes et même italiennes, se fourvoyer étrangement en cette matière.

Dans le Dictionnaire de Trévoux, la définition, quoique n'étant pas encore très-exacte, est pourtant meilleure. « C'est, dit-il, une espèce de poésie burlesque faite de mots écorchés du latin et de la langue vulgaire. » Vient ensuite un assez bon article

sur les poëtes macaroniques français et italiens, qui, du reste, est tiré presque textuellement du dialogue de Mascurat, par Naudé. Jean André Fabricius, dans son *Allgemeinen historie der Gelehrsamkeit*, Leipzig, 1752, 3 vol. in-8, ne cite que Typhis Odaxius, Arena et Folengo, et il semble n'en point connaître d'autres. Il ne s'arrête nullement à ces sortes de compositions, qu'il confond avec la basse latinité, ou le latin corrompu; chose d'autant plus remarquable, que c'est aux Allemands, après les Italiens, que nous sommes redevables des meilleures notions théoriques et pratiques sur la macaronée[1].

Dans le passage cité en note il y a quelque chose d'incertain, de peu défini, quoique l'auteur ne tombe pas dans les erreurs que nous avons déjà eu l'occasion de signaler.

Adrien Baillet, *Jugements des savants*, t. IV, a mieux défini ce qui constitue la poésie macaronique, sans avoir toutefois connu les nombreux

[1] « Von da bis auf die zeiten der wiederaufrichtung, oder der re« formation, oder der sechzehnten sàculi, oder Carls V, da sich die « mittlere historie endiget, dahin das latinum klostrale, obscurorum, « virorum, macaronicum, hegingense gehöret, welche zeit man die « barbary zu nennen pfleget » (t. I, p. 119)....... « Und dennoch « blieben anch zumal in Teutschland ungemein viele spuren von dem « schlechten lateine, latino-klostrali, Macaronico, und dergleichen, « dass man in dem anfange der folgenden zeit noch genung damit und « der latinität der *obscurorum virorum* zu kampfen hatte » (t. II, p. 927).

auteurs qui l'ont cultivée, ainsi que nous le montrerons à l'article de Folengo :

« C'est, pour ainsi dire, un ragoût de diverses choses, qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne; il y entre pêle-mêle du latin, de l'italien ou quelqu'autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donne une terminaison (flexion) latine; on y ajoute du grotesque de village, et tout cela, joint ensemble, fait le fond de la matière de la pièce, comme canevas de tapisserie. Mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté, accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification y soit facile. »

Crescimbeni (t. I, chap VI) est encore plus précis, et distingue bien la macaronée d'avec les autres espèces de poésie du même genre [1].

Ainsi, le pédantesque soumet le mot latin aux formes du langage vulgaire, tandis que la macaronée

[1] « La mescolanza sudetta del latino col volgare fece nascere quella « poesia che chiamiam Pedantesca, in tutto simile alla Toscana, fuorchè nelle voci, che sovente latineggiano. Figliuola dell' antidetta « mescolanza fu anche quell' altra poesia che s' appella Macharonica, in « cui si procede totalmente ad uso latino, se non che le voci sono « d' una latinità assai peggiore che non è quella di Notai, la quale non « si sa se ella italiana o latina, perchè per vero dire, non è nè l' una « nè l' altra, ma un guazzetto d'ambidue. »

assujettit le mot vulgaire à la phraséologie et à la syntaxe latine [1]. C'est également ce qu'expose très-clairement Frédéric Flögel dans son *Histoire du burlesque*, p. 48 :

« Diese Macaronische poesie ist von der Pedantes-
« kischen das gegentheil, denn hier ist die sprache
« ganz lateinisch, aber voll italisirender wörter und
« redensarten. »

Flögel, traitant de tous les genres de compositions comiques et burlesques, a pris grand soin de bien faire comprendre la différence entre chacun d'eux, et, à ce sujet, il critique plusieurs écrivains français sur leur peu d'exactitude. Le dernier Dictionnaire de l'Académie française a tâché d'éviter un semblable reproche, en définissant la macaronée une sorte de poésie burlesque, où l'on fait entrer beaucoup de mots de la langue vulgaire auxquels on donne une terminaison latine.

Avant de traiter la question du style macaronique proprement dit, nous insistons sur les distinctions à établir, parce que, pendant bien longtemps, les Français, les Anglais, les Allemands et presque toutes les nations de l'Europe ont employé un genre de comique, en littérature, qui consistait à créer un mélange hybride sans règles, très-éloigné de la macaronée.

Nous en rassemblerons ici quelques exemples pris

[1] Voy. Nodier.

au hasard, dans les sources nombreuses où nous avons puisé.

O'Keefe, un des écrivains comiques de l'Angleterre, nous représente un maître d'école, excité par le vin, oubliant sa robe et sa profession, et qui chante une chanson mêlée de latin, d'anglais et de mots forgés à plaisir, sans aucun sens; en voici un extrait :

Amo, amas,
I love a lass
As cedar tall and slender;
Sweet cowslip's grace,
Is her nominative case,
And she's of the feminine gender.

Rorum corum
Sunt Divorum
Harum scarum Divo;
Tag-rag, merry-derry, periwig, and hat-band.
Hic hoc horum genitivo.

Dolce, dans une dédicace qu'il a placée en tête de l'ouvrage de Molino, intitulé : *I fatti e le prodezze di Manoli Blessi Stratioto*, Venise, 1561, in-4°, avance que ce Molino composa des comédies dans lesquelles il mêla, pour la première fois, plusieurs langages. Nous ignorons si ces comédies, probablement écrites dans le genre des drames de Ruzante, ont jamais été imprimées. L'Italie est le pays où ce

mélange présente le plus de combinaisons. Les *Disgratie del Zane, narrate in un sonetto di diciasete linguazi*, petit poëme de quatre feuillets in-8°, offrent presque tous les patois italiens, mêlés d'allemand et de français corrompus, véritable polyglotte de Babel.

Gamba rapporte (*Dialetto,* p. 81) que l'auteur de *Manoli Blessi* composa un opuscule en langage grec corrompu mêlé d'italien, que parlaient les Albanais à la solde de la république de Venise, et dont le titre est : *Barzeletta de quattro compagni Strathiotti de Albania zuradi di andar per il mondo;* Venise, 1570, in-8°.

Dans *Li diversi linguaggi*, comédie de Verucci, Venise, 1609, les interlocuteurs emploient tour à tour un mélange des patois de Venise, de Bergame, de Bologne, de Naples, de Sicile, le tout assaisonné, pour la plus grande commodité du lecteur, d'un français presque inintelligible.

A l'occasion de la bataille de Lépante, fut composé un poëme très-rare, qui a dû paraître à Venise vers 1578, et dont les vers sont moitié en latin, moitié en patois vénitien. Voici, comme exemple, le commencement de ce *Cantico* :

Indigno induperator sier Selin
Dedecus magnum de te misier pare
Cum cœpisti a regnar, dime mò quare

Pacem jurasti per esses sassin?
Frangesti fidem, no sastu meschin, etc.[1]

Dans les *Poesie drammatiche di G. A. Moniglia*, Florence, 1689, 3 vol. in-4°, quelques personnages estropient le français, l'espagnol et l'allemand, ce que l'on pourrait au premier abord prendre pour du style macaronique, quoique ce n'en soit en aucune façon.

Un si grand nombre d'auteurs ont cherché à se rendre originaux, et à attirer l'attention ou à exciter la gaîté, en créant des mots bizarres, et en amalgamant diverses langues, qu'il serait inutile de chercher à les citer tous. C'est d'autant moins nécessaire, que notre principal objet est la macaronée proprement dite, et que nous voulons seulement faire voir qu'il ne faut pas prendre pour compositions macaroniques les pièces en prose ou en vers, en langage mêlé, ou hybride.

Plus que toute autre nation, les Italiens ont abusé de cette fantaisie littéraire, entraînés qu'ils étaient par leur vive imagination, et par la facilité que présentaient les cinquante idiomes divers parlés en Italie, et dont l'italien est constamment la base.

Mais cela ne suffisait point encore. Burchiello, barbier célèbre, trouva sans doute que créer des

[1] « Cantico reprehensibile di Alessio de i disconsi a Selim imperator « de Turchi. » In-4° de 2 feuillets.

mots bizarres était chose trop facile, et il inventa un genre, dont on trouve peu d'analogue, et qui fut imité par des hommes d'un grand mérite. Dans ses écrits facétieux, cet auteur s'est appliqué à exprimer les idées les plus absurdes et les images les plus baroques.

Dans un de ses sonnets il demande à un artiste de lui peindre un tremblement de terre en l'air, et une montagne prêtant ses lunettes à un clocher qui passe une rivière à la nage.

Tout est de cette force, et cependant ces poésies ont fait les délices d'hommes éminents, tels que L. B. Alberti et Laurent de Médicis.

Nous avons dit que Burchiello inventa ce genre, quoiqu'il y eût longtemps que les trouvères français l'eussent employé, mais il est très-probable que l'auteur italien ne connaissait pas ces compositions dont voici un exemple extrait du *Nouveau Recueil de contes, dits, fabliaux et autres poésies inédites des* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles;* par Achille Jubinal, Paris, 1839, 2 vol. in-8° :

Uns ours emplumés
Fist semer uns blés
De Douvre à Wissent;
Uns oingnons pelez
Estoit aprestés
De chanter devant,

Quand sur un rouge olifant
Vint uns limeçons armés
Qui lor aloit escriant :
Fil à putain, sà venez!
Je versifie en dormant.

Ceci rappelle cette vieille chanson bien connue des bateliers de la Meuse :

Ah? j'ai vu, j'ai vu.....
— Compère, qu'as-tu vu?
— J'ai vu une grenouille
Qui filait sa quenouille
Au bord d'un fossé.
— Compère, vous mentez.

Ah! j'ai vu, j'ai vu.....
— Compère, qu'as-tu vu?
— J'ai vu une mouche
Qui se rinçait la bouche
Avec un pavé.
— Compère, vous mentez.

— J'ai vu une carpe
Qui pinçait de la harpe
Au haut d'un clocher.
— Compère, vous mentez.

Mais ceci nous éloigne de notre sujet ; revenons-y au plus tôt.

Dans un livre que nous n'avons vu citer par au-

cun des auteurs consultés par nous, on dit que dans les siècles peu cultivés de la littérature italienne, mêler la langue vulgaire au latin, paraissait être une combinaison digne d'éloges.

« Il mescolar le volgari parole con le latine, fu ne « i rozzi secoli della nostra lingua una grave e bella « maniera di poetare. »

Le Dante, ajoute l'auteur, l'a fait souvent, surtout dans un petit poëme (Canzona) où il se vantait d'avoir amalgamé trois langues, l'italien, le latin et le provençal : *Namque locutus sum in lingua trina.* Toutefois ce mélange ne commença que plus tard à obtenir la vogue. Il donna naissance à cette poésie *Che chiamano macheronica.*

L'auteur ne cite que Théophile Folengo, mais il établit la distinction des genres. « La macaronée, dit-il, n'admet que la langue vulgaire et le latin, avec la terminaison et la flexion latine; mais le pédantesque y ajoute le grec et autres, les soumettant à la terminaison et à la flexion de la langue vulgaire[1]. »

Cette définition claire et précise s'accorde parfaitement avec celle donnée par Nodier, et sépare la macaronée de tout autre style en langage mêlé.

[1] « La Macheronica non ammette se non le parole volgari, e le « latine, et l'une et l'altre con la terminatione e con la guisa de i La- « tini adopera; ma la Pedantesca non solamente ammetta le latine, « ma le greche ancora, e nulla vieta che l'hebraïche, riducendole però « tutte, o la maggior parte di esse, alla terminatione e alla guisa « della volgare. »

L'ouvrage dont la citation ci-dessus est extraite[1], fournit encore beaucoup d'autres renseignements sur les auteurs grecs, latins et italiens qui se sont créé des mots à leur fantaisie.

De l'avis de tous ceux qui ont parlé du pédantesque, c'est Camillo Scrofa qui remporta la palme en ce genre dans le recueil de vers où il célèbre les amours socratiques de Fidentio Glottocrysio, pour son disciple Camillo Strozzi. Gravina (*de la Ragion poetica*, lib. I, § 25) dit même qu'on ne l'a jamais égalé, et que ceux qui l'ont imité sont restés froids et insipides :

« Il Fidenziano stile è come il circolo di sè stesso « principio e fine; poichè gli altri c' han tentato « imitarlo senza la profonda cognizione e pratica « del latino ed italiano idioma, necessaria per tras- « fondere col gracioso mescolamento delle parole « il genio latino nell' italiano, sono insipidi assai e « freddi riusciti. »

Scrofa fut l'inventeur du pédantesque, et n'y eut point d'égal, de même que Folengo dans le genre macaronique. Ces deux sortes de compositions ont un grand rapport entre elles, en ce que l'une et l'autre exigent une profonde connaissance du latin pour être vraiment bonnes.

[1] *Ragionamento dello Academico Aldeano sopra la poesia giocosa de' Greci, de' Latini, e de' Toscani*, etc. Venetia, 1634, appresso Pietro Pinelli. In-4° de 214 pages. Nous n'avons jamais vu que l'exemplaire que possède M. Van de Weyer.

Les *Cantici di Fidentio Glottogrysio Ludimagistro*, quoique réimprimés plusieurs fois, sont assez difficiles à trouver. L'édition de Vicence, 1743, in-8°, que j'ai sous les yeux, contient, dans une assez longue préface, plusieurs détails curieux sur l'auteur et sur son œuvre. Voici deux ou trois strophes qui pourront donner une idée du reste :

O d' un alpestre scopulo più rigido
Più del pelago sordo, e inexpiabile
Più ch' orsa crudo, e più che glacie frigido?

O Camillo superbo e inexorabile,
A cui pabulo dan grato et dolcissimo
Le mie angustie, e il mio mal inenarrabile,

Audi, ch' io vo explicarti l' ardentissimo
Mio amor, che 'l dì, la notte, e al gallicinio
Et al vespro mi dà tormento amplissimo

Quando veggio a l' occaso il sol nigrescere,
Et paulatim nel nostro hemisferio
Il bel splendor d' Apolline evanescere;

Amor, c' ha di me il mero e mixto imperio,
Et nel mio cor fa la sua residentia,
Et ha di trucidarmi desiderio;

Accende in me tanta concupiscentia
Di vederti, ch' io tutto dentro sentomi
Consumar di dolor et displicentia

Dans l'article consacré par Nodier à quelques

langues artificielles qui se sont introduites dans la langue vulgaire, il fait justement observer que la langue pédantesque, très-rapprochée de la langue macaronique, se confond presque avec elle dans les *Epistolæ obscurorum virorum,* mais qu'elle s'en distingue essentiellement en italien et en français, parce qu'au lieu d'assujettir le mot vulgaire à la phraséologie et à la syntaxe latine, c'est le mot latin qu'elle soumet aux formes du langage vulgaire. C'est exactement l'opinion exprimée par Quadrio (t. I, p. 216, cap. VIII) : « La pedantesca riduce quasi tutte voci « straniere, latine, greche, ebraïche, alla termi- « nazione e alla guisa delle volgari. »

Bien peu de littératures ne présentent pas de ces jeux d'esprit dont les auteurs se sont fait tantôt un amusement, tantôt une occupation sérieuse. La plupart des collections latines de facéties contiennent des pièces en langage hybride, de presque tous les peuples de l'Europe. La Belgique et la Hollande y sont pour leur bonne part, et sans parler ici de leurs macaronées, dont nous nous occuperons plus tard, on trouve dans les *Nugæ venales* quelques pièces où le latin et le flamand sont combinés d'une manière fort plaisante. Citons-en un exemple ou deux.

STUDIOSI CHARACTERISMUS BELGICO-LATINUS.

Lugduni studuit quidam Psaltista
Die syn vaderlik goed meestal verkwist had;

Musicus erat, atque citharista.
Hy minde een meisken, en leid'er list na,
Om haer te behagen op alle termine;
Experientia multa docet sine fine;
Dat betoonde hy; haer bewysende,
Quod amanti nihil sit difficile.
Als hy een hoentken opkloof vers gebraden,
En daer toe een stoop wyn in syn maeg laden,

Cupidinis instar erat amœnus,
Et dictis et factis totus obscœnus,
Nam sine Cerere et Baccho friget Venus.
etc., etc.

Pertransibat clericus
Durch einen grunen waldt;
Videbit ibit stantem, stantem, stantem
Ein Magdalein Wohlgestalt.

Salva sis Puellula!
Godt grüss dich, Magdalein frein;
Dico tibi verè, verè, verè
Du solst mein beischlaf sein.
Non sic, non sic, mi Domine,
Ihr treibet mit mir spott,
Si vultis me supponere, supponere, supponere,
a So mocht nicht viel der wordt;
Ceciderunt ambo
Wohl in das grüne gras.
Extraxit ille dactylum, dactylum, dactylum,

Sie fragt ihn, was ist das?
Sublevarunt vestes;
Die beine wahren weiss;
Fecerunt mirabilia (*ter*)
Nach aller menschen weiss,
Und da das spiel vollendet war,
Ambo surrexerunt
Und ging ein jedes seinen wegh (*ter*)
Per quam venerunt.
Anno præterlapso
Da bracht sie ihn ein kind,
Quem ille fabricaverat (*ter*),
Mit seinem instrument.
Quis est qui nobis cecinit,
Das wahr ein braf student,
Qui liberos composuit (*ter*)
Bis aen sein letztes end.

L'Angleterre qui est, après l'Italie, le pays le plus fertile en productions littéraires de cette espèce, a réimprimé souvent les poésies de W. Dunbar, de Mapes, de Skelton, et d'une foule d'autres. La société de Camden a publié, en 1839, sous le titre de : *Chansons politiques d'Angleterre,* depuis le règne de Jean jusqu'à celui d'Édouard III, un recueil, où on rencontre plusieurs exemples de l'amalgame dont nous parlons. Les deux suivants sont curieux par leur ancienneté. Le premier est une chanson satirique du temps d'Édouard Ier d'Angleterre, écrite

partie en anglo-normand, partie en latin, à l'occasion des taxes excessives levées pour les guerres de Flandre.

Une chose est contre foy, unde gens gravatur,
Que la meytié ne vient al roy, in regno quod levatur,
Pur ce qu'il n'at tout l'enter, prout sibi datur,
Le peuple doit le plus donner, et sic sincopatur;
Nam quæ laxantur, regi non omnia dantur.

Depuis que le roy vodera tam multum cepisse,
Entre les riches si purra satis invenisse,
Et plus, a ce que m'est avis, et melius fecisse,
Des grantz partie aver pris, et parvis pepercisse,
Qui capit argentum, sine causa peccat egentum.

Il y a tant escarcelé monetæ inter gentes
Que homme puet en marché, quam parci sunt ementes,
Quoiq'eyt homme drap ou bled, porcos vel bidentes,
Rien lever en vérité, tam multi sunt egentes;
Gens non est læta, cum sit tam parca moneta.

Dieu qui fustes coroné cum acuta spina,
De vostre peuple eiez pitié, gratia divina!
Que le siècle soit aleggé de tali ruina!
A dire grosse vérité, est quasi rapina.
Qui satis est dives, non sic ex paupere vives.

Les mêmes reproches contre l'oppression des pauvres par les riches, et contre la corruption générale du siècle, existent dans la pièce suivante, qui

date du commencement du règne d'Édouard II, et où l'on voit trois langues mêlées ensemble :

Ingrato bene fac, post hæc a peyne te verra
Lex lyth doun over al, fallax fraus fallit ubique,
And love is bote smal, quia gens se gestat inique;
Tels plusiours troverez qui de te plurima prendront
Au dreyn bien verrez quod nullam rem tibi rendront.
Pees seit in terre, per te Deus, alma potestas!
Défendez guerre, ne nos invadat egestas;
God lord almyhty, da pacem, Christe benigne!
Thou const al dyhty, fac ne pereamus in igne.

Nous avons ci-dessus cité le nom de Skelton, parmi les auteurs anglais qui se sont adonnés à la composition de vers en langue hybride. Comme ce poëte est très-peu ou point connu en Belgique, qu'il y a chez lui une véritable verve, et qu'il reçut les honneurs académiques à Louvain [1], nous croyons pouvoir nous arrêter un moment pour dire ce qu'était cet esprit remarquable. Il naquit vers 1460, et fut Poëte Lauréat du roi Henri VIII, dont il avait été le précepteur. Sa réputation était grande non-seulement en Angleterre, mais sur le continent; néan-

[1] Comme le prouve une pièce de vers latins, intitulée : *In clarissimi Skeltonis Lovaniensis poetæ laudes, epigramma*, et que l'on trouve dans un volume très-rare, imprimé par W. de Worde à Londres en 1519, in-4°. *Opusculum Whittintoni in florentissima Oxoniensi Academia Laureati.*

moins comme pour prouver la fragilité de la gloire humaine, toutes les anciennes éditions de ses œuvres ont péri, et une quantité de ses productions ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Érasme, dans son ode *De laudibus Britanniæ,* a fait ce bel éloge de Skelton : *Est unum Britannicarum litterarum lumen ac decus.*

Ces deux savants, pleins de causticité, étaient bien faits pour se comprendre, et leurs mordantes satires contre les moines devaient les rapprocher davantage. Southey, dans *Select works of British Poets,* compare Skelton à Rabelais, avec lequel, en effet, il a plus d'un rapport.

Souvent on l'a qualifié du titre de poëte macaronique, mais à tort, car, dans les pièces que l'on peut citer comme étant écrites dans ce style, il ne fait que mêler ensemble des mots latins, français et anglais. Toutefois il a le mérite de s'être créé un genre, et d'avoir légué son nom aux vers que l'on appelle encore aujourd'hui en Angleterre *skeltoniens.*

Dans la pièce intitulée *Speke, Parrot,* Skelton lance les traits les plus acérés contre le cardinal Wolsey. Elle renferme un mélange de plusieurs langues, et est fort obscure. En voici deux strophes :

Moderata juvant, but toto doth excede;
Discression is moder of nobles vertues all;
Myden agan in Greke tonge we rede,
But reason and wit wantith their provinciall
When Wylfusnes is vicar generall.

Hæc res acu tangitur, Parrot, par ma foy;
Tesez vous, Parrot, tenez vous coye.

. . . .

In Academia, Parrot dare no probleme kepe;
For *græce fari* so occupieth the chaire,
That *latinum fari* may fall to rest, and slepe,
And *syllogisari* was drowned at sturbridge faire;
Trivials and quadrivials so sore now they appaire
That Parrot the popagay hath pytye to beholde
How the rest of good lernyng is ronfled up and trold.

Dans *Ware the Hauke*, autre satire contre le luxe des gens d'église, Skelton s'exprime ainsi :

Your hawke on your fista
To hawke when you lista
In ecclesia ista
Domine, concupisti,
With thy hawke on thy fisty?
Numquid sic fecisti?
Sed ubi hoc legisti
  Aut unde hoc
  Doctor Dawcocke?
  Ware the hawke!

. . . .

Ye made your hawke to com
Desuper candelabrum
Christi crucifixi
To fede upon your fisty :

Dic, inimice crucis Christi,
Ubi didicisti
  Facere hoc,
  Domine Dawcocke?
  Ware the hawke! etc.

Ce rhythme plut tellement, que plusieurs poëtes l'imitèrent, et Alexandre Dyce, dans sa nouvelle édition de Skelton, 1843, 2 vol. in-8°, cite presque toutes ces imitations dont nous ne donnerons que deux exemples; l'un tiré d'une satire contre l'Armada espagnole, l'autre d'une attaque contre l'Église romaine :

A skellonical salutation
Or condigne gratulation
  And just vexation,
  Of the Spanish nation,
  That in a bravado,
  Spent many a crusado
  In setting forth an armado
  England to invado.

  Pro cujus memoria
  Ye maye wel be soria
Full smale maye be your gloria,
When ye shal heare thys storia;
Then wil ye crie and roria;
We shal se her non moria;

Et dicam vobis quare
She may no longer stare
Nor here with you regnare, etc.

Dans les *Relics of literature*, by Stephen Collet, Londres, 1823, 1 vol. in-8°, on trouve, à la page 231, des vers burlesques, entremêlés de latin, par le savant et célèbre Porson. Ils furent composés à l'occasion de l'alarme jetée en Angleterre par le bruit d'une invasion française.

A cause de sa rareté et de la plume profondément érudite qui traça cette plaisanterie, nous la reproduirons ici :

Ego nunquam audivi such terrible news,
At this present tempus my sensus confuse;
I 'm drawn for a miles, I must go cum Marte
And concinus ense, engage Bonaparte.

Such tempora nunquam videbant majores,
For then their opponents had different mores;
But we will soon prove to the Corsican vaunter,
Tho' times may be chang'd, Britons never mutantur.

Mehercle! this consul non potest be quiet,
His word must be lex, and when he says fiat,
Quasi Deus, he thinks we must run at his nod;
But Britons were ne'er good at running, by God!

Per mare, I rather am led to opine
To meet British naves he would not incline;

Lest he should in mare profundum be drown'd,
Et cum alga non laura, his caput be crown'd.

But allow that this boaster in Britain could land,
Multis cum aliis at his command,
Here are lads who will meet, aye and properly work'em,
And speedily send'em, ni fallor, in orcum.

Nunc let us join corda et manus,
And use wel vires Di Boni afford us;
Then let nations combine, Britain never can fall;
She's, multum in parvo, a match for them all.

Un des faits les plus curieux au sujet des langues composées de mots inventés, plus ou moins bizarres, est celui relatif à Psalmanazar, qui mystifia pendant longtemps le monde savant en Angleterre, en imaginant une langue de l'île Formose, dans laquelle il traduisit la Bible, et dont il était le seul inventeur. Il donna même des leçons en cette langue, apportant à ses élèves des fragments de poëmes épiques, et des chansons d'amour en formosan. Ainsi naquit tout à coup une littérature inconnue. L'évêque de Londres songeait à la création d'une chaire, très-utile, comme il le croyait, aux missions anglicanes. Il avait déjà placé l'alphabet formosan et la traduction formosane de la Bible parmi les curiosités les plus précieuses de sa bibliothèque. Enfin, la fraude fut découverte, mais les dupes de Psalmana-

zar eurent peur des railleries. On lui fit une pension, et il se tut. Ce ne fut qu'après que ses complices et ses dupes eurent disparu de la scène du monde, qu'il écrivit ses mémoires vers la fin du siècle dernier[1]. La France ne fut pas moins infestée que l'Italie de ce goût d'assembler des mots ou barbares ou mélangés. Nous en avons extrait des exemples dans une foule d'ouvrages appartenant à l'ancienne littérature française, mais il serait trop long de les citer tous ici; nous nous contenterons d'en donner quelques-uns choisis parmi les plus rares et les moins connus par la généralité des lecteurs.

De Profundis des Amoureux.

. . . .

Apud eum qui m'est contraire
Ubi jacet presumptio
Cupido veille le diffaire
Sans nulle autre redemptio.

. . . .

Sicut erat ainsy feray,
In principio vueille ou non,
Et nunc et semper j'aimeray
In secula seculorum.
Amen.

[1] Philarète Chasles, *le dix-huitième siècle en Angleterre*, t. II.

Cette pièce, en vingt-sept strophes, qui renferment, les unes après les autres, toutes les phrases du *De Profundis*, a été imprimée au commencement du xvi[e] siècle, et forme un très-mince volume in-16, sans date et sans nom d'imprimeur. Elle est excessivement rare. La réimpression donnée par Techener en 1832, n'a été tirée qu'à cinquante exemplaires.

Sensuit le sermon fort joyeux de sainct Raisin.

Nous dirons tous d'entente fine
Une fois cum corda nostra
Vinum facit leticia,
Hoc bibe cum possis
Si vivere sanus tu vis.
Les parolles cy prosées,
Sont escriptes et récitées
Au livre de Cathon le saige,
Et vaillant à nostre langaige:
Bois tant que tu peulx, a planté,
Si tu veulx vivre en santé.

Sermon joyeulx de la vie de saint Ongnon. Comment Nabuzarden, le maître cuisinier, le fit martirer; avec les miracles qu'il fait chascun jour.

« Ad deliberandum Patris sit sanctorum Ongnon-

naris filius Syboularis in ortum sit vita capitulum, m'entendez-vous?

On me puist couper les genolz
Se je ne suis tout esbahy
Ou j'ay prins ce latin icy,
Que ma dame sainte Siboule
Aprist saint Ongnon à l'escolle, etc.

Sensuit le sermon des frappeculz, nouveau et fort joyeulx; avec la responce de la dame: Sus je me repens de vous avoir aymé.

De quonatibus vilatis bragare
Bachelitatis prendare andoillibus boutate
In coffinando, vel metate in coffino, etc.

« Brondiare deffesarum cultare et ruate de pedibus.» Ces mots que Jan dict en dessus, sont escriptz VII, quoquardorum capitulo.

(Tel est l'entête de ce sermon dont voici les premiers vers):

Bonnes gens, ces parolles la
Escript jadis sur une enclume,
Le bon sainct Eloy d'une plume
Qu'il arracha au ciel
Dedans l'esle de sainct Michel.
. . . .

Dans un recueil, rare lorsqu'il est complet, et inti-

tulé : *Inventaire général de la Muse normande, divisé en* XXVII *parties;* par David Ferrand, Rouen, 1655, in-8°, on rencontre plusieurs pièces fort originales en patois normand, mêlé de mots latins et de mots forgés, tels que ceux-ci :

Pour aver dit un mot le régent en cholère
Dit : Accede mihi, statim correcterem.
Prodi in medium, Flaccu vidon d'affere,
J'en orrons aujourd'hui le biau du tu autem.
Pour lors un grand fesseux avec un bras de diable,
Qui turoit un torel d'un seul de ses regards
Lasche un foudre de bois dessus mon povre rable,
Qui me fait élinguer le sang de toutes pars. Etc., etc.

Henri Étienne nous apprend qu'il fut un temps, à la cour des rois de France, où les gens de bon goût, au lieu d'être étonnés, étaient *sbigottits*, où après *le past*, ils allaient *spaceger par la strade*, et pour ne point paraître *goffes et scortese*, ils adoptaient un langage *strane*. Quoiqu'ici la radicale soit italienne, on voit que c'est la même pédanterie dont s'est moqué si spirituellement Rabelais dans le discours de son écolier limousin, où la radicale est latine.

Dans *La sage folie*, in-12, Rouen, 1635, ouvrage traduit de l'italien d'Antoine-Marie Spelta, par L. Garon, il y a également un chapitre plaisant sur la manière des érudits de son temps, de latiniser le langage vulgaire. Un pédant de Bologne, annonçant

que des bannis menaçaient la ville de pillage, et le gouverneur de la mort, s'exprime ainsi : *Vereoque per la copia de ces exuls, l'antistite ne soit nèce un jour.*

Les *Bigarrures du seigneur des Accords*, à l'article des vers léonins, présentent la complainte suivante, fort originale sur le décès de maître a Cornibus :

Faut-il, hélas! ô doctor optime,
Que vous perdions hisce temporibus!
Au grand besoin, doctor egregie,
Vous nous laissez, plenos mœroribus.
Hélas! hélas! pater a Cornibus,
Tant nous est deuil deflere funera,
Tant est amer Parisiensibus
Être privés tua præsentia !

Las! nous voyons mortis invidia,
Qu'êtes ravi e mundi medio,
Enseveli cum reverentia,
En grand honneur spectante populo;
Le corps ci-gît in arcto tumulo,
L'esprit conjoint choris celestibus;
Le monde était, meo judicio,
Indigne avoir Petrum a Cornibus.

On n'en finirait pas si l'on voulait citer une partie seulement des ouvrages français où se trouvent des mots forgés. Quelques auteurs en ont rassemblé un grand nombre, et Gustave Brunet a annoncé, dans

le *Bibliophile belge*, t. I, p. 441, qu'il avait recueilli dans divers ouvrages de 1580 à 1630, des centaines de ces mots étrangers, iuouïs, monstrueux, que l'on ne trouve point dans les ouvrages sur ce genre de compositions. Nous espérons que M. G. Brunet livrera bientôt son travail au public.

Dans un ouvrage d'Antoine de La Chaussée, de Mons, intitulé *la pieuse Alouette*, etc., l'auteur cherche à exprimer le chant de cet oiseau dans ces vers bizarres :

Ipsa suum tirelir, tire, tir, tire tractim
Ingeminans, secat astra levis, dein tramite recto,
Ima petens; di, di, di, di inquit alauda, valete.

Au XVII[e] siècle une foule de pamphlets, dans les Pays-Bas, avaient des titres en latin barbare, dignes des *Literæ obscurorum virorum*, quoique écrits sérieusement, tels que : *Bombomachia Vlissingana Walacropapistica discussa*, etc. — *Colus Vlissinganus, seu anilis strena*, etc. — *Kanterium Frisium adversus deleterium Walachrum*, etc.—*Barbarologia, synde de slentel der grandiloquentia Paganismi ofte Boere latyn*. Ce dernier ouvrage, composé par Salomon Van Rusting (1693), et que nous croyons rare, se compose de deux parties; la première est un vocabulaire de mots employés par les Flamands d'alors, et qui n'appartiennent pas à cette langue, mais sont empruntés à un latin corrompu, par

exemple : *Anterom partom*, ou *elderom partom*, pour *audi et alteram partem; besoer, meseurs*, pour *bonjour, messieurs ; criminaele majestatis*, pour *crimen læsæ majestatis ; fyne koemis*, pour *fidéicommis*, etc.

La seconde partie forme deux dialogues, dans lesquels l'auteur fait entrer presque tous ces mots barbares.

Un certain Antoine Fusy, qui, quoique né en Lorraine, habita et fit ses études à Louvain, dirigea une si violente attaque contre Nicolas Vivian, maître des comptes, qu'il fut condamné à la prison. « Rien de plus fou et de plus ridicule que ce livre, dit Niceron (t. XXXIV, p. 311), c'est un galimatias dont il est impossible de rien comprendre. »

En voici le titre :

« Le Mastigophore, ou précurseur du Zodiaque, « auquel par manière apologétique sont brisées les « brides à veaux de maître Juvain Solanicque, péni- « tent repenti, seigneur de Mordrecht et d'Ampla- « demus en partie du côté de la moue; traduit du « latin en françois par maître Victor Grevé, géogra- « phe microcosmique. » 1609, in-8° de 330 pages.

Le marquis du Roure a consacré un article, dans son *Analectabiblion*, à cette espèce de fou, qui a néanmoins été de beaucoup surpassé par un certain Herpain, de Genappe (Belgique), lequel, sous le pseudonyme d'*Usamer*, publia à Nivelles, il y a quelques années, trois *Épîtres* dédiées *à ses contemporains*.

Il en envoya un exemplaire aux assemblées législatives des nations de l'Europe; celui qui fut présenté au parlement anglais porte pour suscription : *Aux législateurs de la grande nation anglaise*, *par leur serviteur Herpain*, *auteur*.

Il cherche à faire accepter une langue de sa façon, qu'il appelle *langage physiologique*, et dans une note, à la fin de l'invocation, il prévient le lecteur qu'on a dû se servir de quelques chiffres au lieu de lettres, les caractères nouveaux n'étant pas confectionnés. Usamer a soin de donner la traduction de son galimatias, et l'on va juger que la précaution n'est pas inutile :

INVOCATION.

Stat5nq sacto oprolit2al n1, n1 foʌ2al ovo otano. Tunk tev oret2inpod etesas et etes, etc.

TRADUCTION.

« Aussitôt que votre présence majestueuse eut éclairé le néant, le néant fut fait le milieu de l'existence. Alors vous voulûtes régner favorablement sur des essences, et des principes d'êtres furent produits par votre généreuse fécondité, etc. »

La lecture de ces trois épîtres donne la triste preuve que le cerveau de M. Herpain a été complétement brouillé par les idées de progrès à l'ordre du jour.

Quelques langues du midi ont un genre de litté-

rature en langage mêlé, qui, sans être précisément macaronique, et sans se soumettre aux mêmes règles, y ressemble néanmoins beaucoup au premier coup d'œil. Les mots sont pris dans une langue, mais ils font également partie de la langue latine, de sorte que ces deux idiomes n'en forment plus qu'un seul. On rencontre des morceaux semblables en portugais et en sarde, peut-être même en d'autres langues, mais nous n'en avons point rencontré.

Un livre rare intitulé : *Saggio d'un' opera intitolata, il Repulimento della lingua sarda di Matt. Madao*, 1732, in-4°, est un recueil de poésies sardes qui se trouvent en même temps être aussi en latin. Dans la vente de M. Libri, qui s'est faite à Paris au mois de juillet 1847, et où se trouvaient tant de curiosités bibliographiques, il y avait un exemplaire de cet ouvrage, et le catalographe, dans une note, présentait comme exemple les deux vers suivants :

Salve, salve, o purissima,
Sola Columba candida, etc.

Le Armonie de' Sardi, sans lieu ni date, deux parties in-4° de 82 pages, offrent des poésies du même genre.

La première moitié du XVIe siècle fut l'âge d'or de la littérature portugaise.

L'étude approfondie que ses grands auteurs faisaient du latin, le soin qu'ils mirent à y assimiler

la langue maternelle, produisirent le même effet que celui que nous venons d'indiquer en Sardaigne.

Quelques-uns de ces écrivains s'exercèrent aussi à écrire en prose et en vers, qui étaient à volonté et portugais et latins. Ce n'est pas cependant un latin pur, car la construction des phrases diffère quelquefois. C'est une espèce de milieu entre le macaronique et le pédantesque.

Différents auteurs portugais, à différentes époques, ont cultivé ce style. Dans l'*Essai statistique sur le royaume de Portugal*, par Balbi, sont insérés deux morceaux latino-portugais, l'un en prose, par Manoel Severim de Faria; l'autre en vers, par Jose Barroso d'Almeida.

Comme nous aurons plus tard l'occasion de citer des ouvrages dans lesquels il est question des genres de composition où la langue est soumise à des modifications arbitraires inventées par la satire, la plaisanterie ou la bizarrerie du goût, nous terminerons ici ce chapitre.

Les lecteurs qui voudraient avoir de plus amples détails sur le langage mêlé, et ses différentes classes, pourront consulter ces ouvrages, où nous ne puisons que pour en extraire ce qui a directement rapport au style macaronique, objet de nos recherches.

Que ceux qui pourraient croire que c'est là un sujet bien futile se rappellent ces paroles de Nodier:

« Je regarde les macaronées comme un des ob-

jets les plus importants des études d'un linguiste, par la multitude d'archaïsmes curieux, de termes des vieux patois et de locutions originales et caractéristiques, dont elles contiennent, exclusivement à toute autre espèce de livres, l'inestimable dépôt. »

CHAPITRE II.

Du style macaronique et de quelques ouvrages sur ce sujet.

On sait à quelle époque remontent les plus anciennes compositions qui sont tout entières en style macaronique, mais il serait difficile d'établir quand on a commencé cette espèce de combinaison dans laquelle la radicale appartient à une langue usuelle et la flexion au latin, d'une manière régulière.

Un manuscrit de la seconde moitié du XIIe siècle, dans la bibliothèque de Bruxelles, renferme une pièce monorime satirique sur la cour de Rome, dont la première strophe est une véritable macaronée :

Ecce non paulizat
Paulus, sed saulizat;
Petrus intronizat,
Lupusque caprizat;
Lupus pastorizat,
Pastor giezizat,
Ovis symonizat.

Les autres strophes sont en latin de cuisine.

M. Edelestand du Méril en cite cinq dans ses poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle [1].

Le savant jésuite Vavassor, dans son traité *de Ludicra dictione,* s'est occupé un des premiers du genre macaronique, qu'il condamne surtout comme ayant assez généralement été employé pour traiter des sujets trop libres. L'évêque Gibson, en se faisant l'éditeur d'un poëme de Drummond, y ajouta une préface latine remplie d'esprit et de savoir, dans laquelle il établit que si le motif allégué par Vavassor, pour condamner les macaronées, était valable, il faudrait également supprimer tous les satiriques grecs et latins. Poursuivant cette proposition, il entre dans une foule de détails littéraires présentés avec finesse; puis il passe de là à l'usage fort ancien de mêler deux ou trois idiomes ensemble, et cite Horace, qui dit :

> Magnum fecit quod verbis græca latinis
> Miscuit, etc.

ainsi que Plaute et saint Augustin, qui mêlèrent du carthaginois, l'un dans ses comédies, l'autre dans ses sermons aux habitants d'Hippone. Il descend

[1] Un vol. in-8°, p. 142. Cet ouvrage présente beaucoup de détails curieux sur les chansons et autres pièces de poésies françaises, mi-parties de latin, mi-parties d'allemand, etc.

Le même auteur a publié un autre volume sur les *Poésies populaires latines du moyen âge.* Paris, 1847.

jusqu'à la macaronée moderne, dont il conseille l'étude à ses lecteurs, car, ajoute-t-il : « Semper « retinebitur, neque unquam ad tenebras damnanda « est. »

Toute cette préface, évidemment dirigée contre Vavassor, mérite d'être lue par ceux qui s'occupent de notre sujet; nous en parlerons lorsqu'il s'agira des auteurs macaroniques de l'Angleterre.

Le livre le plus fréquemment cité sur notre sujet, c'est le *Mascurat* [1], ou « Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin, » qu'on représente comme la poétique du genre. Mais si d'une part c'est la source où plusieurs auteurs ont puisé leurs renseignements, d'autre part nous devons avouer que ce que nous apprend Naudé est bien incomplet, et maintes fois entaché d'erreur.

La notice qu'on lit dans le *Mascurat* est intéressante. La rareté de ce livre a souvent été cause qu'on l'a cité sans l'avoir lu, et qu'on a juré *in verba magistri*. Ces raisons nous ont engagé à donner en entier l'extrait du *Mascurat* relatif à la poésie macaronique. Peut-être qu'il est un peu long, mais le lecteur curieux ne devra plus, ainsi qu'il nous est arrivé plusieurs fois à nous-même, demander en vain aux bibliothèques publiques un in-4° de

[1] Ainsi appelé parce que cet ouvrage est écrit en forme de dialogue entre Saint-Ange, libraire, et Mascurat, appartenant à la même profession.

718 pages, pour y chercher un passage de trois ou quatre feuillets.

« La poésie macaronique est la troisième sorte de style burlesque latin. Macaroné, chez les Italiens, comme le remarque Cælius Rhodiginus, livre XVII, chap. III, si j'ai bonne mémoire, veut dire un homme grossier et lourdaut, et d'autant que cette poésie, pour estre composée de différents langages et de paroles extravagantes, n'est pas si polie et coulante que celle de Virgile, ils lui ont aussi donné le même nom :

O macaroneam Musæ quæ funditis artem!

« Si toutefois ils n'ont mieux aimé la nommer ainsi *a macaronibus*, qui est une certaine pâte filée, et cuisinée avec des ingrédients qui la rendent l'un des agréables mets de leurs festins et débauches [1].

[1] Il paraît que cet usage s'est conservé jusqu'en ces derniers temps, si l'on en juge par le passage suivant des *Mémoires de Jacques Casanova*, édit. de Paris, 1843, t. I, p. 136 : « Chiozza est une presque île, port de mer, dépendant de Venise et peuplée de dix mille habitants, etc., J'aperçois un café, j'y entre... Quelques instants après, un grand moine jacobin borgne, que j'avais vu à Venise, vint et me dit que j'arrivais à propos pour assister au pique-nique que les académiciens macaroniques faisaient le lendemain. Après une séance de l'académie où chaque membre récitait un morceau de sa façon, il m'engagea à être de la partie, et à honorer l'assemblée, en lui faisant part d'une de mes productions. J'acceptai, et ayant lu dix stances que j'avais faites pour l'occasion, je fus reçu membre par acclamation. Je figurai encore mieux à la table qu'à la séance, car je mangeai tant de macaroni, qu'on me jugea digne d'être nommé prince. »

Mais quoy qu'il en soit, je suis d'opinion que Theophilus Folengius, moine bénédictin de Mantoue, a esté le premier qui a sinon trouvé et inventé, au moins cultivé cette sorte de poésie; car encore que nous ayons une Macaronea Ariminensis, de fort vieille lettre qui commence :

Est author Typhis Leonicus, atque Paransus (*sic*),

je crois néanmoins qu'elle est d'un certain Guarinus Capellus Sarsinas, qui fit imprimer, l'an 1526, à Rimini, six livres de poésie macaronique *in Cabrinum Gagamagogæ regem*. Mais comme l'une et l'autre est d'une date postérieure à la première édition de la Macaronée que ledit Folengius publia soubs le nom de Merlin Coccaie, auparavant l'année 1520, aussi luy sont-elles de beaucoup inférieures, tant pour le style que pour l'invention et les riches épisodes qui se rencontrent en l'histoire de Baldus, qui est le sujet de son poëme, comme Énée de celuy de Virgile [1]. C'est pourquoy, au lieu d'un *arma virumque cano*, il entonne puissamment :

Phantasia mihi quædam phantastica venit,
Historiam Baldi grossis cantare camœnis.

SAINCT-ANGE.

« Bien que je n'entende quasi rien à tout ce que

[1] On verra dans le cours de notre essai que les huit ou dix lignes précédentes renferment trois ou quatre graves erreurs.

tu me dis de ces macarons d'Italie, je preuds néantmoins un singulier plaisir à t'en ouïr parler si facilement.

MASCURAT.

« Tu en prendrais encore davantage à lire la Macaronée, puisque c'est, à mon avis, la plus divertissante raillerie que l'on puisse jamais faire, et je me flatte en cela d'avoir aussi bon goût que le cardinal Mazarin, lequel en récite quelquefois trois et quatre cents vers tout de suite.... Or, cette manière de gausser en latin, ayant été reçue avec un applaudissement extraordinaire, elle fut suivie par beaucoup d'auteurs incognus, ès pièces que l'on peut voir dans le recueil des *Pasquins* contre la ville de Rome, et depuis encore par Hotoman soubs le nom de « Matagonis de Matagonibus » en son « Monitoriale adversus Italogalliam, sive antifranco- « galliam Antonii Matarelli, » et en sa « Strigilis « Papirii Massonii; » comme aussi par les autheurs de « l'Antichopinus, » et de « l'Arturus de Cressoneriis, » et depuis encore par Denys Bouthillier en son « Admonitio macaronica » contre le chanoine Behot, quoyque d'une manière si froide, qu'il auroit beaucoup mieux fait de ne s'en point mêler. Mais celuy qui a le mieux rencontré, au jugement de tout le monde, est Théodore de Bèze, en ses furieuses invectives, publiées contre le président Lizet, sous le

titre de *Epistola magistri Benedicti Passavantii*, imprimées l'an 1553....

« La Macaronée a esté traduite en prose françoise et nostre Lucian, maistre François Rabelays, en a tiré, par forme d'imitation, les plus riches pièces de son *Pantagruel;* et, en effet, l'applaudissement qu'en reçut Merlin Coccaie fut tel, qu'il lüy prit envie de composer un autre livre, en partie seulement macaronique, intitulé : « Il chaos del Tri per Uno ; » mais le succès en fut beaucoup plus différent que ne fut celuy de la poésie latine de Pétrarque, à l'esgard de la vulgaire ou italienne, et des vers de Boccace, en comparaison de sa prose. C'est pourquoi il quitta le style macaronique, pour composer en berniesque l'*Orlandino* per Limerno Pitocco da Mantoa, et après avoir ainsi donné carrière à son humeur plaisante et bouffonnesque, il se mit tout à fait dans la sérieuse, et composa un gros poëme, in ottava rima, *dell' Umanità di Christo.*

« Or ensuite de ces premières poésies macaroniques, il en parut une autre en Italie qui avait pour titre : « Macaronica de sindicata et condemnatione « doctoris Samsonis Lembi, » aussi courte qu'elle est froide et languissante. Après quoy le père Bernardino Stefanio, jésuite d'esprit admirable, composa et fit réciter avec applaudissement universel un sien poëme macaronique qu'il appeloit : *Macaronis Forza;* « quo nihil fieri potest in eo genere

« venustius, » dit le sieur Janus Nicius en l'éloge dudit Père, et moy j'ajoute que c'est grand dommage qu'il ne l'ait fait imprimer, aussi bien que le sieur André Baiani fit le sien, l'an 1620, sous le titre de : *Carnevale, fabula macaronea*, puisqu'il y a autant de différence de l'une à l'autre comme du jour à la nuit. Le dernier Italien qui ait fourni la mesme carrière se nomme Cæsar Ursinus, duquel nous avons : *Capriccia macaronica magistri Stopini*, Venise, 1636, laquelle pièce est, à mon avis, si bonne, que les Italiens ne nous ont rien donné de meilleur depuis la Macaronée de Merlin, et encore suis-je d'opinion que l'on feroit tort à cet autheur de lui dire :

Longe erit a primo, quisque secundus erit,

car il s'en approche beaucoup davantage que Giovan Giacomo Ricci, lequel quasi en mesme temps nous a donné quelques compositions macaroniques, tant en ses *Poeti rivali* que en ses *Diporti di Parnasso*, imprimés tous deux à Rome ès années 1632 et 1635. Je pourrais aussi parler d'un Bartolomæo Bolla, qui a fait : « Nova novorum novissima, stilo macaro-« nico; » mais il y a si mal réussi, que ce serait offencer tous les autres de mettre cet homme en leur compagnie, veu qu'il ne mérite pas seulement de les servir en qualité de laquais.

« Antonius de Arena est le premier d'entre les François qui s'est heureusement exercé en cette fa-

çon d'écrire, par les deux poëmes qu'il nous a laissés, « de Arte dansandi » et « de Guerra neapo-« litana, romana et genuensi. » En quoy il a été suivi par un jurisconsulte qui nous a descrit avec pareille froideur la guerre de Provence, comme elle y avoit esté faite par ce grand empereur, Charles le Quint; le titre du livret est conceu en cette sorte : « Historia bravissima Caroli Quinti imperatoris a « provincialibus paysanis triumphanter fugati, des-« bifati, etc., per Joannem Germanum in sede For-« calquerii advocatum composita[1]. » Quelque temps après le célèbre poëte Remy Belleau mesla parmi ses poésies françoises un « Dictamen metrificum de « Bello Hugonotico et Rusticorum pigliamine ad so-« dales, » de très-bon goust, au jugement de tous ceux qui s'y entendent[2], et je ne sçay quel autre aussi s'égaya à composer la « Caccasanga reistro « suysso lansquenetorum per M. J. B. Lichiardum « recatholicatum, spaliporcinum poetam, » à laquelle le sieur Estienne Tabourot, ou Des Accords, advocat de Dijon, respondit en mesme gamme; ensuite desquels cet esprit de feu Jean Edouard du Monin voulut entrer sur les rangs, et nous laissa à cet

[1] Il est singulier que Naudé n'eut pas connaissance du poëme sur le même snjet, composé par Arena. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce fait, en parlant de ce dernier.

[2] L'opinion a bien changé depuis. Il est probable que Naudé n'avait jamais lu le poëme de Remy Belleau.

effet inter teretismata sua « Carmen Arenaïcum de « quorumdam nugigerulorum piaffa insupportabili. » Mais la description du tumulte arrivé entre les vignerons du village de Ruel et les archers de Paris faite par M. Frey, et intitulée : « Recitus veritabilis super « terribili esmeuta paisanorum de Ruellio, » est, à mon avis, une des meilleures pièces macaroniques qui soient en notre langue.

« L'autre jour je fus fort surpris de voir une élégie toute macaronique, de quarante-quatre vers, composée par Antoninus de Arena, à la louange du président d'Anpede, et imprimée au-devant des arrests et appointements faits l'an 1542, par la cour de parlement de Provence, à la requeste des gens du roy, etc.; car si l'on disoit autrefois que les *Institutes* avec les *Glosses* du bonhomme Accurse ressembloient à une robe de pourpre bordée, sauf ton respect, de m...., que ne pourroit-on pas dire de ces vers macaroniques employez sur des matières et en des occasions si sérieuses !

SAINCT-ANGE.

« Je m'estonne qu'ayant parlé de la poésie macaronique des Italiens et des François, tu ne dis rien des Allemands et des Flamands qui sont naturellement portés à toutes sortes de badineries, tesmoin le « Certamen catholicorum cum calvenistis » d'un certain Martinus Hamconius, qui contient plus de

douze cents vers, dont toutes les paroles commencent par la lettre C, et que M. Borelli a coustume de monstrer par rareté à tous ceux qui vont voir son cabinet.

MASCURAT.

« Cette rareté ne peut estre grande qu'à ceux qui n'ont pas veu le « Carmen mirabile Hugubaldi mo« nachi de Ladde Calvorum ad Calorum Calvum im« peratorem, » qui commence aussi en tous ses mots par la mesme lettre C. Il y a encore le *Pugna Petri*, faite par un Romain, à l'imitation du *Pugna Porcorum*. Mais qui se voudroit amuser à toutes les sortes de poésies figurées, ce ne seroit jamais fait. Il suffit pour le présent de dire que les Allemands ont aussi bien l'usage de la poésie macaronique que toutes les autres nations; mais parce que faute d'entendre la langue, je n'en puis juger à propos, j'aime mieux n'en rien dire du tout. »

Depuis que Naudé écrivit ces lignes, plusieurs philologues distingués, en France et en Allemagne, ont développé le sujet du genre macaronique; quelques ouvrages récents ont émis, malgré cela, des opinions singulièrement erronées en s'en occupant.

L'*Encyclopedia Metropolitana*, 4e division, t. VIII, Londres, 1832, p. 629, critique De Bure et Naudé pour avoir dit que la macaronée est une excellente

plaisanterie, et trouve qu'elle n'est que ridicule et sans esprit. Heureusement que l'auteur de cet article prend soin lui-même de nous prouver que son jugement n'est guère fondé sur l'étude qu'il a faite de la question, car il tombe dans une singulière erreur lorsqu'il avance que Folengo a été précédé dans ce genre par Antoine de Arena. Quant à la définition, il renvoie à celle qu'on trouve dans Cambridge, *the Scribleriad,* livre II, note 16 : « The macaronian is a kind of burlesque poetry con- « sisting of a jamble of words of different languages, « with words of the vulgar tongue latinized, and « latin words modernized. »

« La macaronée est une sorte de poésie burlesque qui se compose d'un amalgame de mots de différentes langues, mêlés de mots de la langue vulgaire latinisée, et de mots latins modernisés. »

Il n'y a ici qu'inexactitude et confusion. Bien loin de traiter ce genre avec autant de légèreté, quelques-uns ont prétendu qu'en Italie, comme en France, l'emploi du style macaronique, et, par extension, du latin pédantesque, se rattache à une haute question sociale : la lutte entre le libre examen et l'autorité. Cette proposition mériterait peut-être plus de développements que ceux qu'on lui a donnés. Ainsi Érasme, Reuchlin et Ulrich Von Hutten attaquent le même ennemi, mais avec des armes différentes.

« Les *Litteræ obscurorum virorum,* dit Henri Hal-

lam (*Histoire du moyen âge*) furent pour la réforme ce que *le Mariage de Figaro* avait été pour la révolution française. »

« Tandis que le style macaronique bafouait l'expression de l'Église, dit Baron, t. II, p. 28 de son *Histoire abrégée de la Littérature française,* d'autres pénétraient plus avant. »

Un autre historien prétend que les Réformés sont les premiers, en France, qui ont commencé à bien parler et à bien écrire, afin d'accréditer leur secte; sur quoi on a fait sur eux ces vers macaroniques :

..... Parvos semando libellos
Sucratis, populumque rudem amorçando, parolis.

Nous ne parlerons ici que pour mémoire d'un excellent article de Nodier sur le langage macaronique, parce qu'il y a certainement bien peu d'hommes de lettres qui ne l'aient lu et relu avec ce plaisir toujours nouveau qu'on éprouve à suivre le développement des idées si neuves et si élégamment exprimées de ce gracieux écrivain. Après avoir établi les rapports et les différences entre la macaronée et la langue usuelle, il parle des avantages que présenterait, sous le rapport lexicographique, un bon commentaire sur les auteurs en ce genre. Puis il cite les principaux d'entre ceux-ci, tant italiens que français. Il est très à regretter que Nodier n'ait pas jugé à propos de pousser plus loin son examen, car

il aurait donné des aperçus curieux sur les auteurs macaroniques des autres nations. C'était certainement à lui que revenait la tâche d'écrire ce chapitre de l'histoire des lettres modernes; il l'eût fait de main de maître.

Jean Gottlieb Bidermann, très-savant et très-fécond auteur allemand, né à Naumberg en 1705, mort en 1772, composa une dissertation *de Latinitate maccaronica*, in-4° de quatre feuillets, 1748. Après une courte introduction sur la corruption du latin chez les anciens, il passe aux auteurs macaroniques, cite d'abord les *Epistolæ obscurorum virorum* et l'*Epistola magistri Benedicti Passavantii*, puis il en vient à Folengo, dont il donne quelques passages. Après cela il parle de Guarinus Capellus, « in Cabrinum Gagamagogæ regem, » de la « Macaronis Forza » par Bernardus Stefanius; du « Carnavale, fabula maccaronica, » par And. Baiani; des « Capricia maccaronica, » par Stopinus; des « Poeti rivali, » et « Diporti di Parnasso, » par Giacomo Ricci; des « Nova novorum novissima, » par Barth. Bolla; de « l'Arte dansandi, » et de la « Guerra neapolitana, » par Antoine Arena[1]; de « l'Historia bravissima Caroli V imper., » par Jean Germain; des poëmes de Remy Belleau, de Frey, d'Ed. Monin, *Carmen Arenaïcum*; de Lichiandus, recatholicatus,

[1] Il est singulier que Bidermann ne connaisse pas la *Meygra entreprisa* du même auteur.

spaliporcinus poeta, qui composa « Cacasanga reistro-suisso lansquenetorum ; » et enfin de Rabelais.

Bidermann se contente de citer ces auteurs, sans la moindre observation sur leurs ouvrages, de sorte que sa dissertation n'est guère qu'un catalogue de titres. Il termine toutefois par deux extraits curieux que nous n'avons point vu citer dans d'autres livres. Le premier est le commencement d'un poëme d'Arpio, espèce de formule d'incantation dans laquelle sont cités les ingrédients employés par les sorciers pour les empoisonnements et pour faire descendre la lune sur la terre :

Grappæpicati, nascentis sputa putini,
Cor talpæ, gatti cerebrum, grassique fœni
Terra, quæ sepelit mortos, duo membra rubetæ. Etc.

Le second extrait est tiré d'un poëme en grec, composé de mots bizarrement combinés et qu'un certain Crusius a rendus en latin de la manière suivante :

Candida vestigeri, faciesimulanteseveri,
Pulchropero tumidi, missapecunifices;
Quotidie Christo crucifigi, idolicolentes,
Connubisanctifugæ, clammeretricilegæ.
Versidolopelles, totorbiperambulotechnæ,
Alticaballequites, fraudipecuni legæ.
Fictoculo sancti, mentexitiosiserentes,
Sanguinicrudibilæ, pectorecelidoli,

Bombardagladiofunhastaflamniloquentes,
Bibliasacrifugæ, desipidiscioli.
Nigradeonati, crassætenebræstudiosi,
Mentebonaprivi tartarerynnipetæ.

Un volume in-18 a été publié à Paris, en 1845, sous le titre de : *Curiosités littéraires*, faisant partie d'une bibliothèque de poche qui devait se composer de dix volumes, intitulés : « Curiosités bibliographiques; Curiosités biographiques; Curiosités historiques, » etc., etc. Dans le volume dont nous nous occupons, un chapitre est consacré au genre macaronique. Après l'avoir défini assez exactement, et avoir cité ce vers, où le précepte est joint à l'exemple :

Qui nescit motos, forgere debet eos,

l'auteur entre dans des détails où il accumule les inexactitudes et les erreurs au point que l'on serait tenté de croire qu'il n'a fait que copier au hasard quelques passages isolés de divers ouvrages, sans trop savoir ce dont il s'agissait. D'abord il dit que le sujet des macaronées de Merlin Coccaie est le récit des aventures de Baldus, qu'il nomme Balbus, ignorant sans doute que ce poëme ne forme qu'une partie des œuvres du pseudonyme Coccaie.

En faisant mention de : *Meygra entrepriza catholici imperatoris*, il oublie, sur le même sujet, l'*Historia bravissima Caroli V*, par Jean Germain, quoique

Nodier et d'autres se fussent longuement occupés de cette macaronée.

Ce qui est plus singulier, c'est qu'un « poema macaronicum de Bello Hugonotico, » est attribué à Antoine de La Salle, que l'on en cite même des passages, à la suite desquels l'auteur du chapitre ajoute : « Le même sujet a été traité par Remi Belleau dans le « Dictamen metrificum de Bello Hugonotico, etc. »

Or, Antoine de La Salle n'a jamais fait, que nous sachions, de poëme *de Bello Hugonotico*, et les vers qu'on en cite sont simplement pris dans l'œuvre de Remi Belleau.

Les auteurs macaroniques hollandais, flamands, allemands, anglais, portugais sont complétement passés sous silence, et cependant, lorsque les *Curiosités littéraires* furent publiées, l'ouvrage de Genthe avait paru depuis plus de quinze ans, et le *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, *le Bibliophile belge* et une foule d'autres publications pouvaient fournir de nombreuses et faciles informations sur la matière.

Une négligence pareille, moins grande à la vérité, mais tout aussi singulière chez un auteur spirituel et instruit tel que Leigh Hunt, l'ami de Byron, se fait remarquer dans l'ouvrage qu'il publia en 1846, sous le titre de *Wit and Humour*, 1 vol. in-8°. Après une dissertation sur la plupart des styles plaisants et comiques, il donne l'explication suivante de la maca-

ronée : « Good macaronic verses are laughable from « the combination of the familiar and unfamiliar, in « the mixture of the two languages, especially if « one of them be greek or latin. It is like forcing a « solemn schoolmaster to join in the antics of his « boys. »

« De bons vers macaroniques prêtent à rire par le mélange du familier et du sérieux dans un langage composé, surtout si l'une de ces langues est le grec ou le latin. C'est comme si l'on forçait un grave maître d'école à prendre part aux plaisanteries de ses élèves. »

Cette sorte de définition, on le voit, manque de clarté et de justesse. Il en résulterait que la bonne poésie macaronique ne se composerait que du mélange du grec ou du latin. L'auteur donne ensuite un exemple tiré de la version anglo-grecque d'une chanson d'écolier, par le docteur King, dont nous reparlerons à l'article des macaronées anglaises. Il cite encore la comédie latine burlesque d'*Ignoramus*. Puis, après avoir dit que ce genre est né en Italie, Leigh Hunt s'étonne que l'on n'ait pas écrit plus de macaronées et de meilleures que celles qui existent, et prouve ainsi qu'il n'est guère au courant de la matière qu'il traite. « Drummond of Hawlhorden, ajoute-t-il, paraît avoir introduit ce genre en Angleterre; c'est notre meilleur poëte macaronique. Après, vient le docteur Geddes, dont le poëme sur

un *meeting* ou assemblée politique, dans une taverne de Londres, renferme des passages pleins de sel et de plaisanterie. » C'est à ce maigre aperçu que se réduit tout ce qu'on trouve dans un livre consacré *to Wit and Humour*, sur le genre macaronique que Naudé appelait la plus divertissante raillerie que l'on puisse imaginer.

Le Hollandais Arend, dans son « Esquisse sur la littérature anglo-saxonne, » 1 vol. in-8°, Amsterd., 1842, attribue à tort l'origine du style macaronique au mélange de vers latins et anglo-saxons ou autres, mélange que l'on rencontre déjà à une époque fort reculée : « Onder de Latynsch-Angel-Saksische « dichters, dit-il, p. 127, vindt men ook voorbeel- « den van die smakeloose vreemde tael en wood- « mengery, uit welke, in de XVI eeuw, de Fiden- « ziaansche en de Macaronische dichsoort outsproken « is. »

Si nous avions le temps de nous y arrêter, il y aurait, du reste, plusieurs autres erreurs dans ces lignes.

Les paragraphes VII et VIII de la première partie de « l'Histoire de la poésie macaronique, » par Genthe, sont peut-être ce qu'il y a de plus complet, comme coup d'œil général sur cette branche de la littérature.

Nous aurons occasion ailleurs de citer Nodier et Peignot qui s'en sont aussi spécialement occupés. Au moment où nous finissons ce chapitre, on nous

indique, dans le « Tableau historique et critique de « la poésie française au XVIe siècle, » par Sainte-Beuve, un article sur les macaronées, dans lequel elles sont représentées comme un véritable instrument d'opposition religieuse.

Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas développé cette idée féconde que plus d'un exemple viendrait confirmer. L'auteur paraît, du reste, n'être pas très au courant de cette matière; car de tous les auteurs véritablement macaroniques, il ne cite que Théophile Folengo.

Il paraîtrait, d'après le passage que nous allons citer, que, dans la Grèce moderne, des écrivains auraient formé une espèce de langage macaronique, en mêlant le grec ancien avec l'idiome d'aujourd'hui. Dans une réponse de M. Akerblad à une lettre de Paul-Louis Courier (réponse datée de Florence, 1808), le savant Allemand rappelle que Coray, qui fit une préface en grec moderne, pour une édition d'Isocrate, désapprouve hautement ce mélange, qu'il qualifie de *macaronique*.

CHAPITRE III.

Macaronées italiennes.

Il est convenu que c'est à l'Italie que nous devons ce genre, mais il est difficile de dire précisément à quelle époque il commença à y être cultivé. Folengo eut certainement des prédécesseurs, quoique d'après nos connaissances actuelles, il soit difficile d'établir à qui appartient le droit d'antériorité, entre Bassano de Mantoue, Allione et Tifi degli Odassi.

Commençons toutefois par celui que nous venons de nommer le premier.

BASSANO.

Ni Gabriel Naudé, ni Peignot, ni Flögel, ni Genthe, ni Nodier, n'ont pu donner des renseignements sur l'ouvrage macaronique de cet auteur, né probablement à Mantoue.

« La macaronée de Bassanus Mantuanus, dit Gustave Brunet (dans sa réimpression des Poésies françaises d'Allione), dont je ne sache pas qu'il se soit conservé un seul exemplaire, doit avoir été

composée avant l'année 1499; car, à cette époque-là, l'auteur avait cessé de vivre, ainsi que le prouve son épitaphe imprimée au feuillet Niij du recueil des poésies latines de Pamphilo Sasso, publié à Brescia, dans le courant de cette même année. »

Il signor P. A. Tosi nous apprend, dans ses « Notizie di tre poeti maccheronici del secolo xv, » que la lecture de ces lignes lui rappela un opuscule qu'il avait eu jadis en sa possession, et qu'il retrouva dans la bibliothèque du marquis Trivulzio.

Il y rencontra, en effet, une macaronée de Bassano ; mais ce n'était pas celle à laquelle avait répondu Allione, par sa « Macharonea contra Macharoneam Bassani. »

Dans les notices bibliographiques nous présenterons une description détaillée, d'après Tosi, du volume extrêmement rare de la bibliothèque Trivulzienne.

Bassano composa aussi des pièces latines écrites avec élégance, dont Tosi indique les titres. Il appartenait au parti opposé aux Français; c'est contre eux qu'il dirigea son poëme. Allione, au contraire, était né dans une ville (Asti), qui, en ces temps de guerre, était devenue presque française :

Tum nos Astenses reputemur undique Galli.

De là l'animosité des deux poëtes l'un contre l'autre.

Dans les extraits, nous présenterons une macaronée entière de Bassano.

TIFI ODASSI.

Il naquit à Padoue, vers 1450, et composa, entre autres ouvrages, un poëme d'environ sept cents vers, où il tourne en ridicule certains Padouans infatués de magie.

Les plaisanteries un peu graveleuses semées à profusion dans cette satire, excitèrent vivement l'hilarité des lecteurs, et le grand succès qu'obtint l'ouvrage donna naissance à une foule d'imitateurs plus ou moins heureux, que nous ne possédons plus. Cependant l'auteur, devenu plus scrupuleux à la fin de ses jours, ordonna sur son lit de mort (1488 ?) que son poëme fût livré aux flammes, de peur que la lecture n'en devînt trop publique et n'occasionnât du scandale[1]. Peignot, dans ses *Amusements philologiques*, a signalé la méprise de Naudé, au sujet de ce poëme; mais il en a commis une bien plus singulière en avançant qu'il fut imprimé en 1490, et qu'ainsi il pourrait bien n'être pas antérieur aux poëmes de Folengo, qui, comme on le sait, n'est venu au monde qu'en 1493!

L'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, édition in-folio, t. IX, p. 786, cite d'une manière inexacte

[1] Voir G. Brunet, préface des *Poésies Françaises* d'Allione.

un vers d'Odassi, ce qui n'est qu'une légère erreur; mais ce qui est plus grave, c'est qu'il l'attribue à Guarinus Capellus. Flögel, *Geschichte des Burlesken*, et son compatriote Genthe, ont répété cette erreur; même le dernier a cité deux fois un vers d'Odassi, d'une manière différente, à la page 207, et à la page 285.

Bernard Scardéon, dans ses *Antiquités de Padoue*, 1560, in-folio, p. 328, donne un long article sur notre poëte, qu'il désigne comme l'inventeur du genre macaronique : « Qui celebratissimæ famæ fuit, « quod novæ et ridiculæ admodum poeseos auctor « fuerit. Adinvenit enim primus ridiculum carminis « genus nunquam prius a quopiam excogitatum. »

Il affirme que cet opuscule fut réimprimé plus de dix fois, et lu avec délices dans toute l'Italie : « Nemo « tamen eo genere carminis, omnium judicio lepi- « dius usus est, neque qui profundiores cachinnos « excutiat. »

L'éloge de Scardéon, sans doute par un sentiment de nationalité, est sans réserve :

« Quam frequenter ii versus in ore semper om- « nium fuerint, etiam doctissimorum, vix credi « potest : merito ergo tantum hinc nostro civi maca- « ronæum carmen debet, quantum heroicum Virgi- « lio et Danti, aut Petrarchæ vernaculum. »

Cependant, selon d'autres, le style d'Odassi est dur, barbare et inintelligible, et l'on pourrait à

peine établir entre lui et Folengo, la comparaison qu'il y a entre Ennius et Virgile. C'est peut-être le cas de dire :

..... Et il n'a mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Les curieux peuvent consulter la *Biographie Universelle ;* Ébert, *Bibliogr. Lexicon ;* et Tiraboschi qui fait mention de deux éditions du poëme d'Odassi, que possède la bibliothèque royale de Parme. « È capriccioso, ma oscuro libro, » ajoute-t-il.

Brunet, en parlant d'Odassi, dans sa notice sur Allione, a inséré une note très-détaillée sur Odassi et son poëme. Il y donne une étymologie nouvelle au mot Macaronée.

« Le principal acteur, dit-il, de la pièce d'Odassi, est un fabricant de macaroni qui, dès le début du poëme, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus
In macharonea princeps bonus et magister.

Nous présenterons quelques autres détails sur l'œuvre macaronique de Tifi, dans la partie bibliographique.

GIOVAN GIORGIO ALLIONE.

Flögel dit qu'il fleurit en 1490 ; Mazuchelli ne fixe point de date, mais le place avant Folengo ;

Genthe ne lui consacre qu'une dizaine de lignes, et le fait naître longtemps après Folengo. Nodier a trouvé moyen de mettre à peu près d'accord ces deux opinions :

« Allione, dit-il, doit être encore un peu antérieur à Odaxius, et si on l'a quelquefois rapproché de notre époque, c'est qu'il a eu certainement un homonyme de sa famille qui a écrit dans le même genre, comme cela s'est vu dans nos Sainte-Marthe et dans nos Chifflet. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les deux se sont éclipsés devant Folengo. »

Cette supposition ne nous semble faite que pour se tirer d'une difficulté, car elle est gratuite et ne repose sur aucune donnée historique.

La vérité est que les œuvres d'Allione précédèrent de plus de quinze ans celles du pseudo-Merlin Coccaie, et ce sont, après Bassano et Tifi Odassi, les plus anciennes productions macaroniques qui soient parvenues jusqu'à nous.

En écrivant Allione, tandis que d'autres mettent Alione, Aglione et Arioné, nous suivons, avec Tosi, l'orthographe de Serafino Grassi qui, dans son ouvrage : « Storia della Città di Asti, » écrit constamment Allione.

Dans la préface de « l'Opera piacevole di Giorgio Alione, » imprimée à Asti, en 1601, se trouvent des détails biographiques nombreux sur notre poëte. M. J. C. Brunet en a tiré grand parti dans sa notice

en tête des Poésies françaises d'Allione publiées en 1836. Presque tous les bibliographes italiens ont fait mention de cet auteur facétieux et de ses œuvres :

« Fuit vir facetus, dit Rossotti (« Syllabus scripto-« rum Pedemontanorum, » 1667, in-4°), et ad jocos « natus, sed non semper modestus. »

Quadrio est du même avis : « Essendo questo « comico trascorso, dit-il, con lingua troppo mor-« dace, irreligiosa ed oscena. »

Allione, en effet, ne respecta dans ses écrits ni la décence, ni la religion. Il fut condamné de ce chef à une prison perpétuelle, et ses *Opera jocunda* furent défendus. Par les démarches de plusieurs de ses amis, la liberté lui fut à la fin rendue, à la condition qu'il désavouerait tous les passages condamnables de son livre. On ignore complétement l'époque de sa mort.

Dans la *Revue de Bibliographie analytique*, par MM. Miller et Aubenas, année 1844, t. V, p. 1079, on parle d'Allione que les auteurs nomment Alione d'Asti, mais ce qu'on en dit est fort incomplet.

En 1846, P. A. Tosi publia, à Milan, un petit opuscule de 30 pages, sous le titre de : « Notizie biografiche e bibliografiche di tre poeti maccheronici del secolo xv, » dans lequel il donne des détails nouveaux sur Allione, ainsi que sur Bassano et Odassi. On les retrouvera ici, aux articles respectifs consacrés à ces trois auteurs.

Serafino Grassi, déjà cité, parle, comme Rossotti, des écrits et des mœurs un peu libres (piuttosto liberi) de notre auteur et de son humeur joyeuse, qui faisait, ajoute-t-il, les délices de la conversation : « Che formava la delizia delle conversazioni. » Mais il attribue son emprisonnement à la haine d'abord de ceux dont il s'était moqué dans ses vers, et ensuite de ses ennemis politiques qui purent facilement l'écraser, lorsque la ville d'Asti fut tombée en la puissance des Impériaux, après la bataille de Pavie.

Dans les notices bibliographiques, nous indiquerons les éditions d'Allione, mais nous donnerons ici l'analyse par extraits de l'édition de 1521, d'abord à cause de la grande rareté de ce livre, dont un très-petit nombre d'exemplaires sont connus, et qui se vend à des prix très-élevés lorsqu'on le rencontre dans les ventes, ensuite pour qu'on puisse exactement le comparer avec les éditions de 1560 et de 1561. Après la table des matières vient le prologue de l'auteur, en cinq strophes de huit vers chacune. Puis on lit la macaronée : « Contra macharoneam· Bassani, etc. »

Troisième pièce.

Comedia de lhomo et de soy cinque sentimenti.

Hola! chi vol oyr s'accosta
Comedia e fantasia moral,

Facta in scorrenza e vegnua in posta.
Hola! chi vol oyr s'accosta
Che ben o mal cla sia composta
El fondament è natural.
Hola! chi vol oyr s'accosta
Comedia e fantasia moral, etc.

Cette farce à personnages comprend dix-huit feuillets.

Quatrième pièce.

Farsa de Zohan Zavatino e de Beatrix soa mogliere, e del prete ascoso soto el grometto

Cette pièce, dans le même style que la précédente, comprend quinze feuillets.

Cinquième pièce.

Farsa de Gina e de Relucha, doe matrone repolite, quale voliano reprender le zovene.

. . . .

GINA.

Ciò che en prova possi ben dy
Quant me mary prumer fu mort
E mamaleri de tal sort,
Che ne podea dormir per nent,
Jan peyrore glera present
Chi dis quant o mof tocha el poux,
Belle done o vogl esser toux

Sista n'e usa con so mary
De nog quant a ne po dormy
De tenir qualchosetta au man
Si me tollit la carn' el pan,
Et fis poterme o nostr' piston,
Com el pigleri insi a taston,
Madormiti et furi guaria, etc.

Ce morceau comprend sept feuillets.

Sixième pièce.

Farsa de la Dona chi se credi havere una roba de veluto dal Franzolo alogiato in casa soa.

. . . .

FRANZOS ad Logiamentum.

Hola! hola!
Dieu gard' mon hôtesse mamye
Et vous, madame.

DONA.

An bona fya;
Je parlavon ades de vous
Disent cho ve mochie de nous
Chi sema vegle et mal graciose
Et so fare queych amorose
Pu tost andre cercher del garce, etc.

Farce écrite mi-partie en français et en artesan, et qui comprend neuf feuillets.

Septième pièce.

Farsa de Nicolao Spranga Caligario, el quale credendo haver prestata la soa veste, trovò per sententia che rea donata.

. . . .

PROCURATOR.

Veniatis l'un et l'altr.

BERNARDINUS ET NICOLAUS.

Andema.

JUDEX.

Voi, Nicora del Castelacz
Una cum Bernardin Cagnacz,
Tug doy fare la reverentia,
Et ascotre nostra sententia;
Visis, revisis, consultatis
Doctorum leges recordatis,
Et Aretin, de Patrimonio,
Habetur hoc in testimonio.
Pro Avicenna ex una parte,
In calandrario del doe carte,
Lectione quinta, de' stracolis,
Paragrafo : qui das qui tolis,
Rubricaque do digest vegl,
Quod datum est, sia per lo megl;
Notatur ex bona avantura,
Et econverso se diz pura

Baricolarum chi domanda
Prout in Brabant et Hollanda
Senioribus y pu anty
Son y pu moicz et refaty :
Item in libro : de Babionis,
Capitulo : de cedo bonis.
Ciò che dag ne se dy tollir,
. . . .
Si che pertant pronunciamus
Judicamus et sentenciamus
Ista tal roba remany
A Bernardin chi ne investi,
An don justament acquista,
Si condampnema Nicora [1], etc.

Comme on le voit, cette pièce est écrite mi-partie en latin et en patois italien. Elle comprend quatorze feuillets.

Huitième pièce.

Farsa de Peron et Cheyrina Jugalli, chi littigareno per un petto.

On retrouve de nouveau ici un procureur et un juge qui s'expriment en latin barbare, mêlé de patois italien, sur un sujet qui ne mérite guère que

[1] On peut remarquer une assez grande ressemblance, dans la forme de cette sentence, avec un passage de la comédie des *Plaideur* , par Racine.

nous nous y arrêtions, quoiqu'il soit développé en quatorze feuillets.

Neuvième pièce.

Farsa del Lanternero chi acconciò la lanterna et el sommeto de doe done vegie.

Ce dialogue, peu amusant, se compose de treize feuillets.

Dixième pièce.

Farsa de Nicora et de Sibrina soa sposa chi fece el figliolo in cavo del meisc.

Dialogue à plusieurs personnages, et qui contient treize feuillets.

Onzième pièce.

Farsa del Bracho et del Milaneiso inamorato in Ast.

. . . .

EL MILANEISO commencia cantando sopra el laguto.

Doy, fate a la fenestra, speranza mia,
Non me far pur stentare in cortesia;
Non say tu ben che tu sey el mio tesoro,
Et se non hay merce di me, ch'io moro?

LA DONA.

Chi a bon vesin a bon matin,
Chi a mal mary, mal an an la,

Nostr bias e devanta un mastin,
Ma per mia fè, el pasra par là,
Non za ch'el facia per ciò là,
Che penson el gent, ma presser grossa
Et starantia, vegghio la,
Ch'el mey non vol che dorma ambossa, etc.

Pièce à plusieurs personnages, et comprenant dix-sept feuillets.

Douzième pièce.

Farsa del Franzoso alogiato a l'ostaria del Lombardo, a tre personagii, etc.

. . . .

FRANZOS.

Sa, l'oste, sans plus barbetter,
Où est le compte?

HOSPES.

Sanitada,
Questa non è bona giornata
Per me.

FRANZOS.

Changiez moy ung escu.

HOSPES.

Sy sy che te chianchia antel cu
Te chianchiarà meystro Martin.

FRANZOS.

Ha vous tenez du Florentin,
Puis que parlez de tel ouvraige, etc.

Cette pièce, qui remplit dix feuillets dans l'édition de 1521, termine le volume de l'édition de 1601. Elle a été reproduite par Brunet, dans ses *Poésies françaises d'Allione.*

Treizième pièce.

Conseglo in favore de doe sorelle spose contra el Fornaro de Primello, nominato Meyny.

« Duabus sororibus nuptis duobus fratribus, dum « coquerent panem circa horas noctis, promittit For- « narius tres cavalotos quos ex tunc exbursavit, in « terris sub domo furni, dummodo faciant se sup- « poni a maritis, eo presente et vidente. Evocatis « maritis quilibet eorum suam ascendit; at Fornarius « qui nunquam credidisset hoc eventurum, cepit « dicere eisdem quod forte fingebant, sed non pro « veritate coibant. Una mulierum respondit : Inspice ! « Fornarius assumpta lucerna inspexit alteros ex « conjugibus quos vidit habere membrum in mem- « bro; et dolens de promissione, arreptis tribus « cavalotis, discessit. Tandem conventus in judicio, « hac exceptione se turbatur, scilicet quod licet alteri « conjugum veritate coirent, ut viderat, nescit ta-

« men an alteri hoc facerent. Replicatur quod poterat videre et eos, si voluisset. Tandem de causa « N. Jo. Georgius Alionus consultus, respondit in « scriptis ut infra sequitur ; et ita judicatum fuit in « loco Permeli comitatus Coconati. »

. . . .

Hoc non obstante ch'el fou tut
Sbahy quant ogl vist desbraga
Non resta cho ny sia obliga,
Attento che chi fa la mostra
Lira y dener. Et col chi giostra,
Besogna pur cho staga al bote
Com fison el doe spose et soe pote
L'usanza el vol, l'hom sta dessu
Se chiel fuzit quant y deon zu
Da Moicz, etc., etc., etc.

Ce morceau comprend trois feuillets et demi.

Quatorzième pièce.

Frotula.

Composée de soixante-quatre vers en patois astésan.

Quinzième pièce.

Cantione de li disciplinati de Ast quando littigaveno contra li frati de Sancto Augustino per la capella de l'Anunciata.

Seizième pièce.

Altra cantione de dictis disciplinati, etc.

Dix-septième pièce.

Benedicite. Reficiat, et De profundis.

Petite pièce satirique de trente vers, en patois.

Dix-huitième pièce.

S'ensuivent les œuvres de l'acteur en langue françoise. Et premièrement le recueil que les citoyens d'Ast feirent à leur duc d'Orleans, à sa joyeuse entrée, quand il descendi en Italie pour l'emprinse de Naples, etc., etc.

Suivent alors les dix-neuf ou vingt pièces de poésie française réimprimées par M. J. C. Brunet en 1836. On peut voir, d'après l'analyse qui précède, que l'*Opera jocunda* d'Allione, quoique ordinairement rangée dans la poésie macaronique, n'appartient à cette division que par la seule pièce contre Bassani, que l'on trouvera dans nos extraits.

TEOFILO FOLENGO.

Ce poëte célèbre descendait d'une ancienne et noble famille qui résidait à Cipada, village près de Mantoue. Il nous apprend lui-même, dans son

Chaos del Tri per Uno, qu'il naquit le 8 novembre 1491 : « Alli otti giorni ed ore dodeci di novem-« bre, sotto Scorpione, essendo allora grandissimo « freddo. »

Il reçut au baptême le nom de Girolamo, qu'il échangea contre celui de Teofilo en entrant au couvent. On sait très-peu de chose au sujet de son père, Frédéric, et de sa mère, Paula.

Tomasini, et d'autres après lui, nous apprennent que Folengo, ayant terminé ses études à Ferrare, sous le professeur Visago Cocaio, alla étudier à l'Université de Bologne, sous le célèbre Pietro Pomponiazzo, qui y enseignait la philosophie aristotélienne. La vivacité d'esprit du jeune Girolamo, et son goût pour la poésie, lui firent négliger ses études. Son professeur employa tous ses efforts pour le détourner de ses inclinations, mais en vain. Son premier ouvrage fut un poëme sur l'enfance de Roland. Il mit ensuite le nom de Merlino Coccaio à la tête des ouvrages qu'il composa durant son séjour à Bologne, d'où il fut enfin obligé de se retirer avec précipitation, pour ne pas tomber entre les mains de la justice. Il revint chez lui; mais son père, qui n'avait pas sujet d'être content de lui, le reçut très-mal, ce qui le chagrina tellement, qu'après avoir couru le monde, il prit le parti des armes, et entra enfin dans un couvent de bénédictins en 1507, et fit profession le 28 juin 1509, n'ayant encore que

seize ans. Dans ce couvent se conserve l'acte par lequel il s'engagea à suivre la vie monastique. Voici cette pièce :

« In nomine Domini nostri J. C. Amen. Anno a « nativitate ejusdem millesimo quingentesimo nono, « die xxiv° mensis junii, ego domnus Theophilus « de Mantua, promitto stabilitatem meam, et con- « versionem morum meorum, et obedientiam se- « cundum regulam sancti Benedicti, coram Deo « et omnibus sanctis quorum reliquiæ habentur in « hoc monasterio Sanctæ Euphemiæ de Brixia, in « presentia domni Bartholomæi de Bergamo, ab- « batis ejusdem monasterii, sub congregatione cas- « sinensis, alias Sanctæ Justinæ; ad cujus rei fidem « hanc petitionem manu propria scripsi die quo « supra. »

Par suite de circonstances que le moine Jacobus Cavacius décrit longuement dans son *Histoire du couvent de Padoue*, la discipline de celui de Sainte-Justine s'étant beaucoup relâchée, Folengo se laissa entraîner par le torrent, jeta le froc aux orties et s'enfuit avec une dame du nom de Girolama Dedia. Pendant quelques années il mena une vie vagabonde. En 1522 il se trouvait à Venise, comme on le voit par une épigramme italienne du *Chaos del Tri per Uno*, adressée au doge Andreas Gritti. Cet ouvrage fut publié en 1526. Voici comme Tiraboschi le décrit :

« C'est un livre non moins obscur que plein de caprices, dans lequel l'auteur, partie en prose, partie en vers, tantôt en italien, tantôt en latin, soit sérieusement, soit en style burlesque, décrit les vicissitudes de sa vie, ses courses et sa conversion. »

Il se rendit après à Rome, et retourna en 1526 à Venise, où son *Orlandino* fut imprimé pour la première fois. Mettant enfin un terme à ses voyages, il rentra dans son couvent en 1527.

Gravina (*della Ragione poetica*) émet l'opinion que Folengo aima mieux être au premier rang dans le genre folâtre qu'au second dans le genre sérieux. Cette opinion est fondée, je suppose, sur l'anecdote suivante que rapportent la plupart des biographes, quoiqu'elle soit très-peu probable. Folengo avait composé en latin un poëme épique qu'il croyait supérieur à l'*Énéide*. Quand son ami, l'évêque de Mantoue, lui fit compliment sur ce qu'il égalait Virgile, Folengo, qui avait espéré surpasser le chantre de Didon, jeta de dépit son manuscrit au feu, et s'adonna uniquement depuis à la composition des vers macaroniques.

En 1537, d'autres disent en 1533, il quitta le royaume de Naples qu'il habitait depuis quelque temps, et se rendit en Sicile, où Ferrante de Gonzaga, son protecteur, était alors vice-roi.

Folengo habita d'abord un petit couvent près de

Palerme, appelé Santa Maria della Ciambra, et dont il existe encore des ruines aujourd'hui. Au bout d'un an il se retira dans l'abbaye de San Martino a Scalis; mais avant de partir, il écrivit, dans sa cellule, une pièce de vers latins commençant par ce distique :

Dulce solum, patriæque instar, mea cura Ciambre,
Accipe supremum, cogor abire, vale.

C'est durant le séjour de Folengo à Palerme qu'il écrivit en italien la pièce de théâtre inédite intitulée *la Pinta,* ou *la Palermita,* espèce de mystère *in terze rime*, dont le sujet est la création du monde, la chute d'Adam, la rédemption, et qui fut exécutée dans une ancienne église, aujourd'hui détruite, nommée *Pinta.*

Le titre suivant du manuscrit présente quelques détails sur cette œuvre dramatique :

« Atto della Pinta, ovvero rappresentatione della « creatione del mondo e dell' incarnato Verbo, rap- « presentata nell' imperial confraternità di Santa « Maria della Pinta, nella piazza del real palaggio di « Palermo; dì giovedì 12 septembre, 6 nov. MDLXII, « l'autore dell' opera ed ingegnero fu il poeta man- « tovano, aliàs Merlino Coccaio D. Theophilo di « Mantova, monaco cassinense. »

D'après le désir du vice-roi, il composa aussi

quelques tragédies, *la Cecilia, la Cristina, la Caterina,* etc.

En 1543, Folengo, désirant s'éloigner des attraits trompeurs de la cour, quitta la Sicile et se retira dans le couvent de Santa Croce di Campese, où il voulait terminer ses jours dans la réflexion et le recueillement. Il ne jouit pas longtemps de ce bonheur, car il mourut au bout de quelques mois, d'une fièvre maligne, le 9 décembre 1544, n'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante-quatre ans.

Dans l'église de Santa Croce, se trouvent plusieurs inscriptions qui rappellent le souvenir du poëte.

La plaisanterie, la raillerie, la critique, la satire, s'exercent tour à tour sur tous les objets, dans Merlin Coccaïe. Religion, politique, littérature, sciences, papes, rois, clergé, grands, peuple, rien n'est respecté, je dirais presque, épargné par lui. En un mot, l'on peut dire que Folengo fut le précurseur de Rabelais[1]. Il est hors de doute que celui-ci a beaucoup emprunté à l'autre. Parmi les nombreux annotateurs et commentateurs du curé de Meudon, il est étonnant qu'aucun n'ait eu l'idée de rapprocher les passages qui peuvent constater qu'il a été parfois inspiré par Folengo. Ce ne serait pas le moindre titre de la gloire littéraire du moine italien.

[1] Nodier

M. Raynouard, dans le compte qu'il rend de l'ouvrage de Genthe (*Journal des Savants*, décembre 1831, p. 731), établit plusieurs rapprochements entre Rabelais et Folengo. Le premier a rendu indirectement hommage à Merlin Coccaïe, ajoute-t-il, dans la généalogie de Pantagruel, où il dit : .... « Qui « engendra Fracassus duquel escript Merlin Coc-« caïe. »

Dans l'énumération des livres de la bibliothèque de Saint-Victor, on lit : *Merlinus Coccaius, de patria diabolorum.*

A la note trente-deuxième, page 123, de l'ouvrage de Genthe, deux autres auteurs sont cités, afin de donner le motif pour lequel Coccaïe est nommé le prototype de Rabelais.

On peut consulter sur Folengo :

I. *Bibliotheca britannica* de Robert Watt, qui est tombé dans une assez singulière erreur au sujet de l'*Opus macaronicum*. Il en cite les différentes éditions sous le nom de Coccaius. « Merlinus Theophilus Folengus, ajoute-t-il, descendu d'une noble famille de Mantoue, devenu ensuite bénédictin, est mort en 1544, à l'âge de cinquante et un ans. C'est le seul ouvrage par lequel il se soit fait connaître. »

A la page 375 du même volume, au mot Folengo, Watt dit :

« Folengo Theophilus, ou Merlin Coccaïe, poëte italien, né à Mantoue, en 1491, mort en 1544, com-

posa : 1° l'*Orlandini*. Cet ouvrage fut publié sous le nom de Limerno Pittoco, à Londres, en 1773, in-12.

« 2° *Opus macaronicum*, écrit dans cette espèce de latin ridicule, composé de mots et d'expressions modernes, et qui, depuis, a été désigné sous le nom de macaronique, d'après ce livre.

« 3° *Chaos del Tri per Uno*, 1527. C'est un poëme sur les trois âges de l'homme, et dans lequel l'auteur a mis beaucoup de détails sur sa propre histoire.

« 4° *La humanità del figlio di Dio*, Venise, 1533. Ouvrage écrit en expiation de la licence de ses publications précédentes. »

Il est évident, d'après ce qu'on vient de lire, que Watt a pris Merlin Coccaïe et Folengo pour deux auteurs différents ; cependant, d'après l'indication de l'*Opus macaronicum* dans les deux articles, cette erreur n'a pu naître que d'une extrême inattention.

II. *Dictionnaire de Trévoux*. Il entre dans d'assez longs détails, qui sont extraits en grande partie du Mascurat.

III. *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, par David Clément, in-4°. Cet article est bien fait ; on y cite bon nombre d'autorités et presque toutes les éditions.

IV. Gordon de Percel, *Bibliothèque des Romans*, tome II, in-12. Amsterdam, 1734.

Il pense que ce n'était guère la peine d'imprimer une traduction du poëme de Folengo, dont l'original n'est recherché que par sa singularité de langage et sa rareté.

Cette observation critique est juste, en ce sens que la traduction des macaronées n'est guère possible. Nodier partageait entièrement cette opinion.

V. Jacob Gaddius, *De scriptoribus non ecclesiasticis*. Florence, 1648, in-folio. « Theophilus non « vivit (dit cet auteur) per oras volans eruditorum, « vel elegantium hominum quod nomini consona « tractarit carmine mysteria Christi servatoris, de « passione, deque humanitate Deiparæ Virginis, nec « quod condiderit metaphysica adversus divinum « philosophum, et alia opera, sed quod ediderit « Macaronicum opus poeticum, sub nomine Merlini « Coccaii, id vivit fati nescium, et minime timens « mortalitatem, eamque peperit existimationem « authori ut hic in suo genere summus numeretur, « ab æquiore judice vel præcone, cum principibus « epici poematis. »

VI. Apostolo Zeno, dans la *Biblioteca dell' Eloquenza italiana di Giusto Fontanini*, donne une analyse succincte, mais très-juste, du poëme de Folengo : *le Chaos del Tri per Uno*, dont Beyer, dans ses *Memoriæ librorum rariorum*, in-8°, 1734, n'a pas bien compris le sujet, car il pense qu'il traite

de la vie et de la mort de l'homme naturelle et spirituelle [1].

VII. Mariano Armellini, *Bibliotheca benedictino-cassinensis*, t. II, p. 188, in-fol., 1732, parle en ces termes du poëme macaroniqne de Folengo :

« Opusculum ludicrum et curiosissimum, partim « latino, partim italiano sermone compositum, quod « tamen est caute legendum, nam multis erroribus « lutheranas hæreses sapientibus scatet, qui (ut ipse « Merlinus ad calcem libri in apologia ejusdem « dicit) non quidem suo sed àliorum sensu ibi refe-

[1] Voici l'analyse de Zeno : « Il chaos, in tre selve diviso, la vita del « Folengo in tre diversi stati dell' età sua allegoricamente contiene. « Nella prima selva egli parla della sua puerizia, e della sua adole« scenza sino all' anno decimosesto dell' età sua. Nella seconda espone, « come da sedici anni, avendo ritrovati molti pastori, per li quali in« tende monaci benedettini, con l' abito cangiò vita, cioè vestì l' abito « loro, e abbracciò il loro istituto : il che seguì in Santa Eufemia di « Brescia ai XXIV di giugno 1509. Siegue poi a narrare, che lasciatosi « trasportare da una donna in apparenza bellissima, per cui significa « la Voluttà, che sopra un cavallo sfrenato gli scappava innanzi, questa « traviar lo fece dal diritto sentiero, e perdersi in un intricatissimo la« birinto, donde trovar non seppe l' uscita, se non se nel suo trente« simo anno, dopo avergli dato in quel lungo corso di ozio, e di vita « commoda, ed agio a comporre il *Merlino*, l' *Orlandino*, e l' altre sue « favole e baje. Ma nella terza selva, egli tratta del suo ravvedimento, « e del suo ritorno alla sincera vita dell' Evangelio primamente a lui « dimostrata, facendo, che Giesù Cristo medesimo gli apparisca e 'l « raddrizzi, e gli conceda col possesso di tutto il mondo l' avere anche « stanza nel paradiso terrestre, con l' obbligo però di non mangiar « quivi dell' albero della scienza del bene e del male, ma bensì di pa« scersi e di nudrirsi del legno vitale, cioè di non dipartirsi dal mero « Evangelio. »

« runtur, ut patet inter alia, ex his duobus versi-
« culis :

..... Tali parole piene d'heresia
Diceva Berta, perchè era Tedesca. »

VIII. *Florilegium historico-criticum librorum rariorum,* par Daniel Gerdes, un volume in-8°, 1763, parle de Folengo, mais paraît n'avoir pas vu ses œuvres, car sans distinguer ses différents poëmes, il dit simplement : « Satyricon poema, sub nomine Merlini Coccaï, macaronica, » et il renvoie à Bruckerus : *Historia critica Philosophiæ.*

IX. *Democritos, oder Hinterlassene papiere eines lachenden Philosophen*, in-8°, Stuttgart, 1839, IIe partie, p. 161, après avoir parlé du latin corrompu et de quelques ouvrages dans ce style, d'une manière assez superficielle, dit quelques mots de la poésie macaronique, dont il rapporte l'origine à Merlin Coccaïe, mais il ne cite aucun autre auteur italien.

X. Jacobi Bruckeri *Historia critica philosophiæ a tempore resuscitarum in Occidente litterarum, ad nostra tempora,* Leips., 1766, 4 vol. in-4°. A la suite de l'exposé du système philosophique embrassé par Pomponatius, l'auteur parle de ses disciples, entre autres de Théophile Folengo : « Vir jucundis-
« simi ingenii (dit-il) et luculentæ eruditionis. » Mais il se trompe doublement lorsqu'il regarde ce poëte comme l'inventeur du genre macaronique, et

lorsqu'il ajoute : « Inde dictio illa ludicra initium « sumpsit, quam magna eruditione ex orbe literato « ejecit Franciscus Vavassor. » Dans son livre, Vavassor traite de tous les genres de styles comiques.

Au tome III, p. 796, Bruckerus rapporte le passage des macaronées où Folengo se rit de la philosophie démoniacale de Michel Scott et de ses incantations.

Dans le tome IV, il accorde une grande beauté et une grande valeur aux satires de Folengo : « Quam« vis inusitatum veteribus dicendi genus adhibuerit, « carminis tamen virtutis magna cum laude expres« sit, et haud raro quoque lepidissima satyra sui « temporis mores, etiam inter philosophos excogi« tavit, haud pauca quoque ex adytis philosophiæ « desumpta interspersit. »

XI. Gravina (*della Ragione poeticâ*) termine son premier livre en portant le jugement suivant sur Folengo : « Il ne nous reste qu'à examiner ce que c'est que la poésie macaronique inventée par Théophile Folengo, qui préféra être le premier dans la poésie comique que le second dans le genre sérieux. Il prouva bien, par ses connaissances, son invention et son imagination, que, pour composer un poëme dans le genre noble, il ne lui manquait que la volonté et non la puissance. Il employa son talent et son esprit à créer un style nouveau. »

XII. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire*

des hommes illustres, a inséré, au tome VIII, une biographie de Folengo, extraite de Tomasini et de la préface de Visago Coccaio, mise en tête de l'édition des macaronées de Venise, 1561.

Le père Nicéron indique onze ouvrages de Folengo, et cite une cinquantaine de vers du poëme de *Baldus*.

XIII. *Naudæana*. Le compilateur de cet ouvrage se contente de sept à huit lignes très-insignifiantes sur Folengo, quoique Naudé fût entré dans de longs détails sur la poésie macaronique, et qu'il se proposât de publier la vie du moine italien.

XIV. Les *Mémoires de Casanova de Seingalt* renferment une conversation curieuse sur la poésie macaronique, à propos d'un vers de Merlin Coccaïe, dont Voltaire n'avait jamais entendu parler, à ce qu'il paraît.

Casanova lui envoya l'ouvrage, mais il ne fut guère du goût du philosophe de Ferney, car, à quelques jours de là, celui-ci, après l'avoir remercié, ajouta : « Vous m'avez sans doute offert Merlin Coccaïe avec bonne intention, mais je ne vous remercie pas de l'éloge que vous m'avez fait du poëme. Vous êtes cause que j'ai perdu quatre heures à lire des bêtises. » « Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête (continue Casanova), mais je me maîtrisai et lui répondis d'un ton assez calme, qu'une autre fois peut-être il se trouverait lui-même obligé d'en

faire un plus bel éloge que moi. Je lui citai plusieurs exemples de l'insuffisance d'une première lecture. « Cela est vrai, répondit-il; mais pour votre Merlin, « je vous l'abandonne, je l'ai mis à côté de *la Pu-* « *celle* de Chapelain. — Qui plaît à tous les con- « naisseurs, dis-je, malgré sa mauvaise versification, « car c'est un bon poëme, et Chapelain était poëte, « quoiqu'il fit de mauvais vers; son génie ne m'a pas « échappé. » Ma franchise dut choquer Voltaire. »

Ce fait, que Voltaire ne connaissait ni Folengo ni la poésie macaronique, se trouve confirmé par un article sur la traduction de *Tristram Shandy*, qu'il fit insérer dans le *Journal de politique et de littérature*, rédigé par Linguet [1] : « Les lettres des gens obscurs sont écrites, dit-il, dans le style macaronique inventé par Merlin Coccaïe. » Ces deux assertions sont deux erreurs dans lesquelles ne serait pas tombé un esprit aussi universel et aussi clairvoyant que Voltaire, s'il avait connu les macaronées déjà publiées à son époque chez plusieurs nations de l'Europe.

Il est en outre à remarquer que c'est la seule mention de ce style qu'on rencontre dans les écrits de Voltaire, quoique des écrivains assez célèbres l'eussent employé, et que des éloges pompeux eussent été publiés non-seulement de Folengo, mais

[1] Voy. le t. L des œuvres de Voltaire, *Mélanges*, t. XIV, édit. de Beuchot, 1834.

encore de quelques autres poëtes dans le même genre.

. XV. Un des plus curieux apologistes de Folengo est l'auteur anonyme de l'*Elogio di Teofilo Folengo*, inséré dans les *Mescolanze raccolte* da Giulio Bern. Tomitano Opitergino, 1 vol. pet. in-8°, composé pour répondre à une question proposée par l'Académie de Mantoue, et imprimé à Venise, en 1803, par Carlo Palese, à l'occasion du mariage du comte Léonard Menin avec la comtesse Foscarina Giovanelli.

Comme nous n'avons trouvé nulle mention de cet opuscule dans nos recherches, nous croyons qu'il doit être fort rare.

Le panégyriste brille par un style ridiculement emphatique. Il commence par dire que Mantoue peut se vanter d'avoir produit deux génies également originaux : « Il grande Marone fu il primo, il se« condo fu Teofilo Folengo. Egli fu gran filosofo, « gran poeta, grand' uomo, e quindi il gran genio « che Mantova onora e onorerà mai sempre fin« chè alle lettere ed alla virtù si porgerà dagli « uomini la lode, etc. » Il développe ensuite les points de cette thèse. Pour excuser la fuite du couvent, il dit que l'abbé, le pieux Cornélius, étant mort, la discipline disparut du couvent de Polirone; à la frugalité succéda le luxe; à la charité fraternelle, la discorde. En outre, l'ambition du Florentin Ignace Squarcialupi mit tout sens dessus dessous, et les

moines s'abandonnèrent aux désordres, aux querelles et à toutes sortes de débordements : « In « questo travolgimento di monacale anarchia (ajoute-« t-il), in cui la dissipazione e la pravità si usurpano « il luogo della giustizia e della perfezione, qual « maraviglia che si smarisse la virtù del nostro Fo-« lengo, e che, tratta dall' impeto della corrente, « deviasse dal retto cammino? »

Comme excuse des désordres de Folengo, cette manière de raisonner est assez ingénieuse.

« L'*Orlandino*, ajoute notre commentateur, sous quelque rapport qu'on veuille l'examiner, n'est guère éloigné d'égaler la perfection de l'immortel ouvrage de l'Arioste. Il développe alors les motifs de cette opinion puisés dans la description des caractères et dans l'enchaînement des faits. Il rencontre aussi les objections morales que l'on peut faire contre certains passages.

Il décrit plus loin les mérites du *Chaos del Tri per Uno* : « Qual profonda filosofia! qual sublimità di « concetti quest' opera in sè racchiude! quanto « sovrana e splendida erudizione! »

Selon notre auteur, sous le nom d'Almafise est représentée la Nature; Anchinia est le symbole des Arts industriels qui aident l'homme à supporter les misères de la vie; puis est introduite la Sagesse, sous le nom de Technilla, qui corrige et tempère la fougue d'Anchinia. Cependant la Discorde se met entre

ces deux personnages, mais la Bonne Harmonie, sous le nom d'Omonia, intervient et par ses douces paroles amène la réconciliation des deux sœurs, qui s'embrassent. Sous la direction de ces sages conseillères, le héros (symbole de l'homme) arrive à l'âge d'or. On voit ensuite agir tour à tour Aletea ou la Vérité, Eleuteria ou la Liberté, qui le dirigent vers deux résultats bien différents. Ici, le panégyriste, embarrassé par les licences que se permet Folengo, s'écrie : « Ici s'égare l'humaine faiblesse; ici, pour sortir d'une énigme, commencent les erreurs de Merlin; ici s'obscurcissent les pures idées d'honneur et de justice, et la vive lumière qui jaillissait auparavant demeure voilée! »

La *Vie de Jésus-Christ,* autre ouvrage de Théophile Folengo, est qualifiée d'Iliade des hommes et d'Odyssée des chrétiens, la première partie étant remplie par la description des actions éclatantes et héroïques du Sauveur, l'autre exposant la pure et vraie doctrine de ses attributs singuliers et divins : « Io non penso di esagerare, se asserisco avere in « essa opera Folengo tutta spiegata la Scrittura, in « poche sì, ma dotte e laboriose pagine. »

Dans les notes imprimées à la suite de cet Éloge, se trouve la mention de plusieurs ouvrages inédits de notre poëte, tels que les trois tragédies la *Cecilia*, la *Cristina*, la *Catarina,* qui furent mises en musique, à la demande d'Antonio Colonna, successeur

de Ferrante Gonzaga, par le père dom Mauro Chiaulo, moine du Mont-Cassin. Il y a de plus un poëme latin en vers hexamètres, sous le titre d'*Agiomachia*, où il célèbre le courage des martyrs; une description des usages et des coutumes des religieux de son époque; un ouvrage de métaphysique en latin, intitulé : *Metaphysica adversus Platonem*, etc. Il paraît aussi que Folengo peignait assez bien, et connaissait la théorie de la perspective, car il exécuta lui-même les décorations nécessaires à la représentation de son drame *la Pinta.* Dans l'édition grand in-4° des œuvres de Merlin Coccaïe que nous citerons, on trouve également la nomenclature de ses œuvres inédites.

XVI. *Analectabiblion*, par le marquis du Roure. Dans un article consacré à Merlin Coccaïe, l'auteur donne l'analyse détaillée de *Zanitonella*, la première des quatre pièces que renferme l'édition de 1521. Ce sont sept églogues, dont quelques-unes gracieuses et d'autres fort libres.

« C'est un poëme bucolique d'une nature peu choisie sans doute, dit M. du Roure, mais original par l'intérêt suivi qu'il présente, et quant à la vérité, bien préférable, dans sa rusticité grotesque, aux idylles musquées, poudrées et pommadées de Fontenelle, et même aux bergeries mélancoliques et penseuses de Racan, comme aux églogues élégantes de J. B. Rousseau et de Gresset. Théocrite, le divin

Théocrite lui-même n'est pas moins cynique souvent que Folengo. »

Vient ensuite l'analyse, chant par chant, des vingt-cinq *fantaisies*, ou de l'histoire des gestes de Baldus.

Quelques-uns des morceaux cités dans le cours de ce travail sont très-élégamment traduits en vers français. Enfin, l'auteur analyse en détail les trois livres de l'horrible bataille des mouches et des fourmis. Malheureusement il s'arrête là, et il ne dit pas un mot du « Libellus epistolarum et epigrammatum ad « varias personas directarum. »

Pour réparer cet oubli, nous citerons quelques-unes de ces pièces.

XVII. *Le Bibliophile belge*. M. Gustave Brunet, de Bordeaux, si bien connu des bibliophiles par ses dissertations et ses notices, aussi instructives que piquantes, sur tout ce qui a rapport aux curiosités littéraires, a inséré dans ce recueil, t. I, p. 386, un article dans lequel il parle de Folengo et de plusieurs autres écrivains en style macaronique. Il nous apprend qu'il existe une traduction italienne de Coccaïe, par Landoni, in-8°, Milan, 1819; une traduction en dialecte vénitien, par Lodovico Pipperi, demeurée manuscrite, et une autre, dans le même dialecte, par l'abbé Gerlini, dont les deux premiers livres ont paru à Bassano en 1806.

XVIII. *Bulletin du bibliophile,* édité par Techener, Paris, in-8°. On y trouve, répandus dans les différents

volumes, plusieurs articles relatifs au style et aux écrivains macaroniques. Nous les citerons en leurs lieux.

XIX. Dans ses *Soirées littéraires*, t. VII, p. 112, Coupé consacre un article aux *Nugæ venales,* dans lequel il prouve qu'il ne connaît ni le genre macaronique, ni ceux qui s'en sont occupés, et il avance que les plaisanteries que renferme ce livre sont fort supérieures à celles de quelques mauvais ouvrages français, tels que Merlin Coccaïe et autres, dont on fait encore tant de cas. Folengo ne se serait guère douté qu'on le prendrait un jour pour un auteur français.

XX. Baillet, *Jugements des savants*, présente un assez long article sur Folengo, dans lequel, au milieu de renseignements qui depuis ont été répétés plusieurs fois ailleurs, se trouvent répandues quelques erreurs; il a composé, dit-il, en vers italiens, un poëme sur les couches de la sainte Vierge, et un autre sur l'humanité de Jésus-Christ.

Entre autres ouvrages qu'il cite de Folengo, se trouvent *le Gratticie*, et un livre d'épigrammes mêlées de mots italiens et latins. Ces ouvrages, dit La Monnoie dans ses notes, n'existent que dans le catalogue fabuleux de Tomasini, à la suite de l'Éloge de Folengo.

Le poëme *de Partu Virginis* est également un ouvrage chimérique de cet auteur. Nous avons une

des œuvres de Sannazar qui porte ce titre. L'abbé Goujet répète, après La Monnoie, que le titre *de Partu Virginis* n'a pas été emprunté par Sannazar à Folengo, celui-ci n'ayant jamais composé en vers latins un poëme sur le même sujet et avec le même titre (t. VII, p. 51).

XXI. D. G. Andres, jésuite, bibliothécaire du roi des Deux-Siciles, dans son ouvrage : *Dell' origine, progressi e stato attuale d' ogni letteratura*, Parme, 1785, 5 vol. in-4°, ne fait que citer Merlin Coccaïe, en parlant des poëmes comiques composés par les modernes. Il ne dit rien du genre macaronique en lui-même; Andres paraît même ne l'avoir pas connu, ou du moins ne l'avoir pas compris, car en mentionnant Folengo, il dit qu'il ne parlera pas de son poëme macaronique parce qu'il est extravagant et ridicule, et que l'auteur y corrompt également et le latin et l'idiome vulgaire : « Non parlerò del famoso « poema maccheronico del Folengo, perchè, quan- « tunque fatto da uomo di talento e d'ingegno, è « stravagante e ridicolo, depravatore non meno del « latino, che del volgare idioma. »

XXII. Les *Amusements philologiques*, de Peignot, renferment tout un chapitre sur les vers macaroniques, où il passe en revue un assez grand nombre d'auteurs, Folengo en tête. Il eût été facile cependant à ce savant philologue de nous donner sur ce sujet un article plus fourni et moins incomplet. Il ne

fait aucune mention des macaronées portugaises, allemandes, hollandaises, etc., et en parlant des Anglais, il dit qu'ils n'ont presque rien en ce genre. Ce que nous en citerons prouvera que c'est là une grande erreur.

XXIII. Warton, en son histoire de la poésie anglaise, en parlant des vers de Skelton, cite l'*Opus macaronicum* de Folengo, et un passage de la préface, et pense que l'auteur anglais a voulu imiter et Coccaïe et Antoine de Arena, qu'il nomme deux écrivains obscurs, « two obscure writers. » Warton sans doute ne les avait jamais lus, sans cela il ne les eût pas traités aussi cavalièrement.

XXIV. Tiraboschi, au livre III, § 52, dit que de même qu'il a parlé de la poésie pédantesque, à l'occasion de la poésie italienne, quoique ce ne soit qu'un mélange capricieux du latin et de la langue vulgaire, par la même raison il croit devoir s'occuper de la macaronée [1].

Après avoir indiqué Typhis Odaxius comme auteur, au siècle précédent, du petit poëme macaronique dont Jacopo Morelli (Biblioth. Pinelli, t. II,

[1] « Come alla poesia italiana abbiamo congiunta la pedantesca, che « è, per così dire, un capriccioso innesto di essa colla latina, così dob- « biam congiungere la maccaronica, che è una ridicola metamorfosi « della medesima, con cui si rendon grossolanamente latine le voci e « le frasi non solo italiane, ma ancor plebee, e si assoggettano alle leggi « del metro. »

p. 456) a donné la description, Tiraboschi présente une biographie concise de Folengo et l'indication de ses œuvres.

XXV. L'*Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, par Simonde de Sismondi, fait mention de Merlin Coccaïe, mais en appréciant cet auteur d'une manière très-erronée sous tous les rapports. D'abord elle avance qu'il fut l'inventeur de la poésie macaronique[1], et ajoute qu'il n'est pas moins au-dessous de la poésie burlesque, que le bernesque est au-dessus.

Qu'auraient pensé d'un pareil jugement les grands hommes de France, d'Italie et d'Allemagne, qui, non-seulement trouvaient un vif plaisir à lire des macaronées, mais qui se permettaient même de penser qui c'était un genre de composition plein de grâce et de finesse?

« On ne saurait dire, continue Sismondi, si ces poésies de Folengo sont italiennes ou latines. » Personne, que nous sachions, ne s'y est pourtant jamais trompé.

Mais ne nous arrêtons pas davantage à relever des erreurs qui ne doivent point étonner lorsqu'on voit le critique montrer une connaissance aussi superficielle de son sujet.

[1] Tiraboschi commence cependant par dire d'une manière bien positive : « Folengo *non fu* il primo inventore delle poesie macca- « roniche. »

XXVI. Le cardinal Quirinus, tout cardinal qu'il était, jugeait bien autrement Folengo et son œuvre, qu'il qualifie de « Opus novo dicendi genere insigne « animique ingenita festivitate ac lepore jucundissi- « mum, in quo latinis ac italicis vocibus undique « permixtis, servata metri harmonia, amœnissimo « carmine jocose, ac facete, multorum sui temporis « vitia carpit [1]. »

Puis il parle du contenu de l'édition donnée par Paganinus en 1521, et cite la lettre de Folengo à l'imprimeur, laquelle se trouve à la fin du volume, et où celui-ci se plaint et se repent de cette publication « Acerbe conqueritur et usque ad lacrymas « dolet typis suis edidisse ea scripta. »

XXVII. Moreri, à l'article Folengo, émet sur cet auteur et le genre macaronique le jugement le plus erroné de tous ceux que nous ayons rencontrés dans les divers ouvrages consultés par nous : « S'il est vrai, dit-il, que l'auteur de ce poëme ne manquait pas d'esprit, il est difficile d'en faire, dans un écrit, un abus plus étrange. Né avec une imagination vive et naturellement tournée à la bouffonnerie, il s'abandonne partout aux saillies les plus bizarres, sans respect ni pour la langue latine » (quelle critique pro-

[1] « Specimen variæ literaturæ quæ in urbe Brixia, ejusque ditione, « paulo post typographiæ incunabula florebat, scilicet vergente ad « finem sæculo xv, usque ad medietatem sæculi xvi, etc. » Brixiæ, 1739, in-4°, p. 315.

fonde et éclairée !) « qu'il se plaît à défigurer, ni pour le bon sens qu'il affecte de choquer avec une licence effrénée. » (O Nodier, tu es atteint et convaincu d'avoir admiré des écrits qui choquent le bon sens !) « Comme l'auteur était italien, son style macaronique n'est pas, comme chez nous, du français » (*risum teneatis?* O La Palisse !), « mais de l'italien corrompu en terminaisons latines. Le succès de ce poëme donna envie à divers auteurs d'en imiter le style, et il ne leur fut pas difficile de réussir. »

L'auteur aurait dû indiquer aux bibliophiles, qui ignorent ce fait, les « divers auteurs » qui ont si facilement réussi à imiter avec succès Folengo.

Terminons en indiquant la notice que Sallengre a consacrée à notre poëte italien, dans le I[er] volume de ses *Mémoires de littérature*, p. 139. Il a le tort de citer l'édition de 1521 comme la première. Il revient à cet auteur, p. 462, et y analyse succinctement la préface de Visago Coccaio, de l'édition de 1561.

On sait qu'au commencement de sa prémière macaronée, Merlin Coccaïe, après avoir invoqué toutes les muses burlesques, décrit les montagnes où elles habitent, comme un séjour de sauces, de potages, de brouets, de ragoûts, etc., où l'on voit couler des fleuves de vin et des ruisseaux de lait; ce qui fait penser à La Monnoie que le nom du pays imaginaire de Cocagne devait être attribué à Folengo, et

que de *Cocaio* on avait fait *Cocagna*. Cette étymologie nous semble hasardée, ainsi que le pensent les auteurs du Rabelais, édition *variorum*, Dalibon, 1823, t. II, p. 11.

Nous pourrions étendre cette liste d'écrivains qui se sont occupés de Folengo, mais, ayant cité les principaux, nous nous bornerons à ces renseignements, et nous passerons à

GUARINI CAPELLA.

Plusieurs critiques ont regardé ce nom comme supposé. Le poëme de Capella « in Cabrinum Gogamagogæ regem, composita, multum delectabilis ad « legendum, etc. » n'a point été, ainsi que quelques-uns l'ont cru, la première pièce en ce genre, puisque l'Œuvre macaronique de Folengo avait paru plusieurs années auparavant, et que cet auteur lui-même ne vint qu'après d'autres.

Soit pour le style, soit pour l'invention, ou pour la richesse des épisodes, la critique est d'avis que l'on peut comparer l'œuvre de Capella à l'*Histoire de Baldus*.

Nodier possédait l'édition de 1526, qui fut vendue soixante et un francs en 1844. Il nomme notre auteur Capellus, et dit que ce volume est d'une moins grande importance littéraire, mais plus rare encore que les premières éditions de Merlin Coccaïe.

Le *Dictionnaire bibliographique* de Watt cite aussi l'œuvre de Capella, et ajoute pour toute observation qu'elle est rare.

Genthe le cite sous le nom de *Guarino Capello*, et donne, comme de lui, un seul vers, que l'on trouve dans Odassi. L'auteur allemand en fait toutefois la remarque.

EGIDIO BERZETTI.

Nous n'avons trouvé le nom de cet auteur dans aucun des dictionnaires biographiques ni bibliographiques que nous avons consultés; seulement Genthe nous apprend, d'après Quadrio, que cet auteur composa, à l'imitation de Merlin Coccaïe, une macaronée qui ne fut jamais imprimée. Berzetti était natif de Vercelli, et membre de la congrégation di Sant' Agostino dell' Osservanza di Lombardia.

BARTHOLOMÉ BOLLA.

Cet auteur, natif de Bergame, vivait vers le milieu du XVI[e] siècle, et passa la plus grande partie de sa vie en Allemagne. En 1570, il avait la qualité de conseiller à la cour de Heidelberg. Il se croyait sans doute de grandes dispositions pour le genre macaronique car il se qualifie lui-même de *vir ad risum natus*.

Flögel lui a consacré deux articles, l'un dans

Geschichte der Hofnarren, p. 270, et l'autre dans *Geschichte des Burlesken*, p. 129.

Genthe a entièrement suivi les renseignements de son compatriote.

Nous avons vu ce que Naudé pense de Bolla, à l'article du *Mascurat*. Clément et de Bure l'ont jugé avec sévérité.

Le premier dit qu'il est aussi éloigné, comme écrivain macaronique, de son modèle Folengo, que Bergame l'est de la Sibérie, et le second, que ses poésies n'ont pas un grand crédit, passent pour être fort insipides, et sont très-éloignées de celles de Folengo et d'Arena.

Le titre de son œuvre, par le mauvais goût et la vanité qui y règnent, n'est guère propre à donner une haute idée du mérite de l'auteur : « Nova no-« vorum novissima, sive poemata stylo macaronico « conscripta, quæ faciunt crepare lectores et saltare « capras ob nimium risum, res nunquam antea visa, « composita per B. Bollam, poetarum Apollinem, et « nostro seculo alterum Cocaium, etc. »

Bolla, dans le prologue en prose qui précède sa macaronée, donne plusieurs des coutumes bizarres et ridicules en usage parmi ceux qui veulent faire subir une sorte d'initiation à de nouveaux arrivants.

En terminant cet article, nous citerons un ouvrage de Bolla, qui est sans doute très-rare, puisqu'il n'est mentionné par aucun bibliographe, et que les

seuls auteurs qui le citent, à notre connaissance, soient M. Napitsh, *Literatur der sprichwörter*, 1833, in-8°, p. 278, et d'après lui, M. Duplessis, *Bibliographie parémiologique*, 1847, in-8°, p. 277.

Le titre contient quelques mots macaroniques qui le font rentrer dans notre sujet : « Thesaurus pro-« verbiorum italo-bergamascorum rarissimorum, et « gabardissimorum, nunquam antea stampatorum « in gratiam melancholiam fugientium, italicæ lin-« guæ amantium, ad aperiendum oculos erudito-« rum, a B. Bolla, Bergamasco, viro incomparabili, « et elegantiam per mare et per terram sectante. « Francofurti, 1605, in-8°. »

BERNARDINO STEFONIO.

Ce poëte naquit en 1560, au royaume de Savoie, de parents peu aisés. Le cardinal Alexandre Farnèse, ayant eu l'occasion de connaître ce jeune homme, voulut donner tout le développement possible à une intelligence précoce et remarquable. Il l'envoya donc étudier à Rome, et bientôt l'élève eut l'avantage sur tous ses condisciples. Il affectionnait particulièrement la poésie. Lorsqu'il eut achevé ses études, il entra en 1580, dans l'ordre des jésuites, continua à cultiver les muses à Rome et à Naples, et se rendit enfin à Modène, par l'ordre de son supérieur, pour y enseigner le grec et le latin à la jeune princesse, fille du grand-duc.

Il mourut en 1620, laissant après lui, entre autres ouvrages, un poëme comique en italien : *De Ente rationis*, et une macaronée, sous le titre de *Macharonis forza*, qui fut imprimée en 1610. Naudé pensait que ce poëme était resté inédit, trompé sans doute par la circonstance que l'auteur ordonna, sur son lit de mort qu'on brûlât toutes ses poésies.

L'article que Flögel consacre à Stefonio, et où nous avons puisé en partie nos renseignements, a été reproduit par Genthe. Janus Nicius, dans l'éloge qu'il composa de notre poëte, dit, en parlant de sa macaronée : « Nihil fieri potest in hoc genere ve« nustius. » Peignot (*Amusements philologiques*) veut que le nom soit *Sthetonio* et non *Stefonio*, mais il ne dit pas d'après quelle autorité.

Il existe, de la même époque, un autre poëme macaronique que la critique considère comme assez mauvais, et que nous n'avons jamais rencontré, mais nous l'indiquerons d'après Genthe. L'auteur en est resté inconnu.

Voici le titre de cette pièce, qui ne porte ni date ni lieu d'impression : « Macaronica de syndicatu et « condemnatione D. Samsonis Lethi. Dialogus face« tus et singularis, non minus eruditionis quam « macaronices complectens, ex obscurorum virorum « salibus cribratus. »

Un volume in-8°, ayant le même titre, à l'exception des premiers mots, se trouve indiqué dans le

catalogue de Gaignat, t. I, p. 439. De Bure ajoute l'observation suivante : « Impr. litteris quadratis, « absque nota editionis. »

Au même volume était joint un autre ouvrage qui nous paraît aussi appartenir au genre macaronique : « Tractatulus jucundus Momorum, sive dialogus in- « ter Momos, Bragardos, Muguetos, et Marioletos, » imprimé en lettres gothiques, sans nom de lieu ni date. Ce volume, certainement très-rare, ne s'est vendu, chez Gaignat, que dix-neuf francs.

ANDREA BAIANO.

L'*Encyclopédie* française nomme cet auteur *Bazanio*, et Flögel ne le cite, sous le nom de *Braiani*, que pour dire qu'il ne le connaît pas. On ignore l'époque de la naissance de Baïano, qui mourut en 1624, et qui nous a laissé un poëme macaronique intitulé : « Fabula macharonea cui titulus est *Car-* « *navale.* »

Nous avons fait de vaines recherches pour trouver des détails sur cette pièce.

De Bure, renchérissant sur la faute de Flögel, donne à notre poëte le nom de *Braianus*, ce que relève Brunet dans le *Manuel du libraire*, et il ajoute que la pièce de *Carnavale* est d'un faible mérite, mais très-difficile à trouver.

CESARE ORSINI.

On sait que ce poëte macaronique, un des meilleurs après Folengo, se cacha sous le nom de *Stopinus*. Il naquit à Ponzone, dans le territoire de Gènes, vers la fin du xvi[e] siècle, remplit pendant assez longtemps la place de secrétaire du cardinal Bevilacqua, et publia à Venise un volume d'épîtres et d'idylles, et un autre de mélanges poétiques. Le père Angelico Aprosio parle de lui avec éloge, sous le nom de Pietro Giacomo Villani, ainsi que nous l'apprend Crescimbeni dans son *Istoria della Volgare poesia*, livre III, p. 149.

Ses macaronées furent imprimées d'abord à Padoue en 1636. Il dit, dans l'introduction, que les muses n'ayant pas voulu le recevoir sur le Parnasse, il s'en alla au pays de Cocagne, vers la cour de Bacchus, où il fut accueilli de la manière la plus amicale par les muses macaroniques qui lui donnèrent le nom de magister Stopinus.

Son ouvrage contient les huit divisions suivantes : « de Malitiis putanarum; » — « de Arte robandi; » — « de Laudibus ignorantiæ; » — « de Laudibus pazziæ; » — « de Laudibus boziæ; » — « de Laudibus ambitionis; » — « Gattam Rosam a milite interfectam deplorat; » — « Lamentatio de Podagra et Chiragra; » — « Contentio trium poetarum; » — « Epigrammata; » — « Liber elegiarum. »

Dans un petit article sur Stopinus, inséré au *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, année 1842, p. 232, on dit qu'on est surpris de voir l'œuvre de ce poëte muni des approbations et priviléges de l'inquisition, du sénat, du délégué de l'archevêque. « Quelques hémistiches, ajoute l'auteur, ont cependant été laissés en blanc, quelques mots sont remplacés par des points. Mauvaise méthode; car l'imagination du lecteur complète les phrases mutilées d'une façon plus hardie et plus libre que ne l'aurait fait l'auteur. »

« Si Folengo, dit Nodier dans son article sur le langage macaronique, est l'Homère de ce genre de poésie, César Ursinus en fut, plus de cent ans après, le Virgile. Ce fut un des esprits les plus brillants et les plus excentriques du XVIIe siècle. »

ANTONIO AFFAROSI.

Le comte Antoine Affarosi, de Reggio, dit Quadrio, fleurit vers l'an 1638, et trouvait un grand plaisir dans le style de Folengo. Il composa des élégies et des églogues, dans ce genre, pour son amusement et sans qu'il se proposât de travailler pour le public : « Il conte Antonio Affarosi, che fioriva « intorno all'anno 1638, si dilettò di questo stile di « Merlino, e sonosi conservate alcune elegie ed « egloghe, da lui in esso composte per suo diver- « timento. »

Genthe a transcrit en substance cet article de Quadrio, qui, en consacrant une page au genre macaronique, n'y fait mention que de Folengo, d'Orsini et d'Affarosi. Nous avons vainement cherché dans plusieurs autres auteurs quelques détails plus explicites sur ce dernier poëte.

GABRIEL BARLETTA.

Ce célèbre prédicateur, jacobin, naquit à Aquino et non à Barlette, dans le royaume de Naples, comme plusieurs, Nicéron entre autres, l'ont avancé. On ne sait rien de sa vie, ni quand il est mort, seulement il se distingua durant le xvi[e] siècle par ses prédications qui donnèrent lieu à ce proverbe macaronique : « Nescit prædicare qui nescit Barlet-« tare. »

On a dit également de Guillaume Pepin, d'Évreux, jacobin, prédicateur fameux au commencement du xiv[e] siècle, dont les sermons ont été recueillis en 1656, à Anvers, en 9 vol. in-4° : « Qui nescit Pe-« pinare, nescit prædicare. »

Bail, dans l'ouvrage qu'il a fait sur les prédicateurs, sous le titre de : *Sapientia foris prædicans*, a cité plusieurs exemples des passages ridicules, en latin de cuisine, de ce prédicateur, que nous croyons devoir nommer ici, parce que l'on rencontre à chaque pas, dans ses sermons, des mots de compo-

sition purement macaronique, sans toutefois qu'aucun passage entier soit dans ce style.

PART. ZANCLAIO.

Nous citons cet auteur, d'après Genthe, qui donne le titre de son poëme : « Cittadinus macaronicus « metrificatus, overum de piacevoli conversantis « costumantia, somnia trente quinque, » in-8°, 1647 [1], et qui, à l'appui de cette citation, renvoie à De Bure, Belles-Lettres, t. I, p. 445. Or, à cette page, commence la liste des poëtes macaroniques dont parle De Bure; mais nous y avons vainement cherché le nom de Zanclaio et le titre de son ouvrage. Il en est également fait mention dans l'introduction de l'ouvrage anglais intitulé : « Specimens of macaronic poetry, » in-8°, Londres, Beckley, 1831; mais sans aucuns détails.

GIACOMO RICCI.

La comédie en cinq actes composée par ce poëte sous le titre de : *I Poeti rivali,* « drama piacevole « in diversi stili, » Rome, 1632, est rangée parmi les macaronées, parce qu'elle renferme quelques passages en ce genre.

[1] Voy. les Notices bibliographiques.

M. Gustave Brunet a fait remarquer, dans le *Bibliophile belge*, t. I, p. 386, que ces passages avaient échappé à Genthe, et il cite six vers de Ricci.

Nous croyons d'autant plus devoir en donner quelques extraits, que Merlin Coccaïe est au nombre des personnages, et que la pièce est très-rare :

O bellam pravam fecisti, bella daverum
Burla mihi facta est, at tu burlatus abibis;
I canta hac vice, tu te malum tibi turde cacasti,
Tu pover home tuam versasti nempe minestram,
Quippe tuum est cerebrum, sparsum modo collige fumum.
Cerbellum tibi fregisti, mihi goffe garafam,
Vade referre domum, meschine repone guadagnum.

. . . .

Nonne meum procul audisti paulo ante fracassum,
Nonne procul carabatto lantem more furentis,
Vidisti nuper furiosum evadere vatem?
Is modo cum domina, cum qua faciebat amorem,
Mandato cerebrum portarem, bestia apuntum
Naribus admotum vas fregit, et inde cerebrum
Sparsit humi, pugno mihi quod menaverat amens,

. . . .

Altram fortassis coleram tibi fœmina movit,
Toto non una est fidenti fœmina mundo,
Nec mala inest cunctis, eadem natura puellis :
Laura bona hæc est, qua bonior non altera forsan;
Vult bene Laura suo, bene quem diligit amanti,

Ad male satque illi, illius audivisse furorem,
Quem medicare studet, medicum et medicamina mittens;
Astulfum si quidem rursum montare coegit,
Hippogriphum, et sicut jam fecerat ante Rolando,
Ipsomet monstrante viam, monstrante maneram,
Additante locum, quo totus et undique tutus
Humani stat mons salis, incorruptaque massa.
Arripit hoc Astolfus iter, cœlosque cavalcat,
Auctorisque sui cerebrum portavit ab alto.
Mox vitrea clausum ampulla dedit ille patronæ,
Tradiditque illa mihi subito, ut ferrem ipse furenti,
Sanaremque, dato insanam medicamine mentem.

. . . .

Quot mea Laura procos, malebam dicere porcos!
Plures nempe habuit quam Penelopea tenebat.
Quisquis enim miserum didicit sputare sonettum,
Sive poetaster, sive versificator, habere
Prætendit Lauram, Petrarcheamque coronam.

JEAN-BAPTISTE GRASERI.

Genthe met ce poëte au nombre des auteurs macaroniques, sans nous apprendre ce qu'il composa en ce genre.

Nos recherches pour le découvrir ont été infructueuses. Nous savons seulement qu'il naquit à Roveredo, dans le Tyrol, en 1718, et qu'il mourut en 1786. Quoique professeur de philosophie et de théologie, il se permettait souvent des traits sati-

riques et mordants. Il composait une ode, une élégie, une satire avec autant de promptitude et de facilité qu'un secrétaire habile écrit ce qu'on lui dicte.

MENO BEGUOSO.

A la vente de la bibliothèque Nodier, en 1844, se trouvait un volume intitulé : « Rasonaminti, canti, « canzon, sonagiti, e smerdagale, fatti da Meno « Beguoso dal Porcaro sdiche a el snuobele e lostris- « simo sior conte Giacomo Papafava so bon paron, « co arquanti viersiti macaronichi de cav. Pava, « sine anno » (1773), petit in-8°.

Nodier annonçait que ce recueil, composé de poésies en patois padouan, et de pièces macaroniques, était très-rare et totalement inconnu. Il ne donnait aucun autre renseignement ni sur la nature, ni sur le nombre des macaronées de ce volume.

Non-seulement nous remplirons cette lacune, mais nous regardons comme une bonne fortune de pouvoir faire connaître aux curieux qu'il y a un second tome à ses poésies, lequel renferme également des pièces macaroniques [1].

Comme cet ouvrage a jusqu'ici échappé aux re-

[1] Le seul exemplaire, en deux volumes, dont nous ayons connaissance, appartient à la collection de M. Van de Weyer, à Londres, et jusqu'à présent nous le considérons comme unique.

cherches de tous ceux qui se sont occupés de ce genre de style, nous entrerons dans quelques détails.

Nous venons de donner le titre entier du premier volume. Les macaronées ne commencent qu'à la page 184, et se composent d'abord de cinq petites pièces dans lesquelles il se plaint de la cruauté de sa maîtresse, qu'il désigne sous le nom de Morosa. On lit ensuite cinq épigrammes, et un assez long morceau intitulé : « Solemnitatum, functionum, cæterarum« que rerum Patavii, tempore operæ MDCCLXVII, « factarum descriptio. » Enfin, vient un poëme, comprenant huit feuillets, et dont le sujet est la bataille des rats et des grenouilles. Nous en citerons d'assez longs extraits.

Le second volume a pour titre : « Canzon, sona« giti e smerdagale de Meno Beguoso, dito de Lo« menagia Tanbarello, etc. »

Les macaronées commencent à la page 311. Le premier morceau est une épigramme que voici :

De quodam amico.

Lugete grossis, campanæ, nunc gemitibus,
Lugete, montes, lacrymis trabocantibus;
Piazzæ et stratæ (quotquot estis) lugeant,
Nam Thomas ille noster amicus perdidit
Judicium, multam et acquistavit amentiam.

On trouve, après cela, neuf petites pièces du même

style, mais non dans le même genre, et adressées à divers personnages italiens, à son ami, à sa maîtresse, etc. Nous donnerons une de celles-ci dans nos extraits. En général, dans ce deuxième volume, le langage contient moins de mots macaroniques et a une tournure plus classique que dans le premier.

NOTICES

BIBLIOGRAPHIQUES.

AUTEURS ITALIENS.

BASSANO.

Voici le titre exact et la table des matières du volume de la bibliothèque du marquis Trivulzio, où se trouvent des macaronées de Bassano :

Collectanee de cose facetissime, e piene di riso, de quale ogni lectore ne concepirà piacere suavissimo.

Et sono queste, cioè :

1° « Macheronea nova composta per Bassano da Mantua. »
2° « Facecie jocundissime del Gonella nove. »
3° « Prognostico veracissimo del Phileno poeta festivissimo; el quale te predice cose stupende. »
4° « Dialogi dui a la vilanesca. »
5° « Dialogo in Bisquizo. »
6° « Dialogo de morte. »
7° « Muto. »

8° « Sonetti, barcellete, et strambotti novi de homini prestantissimi. »

9° « Canzone per andare in maschera al carnesciale. »

10° « Scalini Tardipedis ad lectorem. »

Si placidis animum queris laxare cachinnis
Hec eme; quid risu gratius esse potest.

11° « Zammorioni Pamphagi. »

12° « Pisechii musici. »

Ce volume est de format in-8°, imprimé en caractères gothiques.

On lit à la fin :

« Stampato in Goga Magoga, a le spese de Lucretio « Numitore, per Jo. Ang. dla. Rog. stampa [1]. »

« Il est difficile, dit Tosi, dans ses *Notizie bibliografiche*, etc., de deviner qui fut l'éditeur et l'imprimeur de cet ouvrage. Jean de La Roche imprimait à Paris en 1152; mais l'édition paraît exécutée en Italie. Je serais disposé à la croire sortie des presses de Jean-Ange Scinzenzeler, qui exerçait son art à Milan à cette époque. »

TIFI ODASSI.

Brunet, dans son *Manuel du libraire*, au mot *Odaxius*, n'indique que deux éditions de cet auteur, toutes deux sous le titre de :

La Macharonea, in-4° de 10 ff. non chiffrés, demi-goth., sans signat.

[1] *Goga Magoga* est une expression du dialecte lombard, et signifie un lieu d'amusement. « Luogo di piacere dove si fa gozzoviglia », dit le vocabulaire milanais de Cherubini.

Il ajoute : « Odassi est le plus ancien poëte macaronique que l'on connaisse. Son poëme a dû paraître, pour la première fois, un peu avant l'année 1490, et on en compte plusieurs éditions presque aussi rares les unes que les autres. Celle que nous venons de décrire est sans titre ; néanmoins on lui en donne un dans la *Biblioth. Pinelliana*, t. II, p. 456. Ce titre factice est ainsi conçu : *Carmen macaronicum de Patavinis quibusdam arte magica delusis*. Une autre édition in-4° goth. de 12 f. à 31 lign. par page, est également sans date et sans nom de ville ni d'imprimeur, mais le frontispice porte *La Macharonea*, avec une vignette en bois au-dessous. »

La Macharonea. (In fine) : *Impressum Venetiis per Alexandrum de Bindonis* (absque anno). Petit in-8° de 16 feuillets non chiffrés, à 23 lignes par page.

« Édition en caractères romains, qui paraît avoir été faite sur la précédente, et probablement au commencement du XVIe siècle. Sur le frontispice est une vignette en bois. »

Ces deux éditions sont les seules indiquées dans le *Manuel du libraire*. P. A. Tosi en a découvert trois autres qui étaient restées jusqu'à présent inconnues. La première est dans la Bibliothèque Trivulzienne. C'est un in-8°, sans date, du commencement du XVIe siècle, imprimé à Venise, par Melchior Sessa. Le recto de la première page porte comme titre : *La Macharonea.*

Ce mince volume contient seize pages de vingt-trois

lignes chacune, excepté la dernière. Le texte est divisé en chapitres, qui ont les titres suivants :

« De Cusino spiciario. »
« De Bertapalia. »
« De Canziano pictore. »
« De Paulo guloso. »
« De Massara cusini spiciari. »
« De Paulo guloso predicto. »

Les deux autres éditions sont dans la Bibliothèque de Parme, comme l'avait déjà annoncé Tiraboschi. Elles sont in-4°, sans date et sans nom de ville ni d'imprimeur, en caractères romains.

La première se termine par la ligne suivante :

« Vulcanũque facit nigra sudař fusĩa. Finis. »

La seconde n'a que douze pages, non numérotées, mais avec signature a, b, c.

Chaque page a vingt-neuf lignes, et le recto de la première porte : *Macharonea incipit.* Puis suit une gravure sur bois représentant trois figures.

La macaronée est divisée en chapitres, comme dans l'édition précédente. Les caractères paraissent être du commencement du xvi[e] siècle, et l'opuscule se termine par ces mots : « Hic finem facio hujus præclari operis « quod vocatur Macharonea. »

Après ces renseignement Tosi ajoute :

« Queste tre edizioni hanno diversità dalle descritte « dal *Morelli*, dal *Panzer*, dall' *Hain* e dal Brunet, e « sono tutte di somma rarità, potendosi asserire che di

« esse non si conoscono altri esemplari oltre quelli che « qui si trovano descritti. »

Cette extrême rareté est extraordinaire, lorsqu'on se rappelle que Scardéon nous dit que l'œuvre de Tifi Odassi fut imprimée plus de dix fois.

GIORGIO ALLIONE (D'ASTI).

Brunet, en publiant les œuvres françaises de cet auteur, a examiné soigneusement toutes les éditions de ses œuvres, et relevé les erreurs de ceux qui en ont parlé.

Nous le suivrons dans notre sommaire, en le complétant par les *Notizie di tre poeti macheronici*, de Tosi.

Naguère encore on ne connaissait qu'imparfaitement l'édition des œuvres d'Allione, imprimée à Asti par François de Silva, in-8°, en 1521.

Un exemplaire incomplet, qui avait passé des bibliothèques de Gaignat et de La Vallière dans celle de Remondini, et, de là, dans celle de lord Spencer, avait induit en erreur De Bure, Van Praet, Dibdin, et même Brunet, dans les premières éditions de son *Manuel du libraire*, où on le trouve cité simplement sous le titre de *Macharonea*. Il manquait à cet exemplaire le frontispice et les trente-huit dernières pages. Depuis, plusieurs exemplaires plus complets ont été trouvés.

« De Bure le jeune, dit Brunet, est le premier bi-

bliographe en France qui ait eu connaissance du recueil facétieux d'Allione; encore a-t-il ignoré et le nom de l'auteur et la date du livre. »

1.

Opera jocunda No. D. Johanis Georgii Alioni Astensis metro macharronico materno et gallico composita. *Impressum Ast per magistrum Francischum de Silva, anno milesimo quingentesimo vigesimo primo* (1521), *die xij mensis marcii.* Petit in-8°, fig. en bois; 200 feuillets, savoir, un feuillet blanc au commencement, un feuillet pour le titre, deux feuillets de table, et 196 feuillets de texte.

A la fin de ce volume se trouvent les figures d'un grand nombre de danses à la mode au commencement du xvie siècle. Ces figures sont indiquées à l'aide d'une notation particulière que l'auteur a soin d'expliquer.

Telle est la description de l'exemplaire vendu mille sept cent cinquante francs à la vente de la bibliothèque de M. Libri, à Paris, en 1847.

2.

L'exemplaire indiqué comme complet par Tosi, et, d'après lui, par Brunet, dans son introduction aux *Poésies françaises d'Allione*, est un in-8° de cent quatre-vingt-dix-sept feuillets non chiffrés, sous les signatures *a* II jusqu'à *z*, plus ꝫ et ꝶ (le premier cahier de sept feuillets, le dernier de six et tous les autres de huit chacun), caractères semi-gothiques.

De Bure, dans sa *Bibliographie instructive*, au

n° 2950, indique, sous le titre *Macharonea varia*, un exemplaire défectueux de la même édition.

Un autre exemplaire, aussi dépourvu de quelques-uns de ses feuillets, est annoncé, mais sans date, dans la *Bibliotheca Croftsiana*.

3.

Opera molto piacevole del No. M. Gio. Giorgio Arione Astesano, novamente e con diligenza corretta, e ristampata con la sua tavola. *In Venezia*, 1560, in-8°.

Nodier dit que cette édition ne s'est jamais présentée en vente. Ni celle-ci, ni celle de 1601 ne contiennent les *Poésies françaises d'Allione*.

Le Quadrio (V, 70) donne d'assez longs détails sur cette édition.

4.

L'opera piacevole di Georgio Alione Asteggiano, di nuovo corretta e ristampata. *In Asti, appresso Virgilio Zangrandi*, 1601, petit in-8°

Cette édition est beaucoup moins complète que la première; cependant c'est encore un livre assez rare. Elle contient une préface fort curieuse, où se lisent des détails étendus sur la disgrâce et la réhabilitation d'Allione.

L'impression a été faite avec si peu de soin, qu'à la page 105 on a substitué à huit vers, qui auraient dû y être placés, d'autres vers, encore répétés à la page 106;

les huit vers omis ont été ajoutés à la fin du livre, p. 229.

« Je n'ai jamais vu en ma vie, dit Nodier, que l'exemplaire de l'Arsenal et le mien de cette édition. Quoique ce livre, ajoute-t-il, soit ordinairement rangé dans la poésie macaronique, il n'appartient à cette division que par une seule pièce, qui occupe ici neuf feuillets. Tout le reste est du patois astésan, mêlé çà et là de français. »

Il est inutile de faire remarquer que cette observation ne frappe que sur cette édition et non sur les œuvres de cet auteur.

5.

Les fautes remarquées dans l'édition de 1601 ne se retrouvent probablement plus dans la réimpression du même livre, faite à Turin, *appresso Stefano Manzolino*, 1628, petit in-8°, contenant 224 pages de texte.

Dans le dictionnaire anglais de Watt, on cite l'œuvre d'Allione, sous le titre de *Macharonea varia*, et l'auteur ajoute cette remarque, qui annonce ou beaucoup d'ignorance ou une singulière légèreté : « Cette pièce, presque inintelligible, est remarquable seulement comme un des premiers essais en style macaronique, et son auteur est inconnu. »

TEOFILO FOLENGO.

1.

Merlini Cocai poetæ mantuani macaronices libri XVII, non ante impressi. (In fine) *Venetiis, in ædibus Alexandri Paganini.... kal. jan. M. D XVII.* Petit in-8° de 12 feuillets préliminaires et 119 feuillets non chiffrés, sign. A-P, 27 lignes par page.

« Première édition, dit Brunet dans son *Manuel du libraire*, de ce chef-d'œuvre de Folengo. Elle est en lettres italiques, et ce caractère n'a nul rapport avec celui de l'édition de 1521.

La Monnoie en parle au tome IV des *Jugements des savants* de Baillet, et dit que cette édition n'a que dix-sept macaronées, très-différentes de celles qui ont paru dans les éditions suivantes, lesquelles ont huit macaronées de plus, et diverses autres poésies.

Le célèbre Apostolo Zeno la cite aussi dans la *Biblioteca dell' eloquenza italiana* de Giusto Fontanini, t. I, Venezia, 1753, in-4°, p. 304, note *a*.

2.

Merlini Cocai poete mantuani macaronices libri XVII, post omnes impressiones ubique locorum excussas, novissime recogniti, omnibusque mendis expurgati, etc. (In fine) *Impressum Venetiis summa diligentia per C. Arrivabenum, Venetum, MDXX, die decimo mensis januarii.* Petit in-8° de 119 feuillets chiffrés en tout.

Cette édition, augmentée de quelques morceaux pré-

liminaires, est imprimée en caractères romains et ornée de figures en bois. Quoique ce titre parle de plusieurs éditions antérieures, on ne connaît que celle de 1517, qui soit plus ancienne.

Zeno, qui connaissait cette édition, dit : « Mi dà a « credere, che più d'una ne fosse precorsa, e in più « luoghi. »

L'une et l'autre sont rares, moins complètes que celle de 1521, et présentent un texte différent de celui des éditions postérieures.

Le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. II, p. 360, dit que celle-ci est jolie et beaucoup plus rare que celle de 1521.

3.

Merlini Cocaii poetæ mantuani opus macaronicorum, totum in pristinam formam per magistrum Aquarium Lodolam optime redactam. *Tusculani, apud Lacum Benacensem, Alexander Paganinus.* 1521, in-16, fig. 272 feuillets chiffrés, et 8 feuillets non chiffrés.

Édition rare et recherchée, lorsqu'elle est en bon état. De Sallengre, *Mémoires de littérature ;* le cardinal Quirini, dans son traité *de Brixiana literatura*, t. II, p. 315; Vogt, et d'autres bibliographes, l'ont regardée à tort comme la première. David Clément, *Bibliothèque curieuse,* rapporte, d'après Zeno, qu'elle a été revue et augmentée par Folengo lui-même, qui s'est caché sous le nom d'Acquarius Lodola, et qu'elle a été reproduite en 1522, in-8°, sous le même titre,

à l'exception des mots suivants qu'on y a ajoutés : « *Mediolani, per magistrum Augustinum de Vicomer-* « *cato*, ad instantiam domini presbyteri Nicolai Gor- « gonzalæ, MCCCCXXII, die XXIII mensis augusti. »

4.

Merlini Coccaii opus macaronicorum auct. cum simili carmine Zanitonella, seu de amoribus Tonelli et Zaninæ, et cum Moschæa, seu de bello muscarum et formicarum. *Venet.* 1521.

Nous citons cette édition d'après Genthe.

5.

Macaronicorum poema Baldus, Zanitonella, Moschæa, epigrammata. *Cipadæ, apud magistrum Aquarium Lodolam.* In-12.

Zeno estime particulièrement cette édition sans date, qu'il décrit dans la *Biblioteca dell' eloquenza italiana*, t. I, p. 304, note *a* :

« È la migliore e la più rara, ma la meno conosciuta « edizione di queste maccaroniche. »

Il conjecture qu'elle a été imprimée à Venise, en 1530, par A. Paganino.

6.

Voici une édition que David Clément dit n'avoir trouvée que dans la *Bibliotheca Lambertina*, Parisiis, 1730, in-8°, p. 330 :

Merlini Cocaii (Theophili Folengii) poetæ mantuani macaronica. 1529, in-4°.

7.

Le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi (France), Belles-Lettres, t. I, p. 335, indique l'édition suivante :

Merlini Cocaii, poetæ mantuani, macaronicorum poemata, recens recognita; cum figuris. *Venetiis*, *hæredes Petri Ravani*, etc. 1554, in-12.

8.

Dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. I, p. 462, il est parlé d'une édition de 1561, qui contient une préface de *Visago Coccaio*, où il nous apprend quelques particularités de la vie de Folengo, et l'on en donne l'extrait, qui montre que notre auteur s'appelait Jérôme Folengo, et qu'il ne prit le nom de Théophile qu'après qu'il se fut retiré du monde.

9.

Macaronicorum poema, Baldus, Zanitonella, Moschæa, epigrammata. *Apud Petrum Bosellum*. 1555, in-12.

Nous indiquerons les titres des divisions, parce qu'elles ne sont pas les mêmes que dans un grand nombre d'autres éditions :

« Gosæ Gregnapolæ Valtropiensis macaronicorum libri quinque. »
« Simiæ Cominæ Bertuzzæ macaronicorum libri quinque. »
« Lippæ Mafelinæ Lodolæ macaronicorum libri quinque. »
« Gneæ Tognæ Caritonghæ macaronicorum libri quinque. »
« Grugnæ Stryacis Carcossæ macaronicorum libri quinque. »

Puis suivent la *Zanitonella* et la *Moschæa*.

Voici quelques autres éditions postérieures :

Opus macaronicorum, etc. *Venetiis, apud Joan. Variscum et socios.* 1561, in-16.

De Bure, dans sa *Bibliogr. instruct.*, t. I, p. 450, dit que cette édition doit être jointe à celle de 1521, parce que, dans son genre, elle tient le même rang que l'originale tient dans le sien, c'est-à-dire la première place.

— *Venetiis, apud Bevilaquam.* 1564, in-12.

L'édition de Venise, 1572, in-12, est mise au nombre des livres rares, dans la *Bibliotheca Schwarziana*, Altorfii, 1753. — Une édition de Jean Variscus, 1573, in-12, est indiquée comme fort rare dans la *Bibliotheca selectissima* d'Engel. — Autre édition :

Per Aquarium Lodolam. *Venetiis, apud Horatium de Gobbis.* 1581, in-12, de 550 pages, avec figures.

Elle est mise au rang des livres très-rares dans la *Bibliotheca exquisitissima*, Hagæ Comitis, apud Adr. Moetjens, 1732, in-8°, parte II[a], p. 214.

L'édition de Venise, 1583, in-16, n'est citée que par Mariano Armellini, dit David Clément, et celle de Venise, 1584, in-12, que par Freytag dans ses *Analecta litteraria*.

L'édition de Venise, chez Dominique de Imbertis, 1585, in-12, avec figures, est citée par Genthe, sous le nom de de Imberbis, et sous la date de 1583.

David Clément cite au long le titre très-détaillé de l'édition de Venise, *apud Nicolaum Bevilaquam*, 1613, in-12, de 541 pages, avec figures, au sujet de laquelle Freytag fait observer qu'elle a été imprimée en Allemagne et non à Venise, comme le papier, les caractères et les chétives figures sur bois le prouvent.

L'édition d'Amsterdam, Abraham a Someren, 1692, petit in-8°, est très-estimée, quoiqu'elle contienne moins que celle de 1521, et soit peu correcte. Le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur* dit que ce volume, joliment exécuté, a été imprimé, non pas en Hollande, mais à Naples. Brunet, *Manuel du libraire*, a adopté cette opinion. David Clément se demande si ce ne serait pas la même édition que le père Nicéron [1] cite dans ses Mémoires, sous la date de 1691, Amsterdam, in-12, et au sujet de laquelle Bernard hésite sur le temps et le lieu où elle a été mise en lumière, dans ses *Nouvelles de la république des lettres* [2]. On a copié ce dernier dans le *Ducatiana*, t. I, p. 49, et l'on y assure, d'après Bernard, que les exemplaires n'en ont pas été débités en Hollande, mais qu'ils ont été envoyés en Italie.

L'édition d'Amsterdam, 1768, 2 vol. grand in-4°, outre d'excellentes notes, contient une biographie étendue de Folengo, un dictionnaire des mots mantouans, toscans et latins, employés dans l'ouvrage, et de jolies vignettes. Elle est assez rare, et elle a une va-

[1] T. VIII, p. 4.

[2] Janv. 1716, p. 61, note.

leur plus élevée que ne le marque Brunet dans son *Manuel*. Folengo a été traduit en français, sous le titre de :

Histoire maccaronique de Merlin Coccaie, prototype de Rabelais ; plus l'horrible bataille advenue entre les mouches et les fourmis. *Paris, Pantonnier*, 1606, in-12, 2 vol.

Cette édition et celle de 1734, aussi in-12, sont les seules citées par D. Clément, par Genthe et par De Bure, qui fait observer que de la dernière il a été tiré quelques exemplaires sur vélin, qui sont fort recherchés. Ces exemplaires sont ordinairement partagés en six volumes égaux. L'un d'eux n'a été vendu que soixante francs à la vente Gaignat, en 1769.

Flögel mentionne deux autres éditions, celles de 1706, in-12, 2 vol., et 1754, in-12, 2 vol. Gordon de Percel, dans sa *Bibliothèque des romans*, dit que ce n'était pas la peine de réimprimer cette traduction, et croit qu'il pourra s'en vendre une cinquantaine d'exemplaires pour les curieux, et que les autres la mépriseront. Il paraît que Nodier était aussi de cet avis, car dans sa Notice sur le langage factice appelé macaronique, il fait la remarque que si un bon commentaire des macaroniques est une chose essentiellement désirable, il est impossible de les traduire et souverainement ridicule de le tenter.

Dans la préface de l'édition in-4°, de 1768, et, d'après elle, dans l'ouvrage de Genthe, il est fait mention d'une traduction turque, sous le titre de :

Merlini Cocaii Mantuani macaronicum poema intitulatum Zanitonella, nunc primum a latino macaronico in turcicum linguaggium translatum. *Hadrianopoli, anno hegiræ* 1125, *apud Hibraïm Abem Selim*. In-8°.

Il est néanmoins douteux que cette édition ait jamais existé.

Genthe cite encore une traduction libre allemande, de la *Bataille des mouches et des fourmis*, de 1580.

A cause de plusieurs morceaux vraiment macaroniques que renferme le *Chaos del Tri per Uno* de Folengo, nous devons en indiquer ici les éditions. On n'en connaît que deux, celle de Venise, 1527, in-8°, et celle de 1546, pet. in-8°. La première est la plus recherchée; mais elles ne sont guère moins rares l'une que l'autre.

D. Clément cite le passage d'Apostolo Zeno, qui donne l'explication de ce poëme allégorique, et nous apprend que Mariano Armellini rapporte une note écrite à la main, dans un exemplaire, qui dit que les applaudissements que Folengo reçut pour ses pièces purement macaroniques lui enflèrent le cœur et le portèrent à tenter un autre genre d'écrire, qui fut celui de prendre le milieu entre le sérieux et le macaronique; qu'il fit dans ce genre le *Chaos*, etc., mais qu'il y échoua, et que le chagrin qu'il eut du mauvais succès de cet ouvrage, le fit renoncer au style macaronique, pour prendre le bernesque, qu'il employa dans son *Orlandino*. Ce passage a été copié par G. Naudé dans son *Mascurat*.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Orlandino*, parce

qu'il n'est pas macaronique, ainsi que Freytag l'a avancé par erreur dans ses *Analecta.*

Genthe a évidemment manqué d'exactitude lorsqu'il a dit, page 128 : « Die Stelle im siebenten Gesange, « Welche Macaronisch ist, etc. » Il y a, il est vrai, dans ce septième chant, un assez fréquent mélange de latin et d'italien, mais aucun passage n'est véritablement en style macaronique.

Baillet attribue encore à Folengo un ouvrage macaronique intitulé : *Il libro della Gatta*, et Tomasini, des satires en vers du même genre, *le Gratticie.*

Au *Bulletin du bibliophile* de Techener, on relève une erreur dans laquelle est tombé le marquis du Roure, dans son *Analectabiblion*, lorsqu'il avance que l'*Opus macaronicum* de Merlin Coccaïe fut imprimé pour la première fois à Venise en 1513. Il fallait dire en 1517. Cette faute n'est devenue grave que par la conséquence que l'auteur en tire. « Il est important, fait-il observer, de remarquer que ce poëme (*Baldus*), ayant paru trois ans avant le *Roland furieux*, a bien pu servir à l'Arioste. »

Or, il est de fait que l'*Orlando furioso*, imprimé pour la première fois en 1516, a paru un an avant le *Baldus.*

G. CAPELLA.

Macharonea in Cabrinum Gogamagogæ regem composita, multum delectabilis ad legendum, ex sex libris distincta. *Arimini, per Hieronymum Soncinum, anno Domini* 1526. In-8°. — Autre édition de 1579.

Brunet ne cite que la première, au mot *Capelli Sarsinatis*. En cela il paraît avoir suivi De Bure, qui ajoute, pour toute observation : « Petit ouvrage peu commun. »

EG. BERZETTI.

Sa macaronée ne fut pas imprimée, d'après Quadrio, t. VII, p. 45.

BARTH. BOLLA.

Nova novorum novissima, sive poemata stylo macaronico conscripta, etc. *Stampata in stampatura stampatorum*. 1670, in-12.

L'édition la plus ancienne est de 1604, petit in-8°. Elle est peu considérée, dit De Bure.

BERN. STEFANIO.

Macharonis forza.

Imprimé en 1610; mais nous n'avons jamais pu en trouver un exemplaire.

ANDREA BAIANO.

Fabula macaronea cui titulus est : Carnevale. *Brasciani, Phæus*, 1612, in-8°.

Tel est le titre de l'ouvrage de cet auteur, comme l'indiquent Flögel et De Bure. Genthe change la dernière partie de cet intitulé de la manière suivante : *Bracciani, apud Andr. Phacum*, 1620, in-8°.

Baillet cite André Bajanus, qui composa à Rome des

poésies grecques et latines, mais il ne parle pas de sa macaronée (voy. t. IV, *Jug. des sav.*, p. 210).

CESAR ORSINI.

Magistri Stoppini, poetæ ponzanensis, capriccia macaronica, illustrissimo ac excellentissimo domino Jacobo Superantio Paduæ præfecto D. *Padua*, *apud Gasparum Ganassum*, 1638, in-8°.

— *Venetiis*, 1639, in-12.
— *Cremonæ*, 1640, in-12 et in-8°.
— *Venetiis*, 1747, in-16.

Cette dernière édition est un peu plus ample que celle de 1640; toutes deux sont rares, dit le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. II, p. 351.

— *Venetiis*, 1653, in-12.
— *Mediolani*, 1662, in-12.
— *Venetiis*, 1700, in-16, et 1716, in-12.
— *Ibid.*, 1723, in-12.

De Bure pense de l'édition de 1670, in-16, que Genthe ne cite pas, qu'elle est assez jolie, mais qu'on met peu de différence entre toutes les éditions de Stoppinus, pourvu que l'exemplaire soit bien conservé.

GABR. BARLETTA.

Le père Quetif compte treize éditions des sermons de ce prédicateur, depuis 1505 jusqu'en 1585.

La plus belle est celle de Venise, en 2 vol. in-8°, 1577. David Clément croit qu'il y en a pour le moins

seize, et après de nombreux détails bibliographiques, il termine par l'observation suivante : « Le grand nombre d'éditions n'est pas toujours la marque de la bonté d'un livre. On achète plus cette espèce d'ouvrages pour se divertir que pour s'édifier. C'est ce qui a donné un si grand débit aux prônes d'Abraham de Sainte-Claire, qui ne valent pas ceux de Barelette pour le bon, et qui les surpassent pour le ridicule.

« J'estime aussi que personne ne s'avisera de dire aujourd'hui : « Nescit prædicare qui nescit Clarare, » comme l'on disait autrefois : « Qui nescit Barlettare. »

Le dictionnaire anglais de Watt ne cite que l'édition intitulée : *Fructuosissimi et amœnissimi sermones*, et ajoute que ces sermons sont écrits en style macaronique, l'auteur mêlant dans une même phrase quelquefois deux ou trois langues.

GIAC. RICCI.

I Poeti rivali, comédie en cinq actes. *Rouen*, 1632.

Voyez aussi du même auteur :

I Diporti di Parnasso.

Dans une collection de tous les poëtes en langage napolitain, Naples, G. M. Porcelli, 1783-1789, 28 volumes in-12, on rencontre une pièce macaronique intitulée :

Poesie napoletane maccharoniche et satiriche di N. Capasso.

Deux poëmes macaroniques de ce même Capasso,

De curiositatibus urbis Romæ et *De vera pedanteria*, dans lesquels le latin est amalgamé avec le patois napolitain, se lisent dans ses œuvres publiées à Naples en 1787, 1 volume in-8°

La *Tragicomedia squadrante Carneval et di madonna Quaresma*, imprimée à Brescia, sans date, in-8° de douze feuillets, pièce burlesque écrite en divers patois italiens, renferme quelques parties en latin macaronique.

Il y a également des dialogues en patois et en macaronée allemande, ou allemand italianisé, ainsi que l'annonce l'avertissement, dans les *Mascarate et Capricci dilettevoli recitativi in comedia*, etc., par P. Veraldo, Venise, 1626, in-12.

Nous insérons ici les deux notices précédentes au lieu de placer les auteurs qui y sont nommés, au nombre des macaroniques italiens, parce que nous n'avons pu juger par nous-même s'ils appartenaient vraiment à ce genre, ne les ayant rencontrés que dans le catalogue des livres de M. Libri, vendus à Paris en 1847.

Si l'Italie peut lutter avec d'autres pays dans les genres épique, lyrique et tragique, elle l'emporte de beaucoup dans les compositions comiques et burlesques.

La collection des *Poeti burleschi*, imprimée à Livourne et Bologne, en 1821, en jolis petits volumes in-18, le prouve suffisamment. Il est très-singulier que

l'éditeur n'ait pas songé à y faire entrer les poëtes macaroniques, qui certainement méritaient d'obtenir une place dans une collection de ce genre.

Le catalogue du cardinal Zondadari, dont la belle bibliothèque s'est vendue à Paris, au mois de décembre 1844, contenait plusieurs ouvrages macaroniques curieux, entre autres celui de Zanclaio, dont Genthe a mal indiqué le titre :

1.

Cittadinus maccaronice metrificatus, overum de piacevoli conversantis costumantia, sermones breviuscoli trenta quinque, auctore Parthenio Zanclaio, Siciliano. *Messanæ*, 1647, in-8°.

2.

Discours macaroniques en vers, avec arguments en prose.

Volume très-rare et peu connu, dit le catalogue.

3.

Echo Cortese, parte seconda, con l'Iride posthuma, componimenti di Michelang. Torcigliani. *Lucca*, 1681, in-12.

La seconde partie, publiée après la mort de l'auteur, contient l'*Énéide* en vers macaroniques.

Le catalogue *Soleinne* renferme diverses comédies italiennes, où il y a des rôles de pédants qui entremêlent à leurs discours du latin plus ou moins défiguré; mais ce n'est pas, à notre avis, de la véritable macaronée.

Le n° 4118 donne un exemple extrait de :

Il Pedante, comedia di Francesco Belo, Romano, 1538, in-4°.

On peut voir aussi :

Il Pedante impazzito, comedia di F. R. M. (Francesco Righello, Mantovano), 1629.

L'Olimpia, par G. B. della Porta, Venise, 1597.

L'honesta Schiava, par G. Pico, 1601.

Gli Afflitti consolati, par Alfonso Romei da Ferrara, 1604;

Et plusieurs autres.

CHAPITRE IV.

Macaronées françaises.

Quoique la poésie macaronique fût très en vogue au XVIe et au XVIIe siècle en France, il faut toutefois ne pas confondre, comme nous l'avons déjà dit, les nombreuses pièces écrites, dans ce pays, en latin mêlé.

Cet usage y remonte bien haut. Ducange mentionne des *Epistolæ farcitæ,* composées en latin et en gaulois. Dès le XIIe siècle un bizarre amalgame de français, de latin et d'anglais, se voit dans les écrits des moines. Mais ce genre n'est pas plus la macaronée que le mélange de grec et de latin qu'on rencontre dans quelques poëmes de Bandius et d'autres auteurs latins de ce temps.

Le plus célèbre des poëtes macaroniques français fut un contemporain de Folengo.

Antoine d'Arena ou de La Sable, jurisconsulte, élève d'Alciat, naquit à Souliers, diocèse de Toulon, tout au commencement du XVIe siècle. Sa jeunesse fut plus libre qu'exemplaire, et sa carrière de légiste fut bornée, puisqu'il mourut, en 1544, simple juge à

Saint-Remy, diocèse d'Arles. Mais il avait l'esprit satirique, et ces dispositions lui assurèrent des succès plus durables que n'en valurent l'étude et l'interprétation des lois à son maître, le savant Milanais dont le monde aujourd'hui ne connaît plus que le nom et quelques pauvres emblèmes. Ses premières poésies retracent le sac de Rome, en 1527, par l'armée impériale du connétable de Bourbon. Il y raconte plaisamment ses dangers, ses souffrances, ses misères; comme quoi il jura de ne plus retourner à la guerre, après cette triste expédition, et comme ses camarades l'embauchèrent de nouveau pour accompagner Lautrec à Naples. Puis on lit de longs détails sur les gentillesses des étudiants et les avantages de la danse. Le chef-d'œuvre d'Arena est la *Meygra entrepriza*, poëme de deux mille trois cent quatre-vingt-seize vers, alternativement hexamètres et pentamètres. Il y a beaucoup de verve et d'esprit dans cet ouvrage. Toutefois Arena ne vaut pas Folengo; il s'en faut de toute la distance de l'esprit au génie. Voilà ce que dit de notre poëte l'*Analectabiblion*, en donnant une analyse concise de ses œuvres.

La Croix du Maine, dans sa Bibliothèque, nomme notre auteur Antoine Sablon, ou de La Sable. On a suivi cette opinion dans le dictionnaire de Moréri, où il est dit qu'Arena mourut la même année que Folengo, en 1544.

Cet article est corrigé dans le supplément au dictionnaire de Moréri, et l'on ajoute qu'Antoine Arena n'a jamais été appelé *Sablon* ou *de La Sable*, etc. D'après divers documents tirés de l'*Histoire de Provence*, son père Nicolas d'Arena, jurisconsulte assez célèbre, avait été amené de Naples par le roi René, et la famille Arena fut une des plus distiguées de Marseille. Un autre Antoine Arena était premier consul de Marseille en 1576. C'est M. Raynouard qui nous donne ces renseignements, dans un article du *Journal des savants*, destiné à l'examen de l'ouvrage de Genthe, mais où il n'est parlé que de Folengo et d'Arena, sans nulle appréciation de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur allemand. Arena composa aussi quelques ouvrages de droit, aujourd'hui entièrement oubliés.

Bouche, dans son *Histoire de Provence*, t. II, p. 173, avance que de tous ceux qui ont parlé de cette guerre, il n'y en a aucun qui en ait donné de plus grandes particularités que notre auteur. Bouche en rapporte plusieurs fragments dans la section IX du livre X.

La pièce très-peu connue, de quarante-quatre vers macaroniques, composée par Arena à la louange du président d'Aupède, dont parle Naudé, et qui se trouve au-devant des arrêts et appointements faits l'an 1542, par la cour du parlement de Provence, à la requête des gens du roi, a été réimprimée en en-

tier, dans le *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, année 1843, p. 30.

Nodier dit que les écrits d'Arena sont pleins de sel et de gaieté, surtout la chronique bouffonne de la désastreuse expédition de Charles-Quint. « Cet ouvrage, ajoute-t-il, très-facile à lire, quoi qu'en dise M. Tabaraud dans la notice morose et dégoûtée qu'il semble avoir octroyée malgré lui à l'auteur, joint au mérite de son originalité burlesque celui de renfermer plus de particularités curieuses et singulières qu'aucun des mémoires du temps. »

JEAN GERMAIN.

Nous ne savons autre chose sur ce poëte-jurisconsulte, sinon que marchant sur les traces d'Arena, il décrivit aussi la guerre de Provence par Charles-Quint. La ressemblance du sujet, du genre de poésie, et, jusqu'à un certain point, du titre même, a fait croire à quelques bibliophiles que c'était le même poëme que celui d'Arena.

Flögel se contente de donner le titre de l'ouvrage, Genthe laisse la chose dans le doute, et D. Clément ne fait que rapporter l'opinion de Gabriel Naudé.

« On a plus d'une fois confondu, dit Brunet, au mot Germanus, l'*Historia brevissima*, etc., avec la *Meygra entrepriza* d'Arena, composée à l'occasion

du même événement, mais tout à fait différente de celle-ci, laquelle est pourtant fort bien annoncée dans la Bibliothèque de Du Verdier (*Supplementum Gesneri*), édit. in-4°, t. IV, p. 130. Au reste, c'est le cas de le dire, à quelque chose malheur est bon; car cette méprise des bibliographes a donné à Nodier l'occasion d'ajouter un bon article de plus à ceux dont il a enrichi le *Bulletin* de Techener. La macaronée de Germain (annoncée comme étant celle d'Arena) a été vendue cinquante francs à la vente de Mac-Carthy. »

Voici l'analyse de ce que dit Nodier dans l'article qu'on vient de citer : « De Bure, dans sa *Bibliographie instructive*, confond à tort la *Meygra entrepriza*, etc. avec l'*Historia brevissima Caroli Quinti*, etc., qu'il regarde comme une édition du poëme d'Arena, ayant paru dès 1536. Il y a là deux macaronées et deux poëtes. Les éditeurs de la grande Bibliothèque du père Lelong distinguent très-bien les deux ouvrages, n°s 38 068 et 38 069.

Gabriel Naudé est encore plus précis, dans le *Mascurat*, mais il est beaucoup trop sévère pour Jean Germain de Forcalquier, dont le poëme est très-amusant. Au reste, Naudé qui a connu l'*Historia brevissima*, si mal connue des nouveaux bibliographes, n'avait pas connu la *Meygra entrepriza* dont ils parlent tous. L'existence de celle-ci n'est devenue réellement un fait avéré en littérature que

depuis la réimpression faite en 1760, à Lyon, à cent cinquante exemplaires seulement.

L'*Historia brevissima* est presque introuvable [1].

REMY BELLEAU.

Il naquit à Nogent-le-Rotrou en 1528, fut un des poëtes de la Pléiade, et mourut à Elbeuf en 1577. Il était déjà célèbre par ses poésies lorsqu'il suivit en Italie René de Lorraine, dans le voyage qu'y fit ce prince, comme général des galères, en 1557. Belleau avait été chargé de l'éducation du duc d'Elbeuf, son fils. Son poëme macaronique, *Dictamen metrificum de bello hugonotico, et Rusticorum pigliamine ad sodales*, a été jugé diversement. M. Viollet Le Duc le nomme un poëme fort piquant; d'autres l'ont jugé moins favorablement.

L'editeur de l'*École de Salerne*, en vers burlesques, in-4°, Paris, 1653, porte un curieux jugement sur l'œuvre de Belleau : « On doit en faire d'autant plus d'estime, dit-il, que c'est le seul poëme de cette nature que nous ayons en notre langue; car ceux d'Antoine d'Arena approchent plus du provençal que du français, et ceux de Merlin Coccaïe sont italiens. »

Genthe partage cette opinion dans l'éloge qu'il

[1] On peut voir aussi un autre article de Nodier, p. 117, de la *Description raisonnée d'une jolie collection de Livres*. Paris, 1844.

fait de notre poëte. Flögel ne lui consacre que quelques lignes, et n'indique aucune des éditions.

Ronsard surnommait Belleau « le Peintre de la nature ». Le cardinal du Perron et Régnier le jugèrent plus sévèrement. On peut voir la liste de ses poésies dans les ouvrages de Du Verdier de Vauprivas, *Bibl. française*, p. 1088, et de La Croix du Maine, p. 429.

ÉTIENNE TABOUROT.

Né à Dijon en 1547, et mort en 1590, il fut d'abord avocat au parlement de cette ville, puis avocat du roi. Tout le monde connaît *les Bigarrures et les Touches du seigneur des Accords*. Ce livre, beaucoup meilleur, et plus utile surtout qu'on ne le suppose, dit Nodier, était estimé par Étienne Pasquier, qui blâmait seulement l'auteur d'avoir surchargé son ouvrage d'exemples peu décents. Malgré quelques opinions contraires, il faut attribuer à Tabourot le poëme macaronique « Caccasanga Reystro-« Suysso-Lansquenetorum per magistrum Joannem « Baptistam Lichiardum recatholicatum, spaliporci-« num poetam. Cum responso per Joannem Cransfel-« tum, Germanum [1]. Paris., Richer, 1588, in-8°. »

La réponse seule a été attribuée à Tabourot par Naudé, mais il y a tant de rapport de style entre les

[1] Le titre de cet ouvrage, dans le Catalogue de Gaignat, présente la variante suivante : . . . *Una cum macaronica defensione per*, etc.

deux pièces, qu'on ne doit pas hésiter à les reconnaître comme de la même main.

La *Bibliothèque française* de Du Verdier, t. III, in-4°, de l'édition de Rigoley de Juvigny, cite, à la lettre *M*, la macaronée de S. D. T., imprimée à Lyon, in-8°, par Jacques Faure, 1550; puis, après avoir donné l'étymologie du mot, qu'il prétend avoir été introduit par Folengo, on lit : « Ces trois lettres désignent Étienne Tabourot, de Dijon, mais il faut prendre garde que l'édition, qui doit être de 1588, est faussement datée de 1550, temps auquel Tabourot n'avait que trois ans. » (La Monnoie.)

J. ÉDOUARD DU MONIN.

Il naquit en Bourgogne, sous le règne de Henri III. Dès l'âge de seize ans, il était célèbre par la facilité avec laquelle il composait en vers français et latins. L'italien, l'espagnol, le latin, le grec et l'hébreu lui étaient familiers; aussi écrivit-il des ouvrages en plusieurs langues.

Il mourut assassiné en 1585, âgé seulement de vingt-neuf ans.

« Il est difficile de trouver un auteur plus obscur, dit M. Viollet Le Duc, plus ténébreux que du Monin; jamais savant n'a fait abus de sa science comme lui, pour composer des mots hybrides, inintelligibles; jamais poëte n'a manifesté plus d'admiration pour soi-même et de mépris pour son lecteur. »

Il est singulier que M. Viollet Le Duc n'ait pas fait mention, en parlant des cinq ou six volumes de vers de cet auteur, de son poëme macaronique intitulé : *Carmen Arenaicum de quorumdam nugigerulorum piaffa insupportabili*, quoiqu'il fasse partie de ses œuvres, imprimées à Paris, en 1582, in-12.

J. CÉCILE FREY.

Flögel le met au nombre des auteurs allemands, parce qu'il naquit dans le comté de Baden; mais il vécut en France, écrivit en français, et il nous paraît plutôt appartenir à ce pays. Il s'appliqua particulièrement à la philosophie, qu'il abandonna ensuite pour s'adonner à la médecine. Plus tard il obtint le titre de médecin de la reine mère Catherine de Médicis, et mourut à Paris, de la peste, le 1er août 1631. « Son *Recitus veritabilis super terribili esmeuta paysanorum de Ruellio* est une plaisanterie charmante, dit Nodier, dont il serait à regretter que le bonhomme Balesdens nous ait fait tort dans l'édition posthume de ce polygraphe peu connu; si cette édition, qu'on ne recherche guère, n'était restée d'ailleurs tout aussi rare que le chef-d'œuvre de Frey. »

Baillet, t. I, p. 178, *Du titre des livres*, dit, au sujet de Frey, que sa macaronée vaut celle d'Arena, celles de Folengo, du Beolque, de Ruzzante, etc.

La Monnoie fait sur cette remarque l'observation suivante : « Ce Frey, n'en déplaise à Naudé,

mauvais connaisseur, n'a point entendu du tout le génie de la poésie macaronique. Le français n'y doit pas entrer tout cru, comme on le voit dans le mot *recitus*, récit; *esmeuta*, pour émeute. Il faut savoir l'allier plus finement avec le latin. Remy Belleau, par exemple, qui a si bien réussi dans son *Dictamen metrificum*, aurait, pour *Recitus veritabilis*, dit *recitamen veritabile*, et pour *emeuta*, car c'est du moins comme cela qu'il fallait écrire, il se serait servi de *bagarra* qui n'a pas l'air si français. Ce qu'ajoute Baillet touchant le Béolque et Ruzzante n'est nullement correct, puisque ce n'est qu'un seul et même auteur, qui, n'ayant d'ailleurs composé qu'en rustique padouan, ne peut être mis dans un juste parallèle avec un auteur macaronique, l'une des manières étant bien différente de l'autre. »

MICHEL MENOT.

On ignore de quelle province de France il était natif. D'après ses sermons, ses seuls titres au souvenir de la postérité, il vécut sous quatre rois, et mourut au plus tard en 1518. La liberté de son langage lui a été commune avec Barletta et Maillard; mais il les a surpassés de beaucoup, dit Nicéron, en grossièreté et en bouffonnerie. Rien de plus barbare que sa latinité. Le jargon latin de Menot, ajoute ce critique, qui tombe là dans une erreur inconcevable de sa part, a donné l'idée du style macaronique.

Ses sermons de *la Madeleine*, du *Mauvais riche*, de *l'Enfant prodigue* et du *Miracle des cinq pains*, sont surtout des chefs-d'œuvre dans le genre ridicule [1].

Nous avons fait mention de Menot pour le même motif qui nous a fait admettre Barletta au nombre des auteurs macaroniques italiens, parce que ses sermons renferment une foule de termes de composition macaronique.

Le latin de Maillard [2] n'est pas meilleur; mais celui-ci latinise moins de mots français.

Ce que l'on a écrit de plus complet sur ce prédicateur se trouve dans l'édition qu'a donnée Jean Labouderie des sermons de Menot *sur la Madeleine*, Paris, in-8°, 1832. « Ces sermons, dit le savant éditeur dans sa préface, traduits en français, sont dépouillés d'une grande partie de leur mérite, qui consiste dans un latin barbare connu sous la dénomination de macaronique. » On voit par ces mots que le président de la Société royale des antiquaires de France n'avait pas une idée très-exacte ni très-élevée de ce genre.

Au tome II de la *Bibliothèque* de La Croix du

[1] La *Revue française*, n° 12, novembre 1829, p. 249, présente un article sur Maillard et sur Menot ; mais il ne contient rien de bien nouveau, ni de bien remarquable. On y lit un long extrait de *la Passion* de frère Menot, d'après l'édition de 1525.

[2] Voir sur Maillard, un article par Ch. Labitte dans la *Revue de Paris*, juillet 1840.

Maine, édition de Rigoley de Juvigny, on lit à la note 1 de l'article Menot : « Le jargon latin barbare des moines du xve et xvie siècle a donné l'idée du style macaronique [1], très-réjouissant quand il est bien mis en œuvre. Trois prédicateurs, Barlette, Maillard et Menot, font rire dans les sujets les plus sérieux, par leur manière seule de s'exprimer. Menot surtout est incomparable dans de certains endroits. Trois ou quatre de ses sermons sont des chefs-d'œuvre en ce genre. » On peut consulter un article sur *Menot*, par Ch. Labitte, dans la *Revue de Paris* du mois d'août 1838.

THÉODORE DE BÈZE.

Ainsi que nous l'avons déjà énoncé, l'*Epistola magistri Benedicti Passavanti* n'est pas, quoi qu'on en puisse dire, une véritable macaronée; c'est du latin de cuisine, mais tellement entremêlé de radicales françaises, ayant des flexions et terminaisons latines, qu'on doit faire entrer cette composition en ligne de compte, dans un ouvrage consacré au genre macaronique.

Bèze était né à Vézelay, et mourut en 1605, âgé de quatre-vingt-six ans. Ardent calviniste, il est plus connu par ses écrits en faveur de son parti

[1] C'est ici la même idée que celle émise par Nicéron, et dans les mêmes termes.

que par ses poésies peu nombreuses. Sa facétie célèbre a été réimprimée dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre. Cet opuscule parut en 1553. Au jugement de Naudé, c'est le plus excellent morceau qui ait jamais été fait en ce genre-là. Les raisonnements qu'on y trouve, sont très-bien exposés, et ce sont en partie les mêmes dont les calvinistes se servent encore aujourd'hui contre les catholiques romains. Après la définition claire et précise que Nodier nous a donnée du style macaronique, on a lieu de s'étonner de l'opinion suivante sur l'*Epistola Benedicti Passavanti*[1] : « L'*Epistola ad Petrum Lizetum* est une macaronée pure qui se réduit à un petit nombre de pages, dont se compose ce que nous appelons maintenant un pamphlet, mais c'est le diamant des pamphlets, et le XVI[e] siècle ne nous a pas laissé un ouvrage plus amusant à lire. »

Personne n'a contesté à de Bèze la gloire d'avoir été un des meilleurs poëtes de son siècle; c'est ce que La Croix du Maine, Colomiès, Pasquier et divers autres critiques ont suffisamment remarqué. Mais, violent réformateur, il a été violemment attaqué. Maimbourg, dans le portrait qu'il a fait de de Bèze (livre III de l'*Histoire du calvinisme*, à l'année 1561) dit que ses poésies sont toutes remplies

[1] Il est bien entendu que nous ne parlons que de la forme grammaticale de cette satire.

d'ordures et de saletés qu'il appelle *les divertissements de sa jeunesse*, et qu'elles sont des preuves de sa dissolution et du déréglement de ses mœurs. (Voy. Baillet, t. IV, p. 143.)

COLLECTION CARON.

Dans *le Plat de carnaval ou les beignets, apprétés par Guillaume Bonnepâte*, un des opuscules qui font partie de cette collection rare et curieuse, se trouve dans la préface, ou *avant-service*, un paragraphe, que nous extrayons comme appartenant à notre sujet :

« Il pouvoit être dix heures du matin, et c'étoit une des fêtes grasses de l'an 1784, fête marquée en rouge dans le calendrier, et plus que *grand solennel* pour les devots confits en joyeuseté et bombance, macaroniquement dit : Mangeantes forte, bene buvantes, dansantes, valsantes, et ad hoc duno piede lesto marchantes, festinos et ballos practicantes. »

FRANÇOIS RABELAIS.

Merlin Coccaïe a été surnommé le *prototype de Rabelais*, ce qui s'explique par les différentes comparaisons que l'on a faites entre ces deux auteurs. « On prétend, dit l'*Encyclopédie,* que Rabelais a voulu imiter, dans sa prose française, le style macaronique

de la poésie italienne, et que c'est sur ce modèle qu'il a écrit quelques-uns des meilleurs morceaux de son *Pantagruel*. »

Dans un volume in-12, publié à Amsterdam en 1705, et intitulé : *Caractères des auteurs anciens et modernes, avec les jugements de leurs ouvrages*, on lit l'opinion que nous allons transcrire, dans laquelle on fait d'abord deux personnages différents de Merlin Coccaïe et de Folengo, et où l'on émet ensuite un jugement assez absurde sur le curé de Meudon : « Merlin Coccaïe, Folengo, d'Arena et Le Noble avaient fait des plaisanteries assez grossières, pour s'attirer l'estime de cet auteur. Rabelais fit de grands compliments à Merlin, et le remercia de lui avoir fourni des mémoires, sans le secours desquels jamais il n'aurait pu composer son *Pantagruel;* il ajouta que ce n'était pas assez de lui assurer la seconde place, qu'ils occuperaient alternativement la première, et que les dieux fournissaient de trop beaux exemples pour ne les pas suivre. »

« Les *Plaisants discours de l'écolier limousin*, de Rabelais, ne sont pas une véritable macaronée, dit Nodier dans sa notice sur le langage factice appelé macaronique, puisque c'est l'expression qui est latine, et non la phrase. La macaronée n'est autre chose que la phrase latine construite sur des barbarismes formés de la langue vulgaire; mais dans le passage de Rabelais, c'est la phrase française construite sur

des latinismes, et qui ne se rapporte à ce genre que par extension. »

Nodier aurait pu ajouter, pour compléter cette idée, que le chapitre VI du livre II du *Pantagruel* représente exactement, en français, la *Lingua pedantesca* de Scrofa en italien. C'est même l'exemple le plus remarquable du véritable pédantesque, que présentent les écrivains français. Aussi ce n'est pas sur ce passage et d'autres pareils que nous nous appuyons pour placer ici Rabelais; il a imité fréquemment le genre de Folengo et d'Arena dans sa célèbre satire; entre autres exemples, on peut lire la description de la bibliothèque de Saint-Victor; la harangue de Janotus de Bragmardo; le plaidoyer des seigneurs de Baise-Cul et Humevesne devant Pantagruel et ailleurs. Nous en citerons plusieurs passages ci-après.

MOLIÈRE.

Nodier avait déjà indiqué, comme une macaronée pure, à base française, la scène de réception du *Malade imaginaire;* mais, depuis, M. Charles Magnin a trouvé, dans un exemplaire probablement unique de cette comédie, édition de Rouen, 24 mars 1673, livret qui avait échappé jusqu'ici à tous les éditeurs, cent cinquante vers macaroniques de plus qu'il ne s'en trouve dans aucune autre édition.

Ces vers macaroniques avaient été reproduits une

seule fois dans la traduction italienne de Molière par Nic. de Castelli, 4 vol. in-12, Leipsic, 1697. Cet auteur a donné la cérémonie de réception telle qu'on la lit dans le texte de Rouen, dont le titre est ainsi conçu : « Receptio publica unius juvenis me« dici in academia burlesca Joh. Bapt. Molière « doctoris comici. Editio deuxième, revisa et de « beaucoup augmentata super manuscriptos trovatos « post mortem suam. Rouen, chez Henri-François « Viret, 1673. »

M. Magnin a cru, par convenance, ne pas devoir reproduire les derniers vers de la pièce. Il a communiqué sa *trouvaille,* comme il l'appelle, aux bibliophiles et amateurs de macaronées, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1846. Nous avons transcrit en entier la macaronée de Molière.

L. BERN. ROGER.

Cet avocat, docteur *in utroque jure*, né à Avignon, où il est décédé, le 24 février 1755, à l'âge de soixante-dix-huit ans, a laissé un manuscrit in-4°, en la posssession de M. X. Montle, qui l'a acquis de M. Alex. Giroud, d'Avignon.

Dans ce manuscrit se trouvent, entre plusieurs pièces de poésie, six lettres macaroniques, ou *les Amourosités du beau Jacques*, mélange de vers et de prose. Nous donnons cette indication d'après le

dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse, par Barjavel, 2 vol. in-8°, Carpentras, 1841.

Flögel, Genthe, De Bure et la plupart des bibliographes citent, comme d'un auteur inconnu, l'ouvrage suivant :

« Harenga macaronica habita in monasterio clu-
« niacensi, die v^a mensis aprilis anni 1566 ad rev.
« et illustr. cardinalem de Lotharingia, ejusdem
« monasterii abbatem commendatarium, per doctum
« fratrem Vincentium Justinianum, Genovensem,
« generalem ord. Frat. Prædicatorum deputatum per
« capitulum generale una cum certis aliis ejusdem
« ordinis fratribus ambassatorem versus eumdem re-
« verendissimum; pro repetenda corona aurea, quam
« abstulit a Jacobitis urbis Metensis. Rhemis in Cam-
« pania, anno 1566, in-8°. » A la vente de Gaignat, ce livre ne s'est vendu que quatre livres et un sou.

Cette macaronée, que l'on croit avec raison sortie de la plume de Th. de Bèze, a été réimprimée dans les Mémoires de Condé, t. VI, in-4°, où l'on dit que la preuve que cette pièce est de Bèze, se trouve page 51 de la Vie même de cet auteur, publiée par Jérôme Hermès Bolzec, et imprimée in-12, à Turin, en 1582. Elle est digne de l'enjouement, de la légèreté et du badinage de ce théologien satirique.

Le catalogue des livres de M. Libri, vendus à Paris en 1847, contient une longue note bibliographique consacrée aux œuvres poétiques de Louis de La Belladière, in-4°, Marseille, P. Mascaron, 1595, volume qui s'est vendu cent vingt-deux francs.

La quatrième partie est intitulée : *Barbouillado et phantazies journalieros de Pierre Pau, escuyer de Marseillo.* L'auteur de la note indiquée ci-dessus dit que Bellaudière n'a pas écrit seulement en provençal, mais que ce recueil contient aussi des pièces en vers et en prose, composées en français par ce poëte, qui a employé parfois le langage macaronique.

D'après cette indication, nous nous sommes empressé de consulter le volume in-4° des *Obras et rimas provensalas de Loys de La Bellaudiera*, que possède le Musée Britannique; mais dans aucune des quatre parties de l'ouvrage, nous n'avons pu découvrir de macaronées; il y a seulement, de temps à autre, une espèce de provençal mélangé de plusieurs mots forgés et parfois de mots latins.

ÉTIENNE DU TRONCHET.

Cet auteur a été oublié par tous les écrivains que nous avons consultés sur le genre qui nous occupe, excepté La Croix du Maine et Du Verdier qui, dans la *Bibliothèque française* (t. III, p. 536, édit. de 1772), s'expriment ainsi : « Cet auteur a aussi écrit un dis-

cours satyrique en vers macaroniques, à l'imitation de ceux de Merlin Cocaye, par lui envoyé à Rome (où, étant à la suite de l'ambassadeur Malras, il mourut) à l'un de ses amis, au pays de Forests, qui me l'a montré écrit de sa main. »

Il est probable que cette pièce sera restée manuscrite. Nous n'en avons jamais trouvé mention ailleurs.

Dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par Thémiseul de Saint-Hyacinthe, on parle en deux endroits de vers en langage mêlé et de macaronée, et l'on cite des vers moitié français, moitié latin de Molinet.

L'observation qui les termine, quoique faite en plaisantant, tendait à prouver que Thémiseul faisait très-bien la distinction entre l'un et l'autre genre :

« On dirait en vain que les vers que je viens de citer sont macaroniques, car quand même j'en conviendrais, il est aisé de voir que le second vers est tout français, comme le premier est tout latin; ce qui prouve indubitablement que c'est par une licence indépendante de la licence macaronique que Moline a changé ainsi les mots. »

A l'article de la biographie de M. Alex. Dumas, dans le *Plutarque drôlatique* (par M. L'Héritier, de

l'Ain), Paris, Lavigne (1843), gr. in-8°, on trouve le passage macaronique suivant, que nous croyons ne pas devoir omettre dans ce chapitre :

« Il a avili l'art, il l'a fait passer sous les fourches caudines de la chandelle moulée, du calicot, du molleton; il l'a fait descendre au niveau de l'étroite conception des patentés dominateurs, du saute-ruisseau, du courtaud de boutique et de tous les dandys illettrés. Moneta gubernante, papiero timbrato administrante, suifo, cotono, laina, pipere, sucro, canella, clysopompa, sterco-podreta, arabico-racahuto, et cahutchucio regnantibus, il a reconnu et courtisé tous ces pouvoirs. »

NOTICES

BIBLIOGRAPHIQUES.

AUTEURS FRANÇAIS.

ARENA.

1.

Meygra Entrepriza Catolici Imperatoris, quando de anno Domini 1536, veniebat per provinciam bene corrosatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensa, etc. *Avignon*, 1537, in-12. Rare.

Jacques Le Long nous dit (*Bibliothèque historique de la France*) que ce livre très-rare est cité par le seul Nicolas Pavillon, dans ses notes sur l'histoire de Luxembourg.

Il existe deux réimpressions de ce poëme, l'une d'Avignon, sous le nom de Bruxelles, 1748; l'autre de Lyon. 1760. Il a été tiré 150 exemplaires de cette dernière, en in-8°, dont 12 en papier fin de Hollande, avec la vignette du coq tirée en bleu, et 12 en grand papier fin [1].

[1] Voy. sur cette édit. les *Nouveaux Mélanges* de M. Breghot, p. 8-11.

2.

Antonius de Arena Provençalis de Bragardissima villa de Soleriis, ad suos compagnones studiantes, qui sunt de persona friantes, bassas dansas et branlos practicantes, nouvellas quamplurimas mandat; his posterioribus diebus grassis augmentatus, et a mandato Conardorum abbatis Yo, de Rothomago in lucem envoyatus. *Stampatus in stampatura stampatorum*, in-8°, sans date. Édition fort rare.

3.

Autre édition, portant le même titre, et la date de 1670. D. Clément dit qu'elle diffère des autres à divers égards. Elle contient, après quelques épîtres macaroniques; « la Guerra romana, la Guerra genuensis; » le poëme : « de Gentillessis studiantium, » celui « de Dansis, » « l'Epistola ad suam Garsam », le « Bellum huguenoticum, » et le « Nova novorum novissima; » mais on n'y trouve pas la « Guerra neapolitana, » ni la « Guerra avenionensis, » qui sont dans diverses éditions précédentes.

4.

Même poëme, *Lugdun.*, 1529 et 1533, in-12. — *Paris*, 1575, in-8°. — *Lugdun.*, 1614, in-8°. Clément compte jusqu'à douze éditions de ce livre; Brunet en cite même deux ou trois de plus.

Toutes ont de la valeur.

Il se trouve un article sur Arena et les éditions de ses ouvrages, dans le *Biographical Dictionary of the*

Society for the diffusion of useful knowledge, t. III. Il cite des autorités allemandes et françaises à l'appui de ses assertions.

JEAN GERMAIN.

Historia brevissima Caroli Quinti imperatoris a provincialibus paysanis triumphanter fugati et desbifati. Quæque in provincia illo existente novissime gesta fuere macaronico carmine recitans per I. V. D. Joan. Germanum in sede Forcalquieri advocatum composita. (*Lugdun., apud Franciscum Justum*) 1536, in-8° de 18 ff. en caract. ronds.

Nodier dit que quoiqu'il trouve cette macaronée très-intéressante, il lui préférerait cependant la *Meygra Entrepriza,* ne fût-ce que pour l'intéressant épisode de Leva, qui lui paraît une chose merveilleuse dans ce genre. A cela près, les deux émules, ajoute-t-il, me semblent fort dignes l'un de l'autre.

REMY BELLEAU.

Plusieurs des éditions de ce poëte ne renferment pas le *Dictamen metrificum de bello huguenotico et reistrorum pigliamine ad sodales;* mais il a été reproduit dans l'*École de Salerne*, in-4°, 1650; in-12, 1651; dans une édition d'Arena, in-12, 1670, et plusieurs fois depuis. On a réimprimé le *Dictamen* à part, en 1723, in-8°.

ÉTIENNE TABOUROT.

Cagasanga Reystro-Suysso-Lansquenetorum per magistrum Joan. Baptist. Lichiardum recatholicatum spaliporcinum poetam. Cum responso, per Joan. Cransfeltum, Germanum. *Paris*, *Richer*, 1588, in-8° de 11 ff.

La Monnoie, dans ses notes sur La Croix du Maine, attribue ce petit volume à J. B. Richard. Brunet (*Manuel du libraire*), au mot LICHIARDUS, dit qu'il ne croit pas que la macaronée de S. D. T. Lyon, Jacques Faure, 1550, in-8°, qu'indique Du Verdier, au mot MACARONÉE, soit la même chose que la *Cagasanga*, et qu'elle n'est pas non plus de Tabourot, ainsi que le pensait La Monnoie.

JEAN CÉCILE FRAY.

Recitus veritabilis super terribili esmeuta paysanorum de Ruellio; autore Samon Fraillyona In-8° de 8 pages; sans lieu ni date.

Tel est le titre que donne Brunet de cette macaronée de Fray.

Flögel et Genthe le modifie un peu, indiquant l'auteur sous son véritable nom.

De Bure cite une édition où se trouve réuni le *Recitus veritabilis*, à l'*Epistola macaronica Arthusii*, et au *Bellum huguenoticum ;* in-8°, sans date.

MICHEL MENOT.

Jean Labouderie cite de Menot quatre ouvrages :

1.

Perpulcher tractatus, in quo tractatur perbelle de fœdere et pace ineunda, media ambassatrice pœnitentia. *Paris,* 1519, in-8°.

2.

Perpulchra epistolarum quadragesimalium expositio secundum ferias et dominicas, declamatarum in famatissimo ac devotissimo conventu Fratrum Minorum parisiensium, anno Domini 1517. *Paris,* 1519, in-8°.

3.

Opus aureum evangeliorum quadragesimalium in Parisiorum academia declamatorum. *Paris,* 1519, in-8°.

4.

Sermones quadragesimales ab ipso olim (1508) Turonis declamati. *Paris,* 1519 et 1525, in-8°.

Chevallon a donné plusieurs éditions des *Sermones quadragesimales Parisiis declamati.*

DE BÈZE.

1.

Epistola magistri Benedicti Passavantii responsiva ad commissionem sibi datam a venerabili D. Petro Lyseto nuper curiæ parisiensis præsidente, nunc vero abbate Sancti Victoris prope muros. Adjectis quibusdam pertinentiis. 1554, in-16 ; 1584, in-8°; 1593, in-8°; 1658, in-12.

Réimprimé dans les *Mémoires de Sallengre*, 2 vol. in-8°.

2.

Harenga macaronica habita in monasterio cluniacensi, etc., 1566, in-8°.

Seule édition que l'on connaisse de ce poëme qui a été réimprimé dans les *Mémoires de Condé,* in-4°, t. VI, p. 116. Nous donnerons la plus grande partie de cette pièce rare.

Il est assez singulier que Brunet, dans son *Manuel,* l'attribue à un certain *Vincent Justinianus*, ou plutôt affirme, sans faire aucune observation, que la *Harenga macaronica* est due à ce dernier auteur.

OLIVIER MAILLARD.

Comme nous rapporterons des morceaux de ce prédicateur, dont « l'éloquence macaronique est devenue si fameuse », dit Jean Labouderie dans ses notes des sermons de frère Michel Menot, *sur la Madeleine,* Paris, 1832, in-8°, nous croyons qu'il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici qu'il y a plus de quarante éditions de dates différentes des sermons de Maillard, non compris celles qui ont paru sans date, et celles des sermons en français.

« La première que nous avons découverte, rapporte Peignot [1], porte la date de 1497, et la dernière, celle

[1] *Histoire de la Passion de Jésus-Christ,* par Olivier Maillard, etc. Paris, 1828, gr. in-8°. Voy. aussi sur le même prédicateur : l'*Apologie pour Hérodote;* Voltaire, *Mélanges littéraires*, et *Dictionn. philos.;* Nicéron, t. XXIII; Dulaure, *Histoire physique, civile et morale de Paris*, t. II.

de 1534 ; dans cet intervalle de trente-sept ans, nous en avons trouvé soixante et une. »

Nous ferons observer en passant qu'il nous semble singulier que dans le *Predicatoriana* de Peignot, un article ne soit pas consacré à Robert Messier, religieux franciscain, qui prêcha avec distinction vers la fin du xve siècle, et dont les sermons sont le pendant de ceux de Menot et de Maillard. Applications singulières de l'Écriture, explications forcées des Pères, historiettes ridicules, mélange barbare de latin et de français, emploi de mots macaroniques, tels sont les défauts qui distinguent ses sermons.

Nous en citerons un passage ou deux.

Ch. Labitte a consacré un article à ce prédicateur dans la *Revue de Paris*, du mois de février 1839.

AUTEUR INCONNU.

Epistola macaronica Arthusii ad D. de Parisiis super attestatione sua, justificante et nitidante patres jesuitas. (Sans date.)

Si nous n'avons pas fait mention, dans ce chapitre, du joli poëme intitulé : *Micheli Morini funestissimus trepassus*, c'est que le récit du sort déplorable de Morin tombé du haut d'un orme en dénichant un nid de pie, a été reproduit dans les *Amusements philologiques* de Peignot, que possèdent certainement tous ceux qui liront notre ouvrage. Pour la même raison

nous n'avons pas placé cette pièce parmi nos extraits.

Vie de sainte Marguerite, vierge et martyre (par personnages).

Probablement imprimée à Paris, vers 1579, dit Brunet, dans son *Manuel*, t. IV, p. 618. Il indique encore une autre édition, sans date, Paris, Alain Lotrian.

Dans ce mystère, dont le duc de La Vallière n'a pas parlé, en sa *Bibliothèque du Théâtre français*, et dont un exemplaire est indiqué dans le catalogue de *Soleinne*, n° 581, les bourreaux d'*Olibrius*, lorsqu'ils pendent Marguerite, se mettent à parler en style macaronique :

Je veux latinus parlare
Ad dominam Margaritam;
Dic mihi si vis veniam
Adorare nobis Deus,
Car Mahometus et Venus
Sunt gentes de bonam fidem.

A Malaquis succède Brandin :

Parlatis à moy, Margaritam,
Ce que te demandaverunt,
Volutis adoraverunt
Phœbum, et Jesus renere,
Jesus te fait trop batare
Et ne te veut securatis.

Poëme macaronique en forme de déclaration de guerre, à tous les mauvais payeurs. *Paris,* 1783, in-8°.

Ce poëme est un des ouvrages que nous ne connaissons que grâce à l'extrême obligeance de M. G. Brunet, président de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

Ne l'ayant trouvé ni en Belgique, ni en Angleterre, nous avons fait prendre des informations à la Bibliothèque nationale de Paris; mais sans aucun succès.

CHAPITRE V.

Auteurs allemands et néerlandais.

Il n'y a peut-être pas de pays d'où il nous soit venu plus de livres de plaisanterie que de la haute et de la basse Allemagne, contrairement à l'opinion vulgaire qui prétend qu'il est plus rare de trouver de l'enjouement que de la gravité et du sérieux dans les esprits des peuples septentrionaux. Dans le XVIe siècle seulement on pourrait citer à l'appui de cette opinion :

« 1° Joannis Adolphi Mulingi Margarita facetiarum. « *Strasbourg*, 1509, in-4°.

« 2° Henrici Bibelii Facetiarum libri III, in-4°, in-8° « et in-12; en divers lieux d'Allemagne et à Paris.

« 3° Ottomari Luscinii Joci et Sales; à *Ausbourg*, 1524, « in-8°, et ailleurs.

« 4° Hadriani Barlandi Joci ex variis auctoribus se- « lecti; in-8°, *Cologne*, 1529 et 1603.

« 5° Enricii Cordi Epigrammata; *Francfort*, 1550, in-8°.

« 6° Johanni Gastii (qui prit le nom de Jean Peregri- « nus Petroselanus dans les éditions antérieures)

« Convivalium sermonum tomi tres, uno volumine.
« *Bâle*, in-8°, 1561.
« 7° Joannis Hulsbusch, Sylva sermonum jucundissimo-
« rum. *Bâle*, in-8°, 1568.
« 8° Martini Lutheri Colloquia mensalia, ab *Henrico*
« *Petro Rebenstok edita; Francfort*, 1571,
« in-8°, etc.
« 9° Sebastiani Schefferi Epigrammata.
« 10° Nicod. Frischlini Facetiæ. *Strasbourg*, 1625.
« 11° Othonis Melandri Joco-seriorum tomi III. *Franc-*
« *fort*, in-12, etc.; sans parler de la Vie d'*Ulenspie-*
« *gel*, en vers élégiaques, par Ægidius Periander;
« des *Epistolæ obscurorum virorum;* des *Nugæ ve-*
« *nales;* des *Facetiæ facetiarum*, etc., etc. »

Jules Scaliger dans son Hypercritique, parlant des poésies latines des Allemands, dit qu'il n'est pas jusqu'à Melanchthon qui n'ait voulu rire dans ses épigrammes [1].

On peut consulter l'histoire de la littérature burlesque et celle des écrivains comiques, par Flögel, sur ce que présente l'Allemagne de plus remarquable en ces genres; cependant cet écrivain fait observer, à juste titre, que les auteurs macaroniques sont comparativement en petit nombre; il ajoute que Frey est à peu près le seul que l'on puisse ranger dans cette classe.

[1] Voy. Baillet, *Jugements des savants*, t. IV, p. 96.

Nous l'avons placé au nombre des écrivains français, parce que sa macaronée est française et non allemande.

Si Flögel nous paraît trop restreindre le nombre des macaronées allemandes, l'*Encyclopédie*, t. XX, p. 587, a le tort contraire, en avançant que l'Allemagne et les Pays-Bas ont eu en assez grand nombre leurs poëtes macaroniques, et l'auteur de cet article se trompe doublement en citant à l'appui de cette assertion le *Certamen catholicum cum calvinistis*, par Hamconius, dont tous les mots commencent par la lettre C.

D'après nos idées sur la matière, ce poëme ne peut pas plus être appelé macaronique que celui de Hugbald, *De laudibus calvitii*, ou que l'épitaphe de Turenne où tous les mots commencent par un T, et que l'on trouve dans un petit recueil intitulé : *Lusus ingenii et verborum*, édité par Seybold, Argentorati, 1792, in-12; ou bien encore qu'un long morceau en prose latine sur la papesse Jeanne, où il n'est entré que des mots dont l'initiale est un P, etc., etc.

En 1627, on a encore publié : *Materia more magistralis*, etc., dont les mots commencent par un M.

On trouve néanmoins, disséminés dans plusieurs recueils, quantité de morceaux macaroniqus, à base allemande ou flamande.

Nous aurons soin de les indiquer et de reproduire les plus agréables. On ignore les auteurs de la plupart de ces pièces. Parmi celles qui ont le plus d'étendue, on peut citer : *Floïa cortum versicale de Floïs Swartibus*, etc. L'édition de 1614 est ornée d'une curieuse vignette, qui représente une famille entière, dont tous les membres, jusqu'au chien, s'épucent. Nommons encore le *De lustitudine studentica*, qui ne possède cependant ni profondeur ni vrai comique, mais qui peut être lu avec quelque plaisir, lorsque l'on a une heure à perdre. Ainsi que l'indique le titre, cet opuscule décrit les mœurs et coutumes des étudiants des universités d'Allemagne.

Presque tous les bibliophiles ont entendu parler des cent dix-sept volumes de l'*Histoire de Tournai*, par Hoverlant de Banwelaere. Nous n'avons pas lu le fatras de cet auteur excentrique, mais nous avons rencontré, dans des extraits qu'en a donnés M. Chalon (*Bull. du biblioph. belge*, t. III), un vers macaronique, que nous citons pour mémoire. Il s'agit du vol d'un gigot de mouton par une femme nommée Roussel :

Vivat, vivat la Roussel-Lienart qui tam bene volat.

En Allemagne, on a publié un bien plus grand nombre d'écrits satiriques en latin corrompu, mêlé de mots forgés, qu'ailleurs, surtout à l'occasion de la Réforme. Ils n'appartiennent que d'une manière éloi-

gnée à notre sujet ; aussi nous contenterons-nous de renvoyer les curieux aux œuvres de Flögel[1], où ils trouveront d'amples renseignements à ce sujet. On y trouvera, entre autres, une imitation des *Litteræ obscurorum virorum*, sous le titre de : « Colloquia « obscurorum theologorum ac concionatorum gras- « santium nunc per Brabantiam, ex quibus lector « præter Atticum leporem, etiam illorum mores ac « studia cognoscet. Romæ stampato cum privilegio « del Papa, qui vulgamente disado Belvedere, per « notario publico Eleuthero Aglicero, per manda- « mento del sanctissimo padre Papa. 1560, in-4°. »

Un autre écrit du même genre porte comme titre de la dédicace :

« Zelosissimo, hypocrisissimo, cucullatissimo, « jesuitissimo, mulierosissimo, meretricolatissimo « asotissimo, asopisissimo sacræ scholasticæ caco- « logiæ bacalario in Lovanio, concionatori in Me- « chlinia et monacho ex cœnobio et plus si vellet « fraterculo Petro Lupo suo maximissimo amico, « Pasquillus multas bonas noctes cum amica. »

[1] *Geschichte des Burlesken*, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1794, et *Geschichte der Komischen litteratur*, 4 vol. in-8°, Leipzig, 1785.

NOTICES

BIBLIOGRAPHIQUES.

AUTEURS ALLEMANDS ET BELGES.

1.

Epistolæ obscurorum virorum ad venerabilem virum magistrum Ortuinum Gratium Daventriensem, Coloniæ latinas litteras profitentem, in-4°

On lit à la fin du volume : « Deo gratias ejusque « sanctæ Matri. *In Venetia, impressum in impressoria « Aldi Manutii anno quo supra.* Etiam cavisatum est « ut in aliis non quis audeat pos nos impressare per « decennium per illustrissimum principem venetia- « num. »

Cette édition du célèbre pamphlet, généralement attribué à Ulric de Hutten et à J. Crotus Rubianus, est regardée comme la première par Genthe. Brunet, dans son *Manuel* de 1842, suit l'opinion de l'auteur du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, et donne, comme la première, la suivante, dont l'avant-dernière lettre est datée de 1516.

Toutes deux, malgré les noms de ville et d'imprimeur qu'elles portent, sont évidemment une production des presses allemandes.

2.

Epistolæ obscurorum virorum etc., variis et locis et temporibus missæ, ac demum in volumen coactæ. Cum multis aliis epistolis in fine annexis quæ in prima impressura non habentur. *In Venetiam, impressum in impressoria Aldi Manutii, anno quo supra.* In-4°, gothiq.

Ces dernières lignes, que Brunet ne mentionne pas, prouvent que cette édition n'est pas la première.

D'après Panzer et Renouard, le même bibliographe en indique deux autres éditions, sous le même titre; mais il nous paraît que, pour l'une d'elles, c'est la même que celle dont nous venons de donner le titre. Nous avons vu deux exemplaires de l'in-4°, non chiffré, caractères gothiques, ayant chacun dix-neuf feuillets, et non dix-sept ni vingt, ainsi que le dit Brunet.

Parmi les fréquentes réimpressions des *Litteræ osbcurorum virorum*, que nous ne croyons pas devoir toutes citer, parce qu'elles n'appartiennent qu'indirectement à notre sujet, et parce qu'elles sont trop bien connues, nous recommandons aux amateurs celles de Londres, H. Clément, 1710, in-12, de trois cent soixante-deux pages, et de *Francofurti ad Mænum*, 1643, petit in-12, que l'on peut joindre à la collection des Elseviers, et au sujet de laquelle nous ferons observer qu'elle renferme cinq ou six pièces de plus que n'en cite Bru-

net, entre autres les *Disputationes inter Marcolphum et Salomonem*, dont certaines versions sont d'une grande rareté.

Genthe transcrit le passage qu'on lit sur les *Epistolæ* et leurs auteurs, dans l'ouvrage de Meiners · *Lebensbeschreibungen berümhmter Männer*, t. I, p. 191-193.

Floia cortum versicale de Floïs, swartibus illis deiriculis, quæ minschos fere omnes, mannos, weibras, jungfras, etc., behüppere, et spitzibus suis snafflis steckere et bitere solent, autore Griphaldo Knickknackio ex Flolandia. Sans lieu d'impression, 1593, in-4°.

Il existe aussi une édition de 1614, in-12; une autre, 1627, in-4°. En 1822, on publia, à Munster, une réimpression in-8°, augmentée d'une *Epistola laudatoria* de Æander (Karel Immerman); enfin la dernière parut en 1827, à Leipzig, sous le titre de : *Die Flohiade, ein Kurzes lehrgedicht in sechsfüss. versen*, etc. *Mit latein text zur zeite*. On a, en outre, inséré cette macaronée dans différents recueils, dans les *Nugæ venales*, dans l'ouvrage de Genthe, etc.

De Lustitudine studentica.

Petit poëme sans profondeur ni vrai comique, qui a été reproduit dans les *Facetiæ facetiarum*.

De Casei laudibus.

Assez plaisante macaronée, dans le genre de Folengo. On la trouve entre autres dans les *Facetiæ facetiarum*.

Il est à regretter que l'on n'ait pas réuni les diverses pièces plus ou moins macaroniques disséminées dans les recueils de facéties publiés en Allemagne et en Hollande. Comme elles sont en général peu étendues, et composées par des anonymes, elles attirent peu l'attention, et demeurent, pour ainsi dire noyées dans les nombreux petits volumes de plaisanteries sortis des presses de ces deux pays durant le XVII[e] siècle et le commencement du XVIII[e].

Ce n'est pas le lieu de les indiquer ici ; nous y renvoyons les curieux, en attendant la publication de notre *Eicosiana*, ou examen analytique de vingt des plus curieux recueils de facéties latines. Cependant nous ferons mention de trois ouvrages qui doivent entrer dans toute collection des auteurs macaroniques, parce qu'ils renferment plus de pièces de ce genre, qu'aucun autre dans la même classe d'ouvrages.

Vinc. Obsopæus, de Arte bibendi libri quatuor et Arte jocandi lib. quatuor, accedunt Artis amandi, dansandi practica, etc. *Lugd. Batav., ex typographia rediviva*, 1648, in-32.

Ce recueil contient les œuvres d'Antoine d'Arena, à l'exception de la *Meygra entrepriza*, et il est très-joliment imprimé.

Facetiæ facetiarum, hoc est, joco-seriorum fasciculus novus, exhibens varia variorum autorum scripta, etc. *Pathopoli*, 1645, in-32.

Il y a plusieurs macaronées allemandes dans ce petit volume amusant.

Nugæ venales, sive thesaurus ridendi et jocandi, ad gravissimos severissimosque viros, patres melancholicorum conscriptus, 1648, 1689, etc., etc.

Les différentes éditions de ce recueil in-32 ne renferment pas toutes les mêmes pièces; c'est pourquoi il est bon d'en avoir plus d'un exemplaire. Les deux éditions que nous indiquons peuvent être regardées comme étant au nombre des plus complètes.

CHAPITRE VI.

Auteurs anglais.

Il paraîtrait qu'il y a un parti pris chez les écrivains, de méconnaître la fécondité de la littérature anglaise dans le genre macaronique.

« Les Anglais, dit l'*Encyclopédie*, ont peu écrit en ce style, à peine connaît-on d'eux, en ce genre, quelques feuilles volantes, recueillies par Camden. »

Ménage avait déjà énoncé la même opinion.

Peignot a transcrit ce jugement erroné dans ses *Amusements philologiques*.

Genthe ne consacre que deux feuillets de son livre aux auteurs macaroniques de l'Angleterre, et même quelques écrivains de ce pays, négligeant de s'entourer de renseignements suffisants, ont avancé qu'il n'existait chez eux que cinq ou six pièces de cette espèce. L'auteur de l'article Macaronée, dans l'*Encyclopedia metropolitana*, dit n'avoir jamais vu l'*Epistola macaronica ad fratrem, de iis quæ gesta sunt*, etc., par Alex. Geddes, et cependant cette pièce est loin d'être rare.

Le genre macaronique doit être très-ancien en Angleterre, car dès le XIV[e] siècle et au commencement du XV[e], on en trouve assez fréquemment des exemples. Sur la dernière page d'un manuscrit latin, en la possession de M. J. O. Halliwel, et qui date du commencement du XV[e] siècle, on lit cette épigramme contre ceux qui, en lisant le psautier, passent une partie du texte, ou mangent la moitié des mots afin d'avoir plus tôt fini :

Ecclesiæ tres sunt qui servitium male fallunt
Momylers, forscyppers, overlepers, non bene psallunt[1].

Un autre manuscrit que nous avons consulté au Musée Britannique, donne la variante qui suit :

Hii sunt qui psalmos corrumpunt nequiter almos,
Jangler cum jasper, lepar, galper, quoque draggar,
Momeler, forskypper, forreyner, sic et overleper;
Fragmina verborum Tutivillus [2] colligit horum.

Ces sortes de vers sont très-fréquents dans les manuscrits de cette époque ; en voici un nouvel exemple :

[1] Dans les *Reliquiæ antiquæ* où ces deux lignes sont transcrites, l'éditeur ajoute pour l'intelligence des derniers mots : *Those who either mumbled, skipped, or leaped over the psalms, in chanting.*

[2] C'est un nom donné au diable :

Tutivillus, the devyl of hell.

Fratres Carmeli navigant in a bothe apud Eli;
Non sunt in cœli, quia [1]....
Omnes drencherunt quia sterisman non habuerunt,
Fratres cum Knyvys goth about and together fooktuerunt.

Il est singulier que les écoliers répètent encore aujourd'hui, en Angleterre, la variante suivante de deux de ces vers :

Tres fratres cœli navigabant round about Eli;
Omnes drownderunt qui swim away non potuerunt.

On trouve dans les *Reliquiæ antiquæ* que nous venons de citer, un grand nombre d'exemples curieux de vers mêlés d'anglais et de latin, ainsi que de morceaux en latin de cuisine. Walter Mapes, le facétieux archidiacre d'Oxford, du temps de Henri II, et Golias, quel qu'il fût, nous ont également laissé de célèbres poésies en latin burlesque. Ce genre n'a point cessé jusqu'aujourd'hui d'être assez fréquemment cultivé en Angleterre, et le savant Porson a composé une de ces pièces [2]; mais comme on ne peut les ranger parmi les macaronées, nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Thomas Wright dans son ouvrage intitulé : « Essays « on subjects connected with the literature, popular

[1] Dans le manuscrit le reste des mots est chiffré, comme trop libre.

[2] Voir ci-dessus, page 36.

« superstition, and history of England in the middle « ages, » a aussi fixé son attention sur l'ancienneté du genre macaronique en Angleterre, et il cite une pièce extraite d'un manuscrit du temps de Henri VI, dans laquelle on décrit d'une manière facétieuse les commodités de la vie qui appartiennent plus particulièrement aux principales villes de ce pays. En voici deux strophes :

Hæc sunt Londonis : pira pomaque regia, thronus,
Chepp stupha, coklana, dolum, leo, verbaque vana,
Lancea cum scutis, hæc sunt staura cuntatis.

Hæc sunt Norwicus : panis ordeus, halpenypykys,
Clausus porticus, domus Habrahæ, dyrtyque vicus,
Flynt walles, rede thek; cuntatis optima hæc sunt.

Dunbar, dit Egerton Brydges, dans *Censura literaria*, t. III, p. 359, doit être considéré comme le régénérateur de la poésie macaronique dans la Grande-Bretagne, par son *Testament de maître Andro Kennedy;* mais cette observation n'est pas exacte, le mélange de mots latins et anglais, tel qu'en font usage Dunbar et Skelton ne constitue pas ce qu'on désigne sous le nom de macaronée. C'est aussi ce que fait observer Thomas Wright, dans l'ouvrage cité ci-dessus, et il ajoute que dans ce style mêlé, il y a un grand nombre de chansons depuis le XIIe siècle, jusqu'à l'époque de Dunbar qui n'a par conséquent introduit dans son pays ni l'un ni

l'autre de ces deux genres de burlesque. Wright cite à cette occasion une chanson tirée d'un manuscrit du milieu du XIe siècle.

Une des premières pièces macaroniques de quelque étendue, et des plus célèbres, est le *Polemo Middinia* de

W. DRUMMOND DE HAWTHORDEN.

Né en Écosse en 1585, il reçut son éducation à Édimbourg, et y obtint le grade de maître ès arts. A vingt et un ans il se rendit en France et s'y appliqua à l'étude des lois, puis revint en Écosse vers 1610. Son père étant mort, le jeune Drummond, au lieu de s'adonner au barreau, se livra tout entier à ses goûts littéraires, et mourut le 4 décembre 1649, âgé de soixante-quatre ans, et laissant après lui la réputation d'un poëte supérieur à ses contemporains en élégance, en harmonie, et en délicatesse de sentiments.

Sa macaronée intitulée *Polemo Middinia* parut environ un siècle après Folengo. C'est incontestablement, dit Ritson, la première imitation régulière du poëte italien, connue en Angleterre. Egerton Brydges a combattu cette opinion, en ces termes : « Si ce genre doit se borner à la poésie d'une certaine étendue, le raisonnement de Ritson peut être vrai; mais on en avait déjà antérieurement fait usage dans plusieurs ouvrages en prose, et dans des

pièces très-courtes. Ritson le savait bien ; aussi les mots *imitation régulière* n'ont-ils été employés par lui que pour trouver en défaut Warton[1] qu'il surpassait en savoir-faire et en mots injurieux, autant que l'historien de la poésie anglaise lui était supérieur en style, en urbanité et en érudition. »

Dans l'introduction d'une édition du *Polemo Middinia*, donnée par l'évêque Gibson, ce savant éditeur parle du genre macaronique avec autant d'enthousiasme que le cardinal Mazarin : « Et quid « macaronea nisi rhapsodia poetica variarum lin- « guarum fragminibus constans, in qua mores ho- « minum deridendæ exponuntur? In istiusmodi enim « poemate omnia salse, opipare condita omnia « quibus nemo satis exsatiabitur, qui vel semel ea « degustaverit. »

Sir Egerton Brydges (*Censura litteraria*, t. III) porte le jugement suivant sur le travail de Gibson relatif au *Polemo Middinia* : « Peu de temps avant que ce volume parût, Vavassor avait publié son

[1] Le passage de Warton dont il s'agit ici, est à la page 181 du t. III de l'édition de Londres de 1824, où, à l'occasion de Skelton, il parle des macaronées de Folengo et d'Arena, ainsi que du latin de cuisine dans lequel est écrit le testament d'Andro Kennedy, par le poëte écossais Dunbar. Dans les notes on cite plusieurs autres ouvrages qui renferment des pièces du même genre. Voyez aussi ce que dit la note relative à Walter Mapes, et à Golias, à la page 185.

traité *de Ludicra dictione*, et la réputation de ce savant jésuite était alors :

Rife and perfect in the listening ear.

L'occasion était tentante pour un jeune savant, ardent et novice, et Gibson entra dans la lice en écrivant une préface pleine d'esprit et de savoir. Si Vavassor avait l'avantage de l'érudition et de l'élégance du style, la balance penchait en faveur de son adversaire sous le rapport de la gaieté (*humour*).

On a avancé que la satire en prose de Thomas Nash contre Gabriel Harvey offre un exemple de macaronée antérieur à celle de Drummond; mais cette satire n'est qu'un amalgame de mots à moitié barbares et de phrases absurdes, inventés pour tourner en ridicule les écrits de Harvey. Que le lecteur juge par l'extrait suivant si c'est là du style macaronique :

« In manie extraordinarie remarkeable energeticall « lines, and perfunctorie pamphlets both in ambidex- « teritie, and omnidexteritie, together with matters « adiophorall have I disbalased my minde, and not.

« Lot slip the least occasionel of adventage to ac- « quaint the world with my pregnant propositions and « resolute aphorismes, etc., etc., etc. »

Il nous semble que ceci est plutôt du galimatias qu'autre chose.

William King, à la page 235 du tome I de ses œuvres, Londres, 1776, en parlant d'un choix à faire parmi les auteurs anglais, cite le *Polemo Middinia*, *Christ's Kirk on the green*, et *the Macaronick* (by the Queen's men). Il nous a été impossible de trouver ailleurs mention de cette macaronée, et nous ignorons si ce titre indique celui de la pièce, ou seulement le genre du style. Nous aurons à nous occuper de King dans un article spécial; quant à Drummond, le lecteur jugera par ce que nous citerons de cet auteur, du mérite de la première macaronée véritable publiée en Angleterre.

THOMAS CORYATE.

Cet écrivain, fort original, né à Odcombe en 1577, d'un père qui obtint quelque célébrité sous Élisabeth, par ses poésies latines, voyagea pendant une partie de sa vie.

En 1608, il entreprit un voyage à pied en France, en Allemagne et en Italie, et parcourut, en cinq mois, mille neuf cent soixante-quinze milles. Son voyage fut publié d'abord en 1611, in-4°, puis en 1776, 3 vol. in-8°.

Il publia aussi, en 1611 : « Coryate's Crambe, or « his Colwort twice sodden, and now served in with « other macaronic dishes, as the second course of the « erudities, in-4°. » L'année suivante il se remit en

voyage, résolu de ne revenir dans sa patrie qu'après une absence de dix ans. Il se rendit d'abord à Constantinople, puis visita une partie de l'Asie. Il mourut à Surate, dans les Indes orientales, en 1617.

Coryate avait une vanité extraordinaire, et qui lui attira beaucoup d'ennemis. Au nombre de ceux qui cherchèrent le plus à le rendre ridicule aux yeux du public, et à faire rire à ses dépens, il faut compter le poëte Taylor, connu sous le sobriquet de *Water-poet*.

Coryate, dans ses écrits, forge un grand nombre d'expressions, comme dans le titre suivant d'une de ses pièces de vers :

« Sonnet composé en rime à la Marotte, faict en « louange de cet héroïque géant Odcombien, nommé « non Pantagruel, mais Pantagrue, c'est-à-dire ny « oye, ny oison, ains tout grue, accoustré icy en « hochepot, hachis ou cabirotade, pour tenir son « rang en la librairie de l'abbaye Saint-Victor, à Pa-« ris, entre le livre de Marmoretus, *de Baboinis et « Cingis*, et celuy de Tirepetanus, *de Optimitate tri-« parum*, et pour porter le nom de *cabirotade de « Coryat*, ou de l'Apodemistichopezologie de l'Od-« combevili Somerseti (soti), etc. »

La pièce de vers qui suit n'est pas dans le même style, comme on pourra en juger par le commencement que voici :

Si de ce pays le pourpris spatieux
(D'où est sorti ce badin précieux)
Ou bien la Suisse, ou mesme l'Alemagne
Pouvoit fournir quelque douce compagne,
D'esprit pareil et de condition
Semblable à luy; le vieil Deucalion
Et Pyrrhe en eux seroient ressussitez, etc., etc.

Cette pièce se trouve au milieu d'une soixantaine d'autres qui sont censées avoir été adressées à l'auteur pour le louer sur son ouvrage. Ce genre de plaisanterie a été également employé par Saint-Hyacinthe dans le *Chef-d'Œuvre d'un inconnu.*

Coryate connaissait plusieurs langues, et quelquefois il prenait plaisir à les mêler toutes ensemble, comme dans le quatrain suivant, sur le livre des *Erudities :*

Quot, dos hæc, linguists perfetti, disticha fairont
Tot cuerdos states-men, hic livre farà tuus.
Est sat à my l'honneur estre hic inteso; car I leave
L'honra, de personne n'estre creduto, tibi.

Ce n'est pas toutefois à cause de ses mots forgés, ni des morceaux pareils à ceux que nous venons de citer, que nous avons fait ici mention de cet auteur excentrique; mais parce qu'il a composé une véritable macaronée que nous donnons tout entière dans les extraits. Elle est bien faite, tout à fait dans

le genre, et, chose singulière, aucun des critiques qui se sont occupés de ce langage factice ne l'ont indiquée. On a pourtant fait fréquemment l'observation que Coryate avait employé des mots macaroniques; même l'auteur des *Specimens of Macaronic poetry*, le place au nombre de ces sortes d'écrivains, mais sans rien citer de lui.

Ainsi, le morceau que nous transcrirons sera probablement inconnu à un grand nombre de nos lecteurs, les ouvrages de Coryate étant peu communs.

GEORGE RUGGLE.

Il était le huitième enfant de Thomas Ruggle, marchand de drap de la ville de Lanham, dans le comté de Suffolk.

En 1589, notre futur poëte fut mis à l'Université de Cambridge, à l'âge de quatorze ans.

Le roi étant venu faire une visite à l'Université au mois de mars 1614 (1615), il fut résolu de jouer une comédie pour le divertir, ainsi que c'était l'usage en pareille circonstance. Ce fut l'origine d'*Ignoramus*, pièce comique composée par Ruggle, et dont il tira le sujet de la *Trappolaria* de G. Porta. Elle plut tellement au monarque qu'il la fit jouer deux fois durant son court séjour à Cambridge.

Les avocats et gens de loi y sont tournés en ridicule d'une manière fort spirituelle. Aussi trouve-t-on

des passages tirés de cette comédie dans un grand nombre d'auteurs [1], et la comédie elle-même citée fréquemment [2].

Seule, elle a préservé le nom de son auteur de l'oubli, et sans les traces profondes de son esprit et de son érudition que l'on rencontre dans cette facétie, on aurait ignoré qu'il existât jamais un écrivain du nom de Ruggle.

La comédie d'*Ignoramus*, qui est remplie de passages en style macaronique, ne fut jamais imprimée du vivant de l'auteur, et même il avait ordonné, qu'à sa mort, qui arriva en 1622, tous ses papiers et manuscrits fussent brûlés, ce qui fut exécuté; mais heureusement il existait une copie de sa comédie.

Quoique Genthe ait oublié de parler de plusieurs auteurs macaroniques anglais, Ruggle n'aurait pas dû être de ce nombre, car son ouvrage a été publié avec des notes historiques et critiques très-étendues

[1] Entre autres Walton, dans son *Complete Angler*, édit. de 1653, chap. I, dit : *And as for any scoffer, qui mockat mockabitur*, faisant allusion à un passage de la scène VI, acte III.

Il est curieux d'observer que ce passage macaronique de Walton a été supprimé dans la seconde édition et dans toutes les éditions subséquentes.

[2] Voy. Cowley, édit. in-8° de 1708, vol. III, p. 47; l'auteur de : *A discourse concerning Ridicule and Irony in Writing*, etc., in-8°, Londres, 1729; Warton, dans une note sur l'élégie de Milton, adressée à Carlo Deodate, etc., etc., etc.

et fort curieuses, en 1787, par le savant Sidney Hawkins.

EDWARD BENLOWES.

Il est auteur de *Theophila, or Love's sacrifice*, poëme divin, ainsi qu'il l'intitule lui-même, et qui fut publié en 1652. Butler, l'auteur d'*Hudibras*, le traite très-mal dans ses *Genuine remains* à l'article de : *Character of a small poet.*

Benlowes aimait les *nugæ difficiles*, et était très-excentrique dans son style. Quoiqu'il n'ait écrit aucune pièce entière dans le style macaronique, nous croyons devoir en faire mention ici, parce qu'il employa fréquemment des expressions anglaises, auxquelles il donnait une terminaison latine, telles que : *Plunderat ille domos—Mille hocopo kianay*, et une foule d'autres semblables.

WILLIAM KING.

Cet avocat, fils d'Ézéchiel King, gentilhomme, allié de la famille des Clarendon et des Rochester, naquit en 1663, fit d'excellentes études à l'Université d'Oxford, et publia de bonne heure de bons ouvrages critiques.

Quoique juge de la haute cour de l'Amirauté, conservateur des archives de l'Irlande et vicaire général du lord primat d'Angleterre, il avait pour devise le

ridendo dicere verum. Ses œuvres, recueillies en 3 vol. in-8°, en 1776, sont encore aujourd'hui très-amusantes à lire; toutefois ses biographes nous paraissent être allés trop loin, lorsqu'ils disent :

« His talent for humour was his great excellence, « and in that, we know not where to find his « equal. »

Après avoir fait un assez long séjour en Irlande, où il remplissait des fonctions qui auraient pu lui procurer une grande aisance, il revint en Angleterre, n'y rapportant d'autres richesses que quelques poëmes facétieux, et des essais farcis de plaisanteries.

Nous ne parlerons ici ni de sa sévère et mordante satire intitulée : *Voyage à l'île de Cajamai en Amérique*, ni de son *Art d'aimer*, ni de son *Art de faire la cuisine*, imitation burlesque de l'*Art poétique* d'Horace; ces compositions, quelque amusantes qu'elles soient, n'appartiennent pas à notre sujet; mais nous rangeons le docteur King au nombre des auteurs macaroniques, pour une excellente parodie anglo-grecque, que nous citerons dans nos extraits, et qui se trouve dans le n° 5 de ses *Useful transactions*. Il prétend avoir trouvé ses vers dans un manuscrit, et les fait remonter à l'époque d'Orphée ou de Linus. Il cite en même temps une imitation qu'on en a faite en anglais, et qui n'est que la traduction

de la macaronée du facétieux docteur sur de jeunes garçons qui jouent au cerceau.

Cette pièce, quoique très-courte, nous a paru d'autant plus digne d'être citée, que nous ne connaissons que deux macaronées modernes dont le grec soit un des éléments, l'*Uniomachia*, dont nous parlerons ci-après, et les vers de W. King, qui mourut en 1712.

A la page 239 du tome I des œuvres de W. King, il est question d'un poëme macaronique qui nous est complétement inconnu. Il est vrai que King n'en parle que d'une manière dubitative :

« Whether there are not good burlesque Latin « verses in some of the *Terræ filius's* speeches, and « a Greek macaronic poem of Cobb's, called Βέκκον? « The dean (Dr. Aldrich) has told me of one made « upon *Meat on a dresser,* as I remember. »

WILLIAM KING.

Il ne faut pas confondre cet auteur avec son homonyme, dont nous venons de parler. Celui-ci, fils de Peregrine King, naquit dans le comté de Middlesex en 1685, et devint, en 1718, principal du collége de St. Mary-Hall, à Oxford. C'était un écrivain facile et élégant, tant en anglais qu'en latin.

Le plus grand nombre des ouvrages qu'il nous a laissés sont écrits en latin. Il décrivit lui-même son

caractère dans une élégante épitaphe, gravée sur un coffret en argent, où il voulut que l'on renfermât son cœur. Il mourut le 30 octobre 1763.

La satire qu'il composa, sous le nom du *Toast*, doit être mise au rang des ouvrages macaroniques, au même titre que la harangue de Bèze, contre le cardinal de Lorraine, les *Litteræ obscurorum virorum*, les satires de Hotman et autres écrits de ce genre; cependant, à notre connaissance, personne jusqu'à présent ne l'a rangée parmi ces sortes de compositions. C'est pourquoi nous en donnerons non-seulement des extraits, mais encore une courte analyse. C'est une diatribe sanglante contre lady Frances Brudenal, sœur du comte de Cardigan, et contre plusieurs personnages d'un rang élevé.

On trouve à la page 97 de l'ouvrage du docteur W. King, intitulé : *Political and literary anecdotes of his own times*, in-8°, Londres, 1819, un jugement curieux porté par l'auteur lui-même sur cette satire, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage.

Le *Toast* ne fut pas livré au public; des exemplaires en étaient donnés, sous le manteau, à des amis particuliers. Un de ceux-ci, qui avait été offert à Martin Folkes, président de la société royale de Londres, se trouvait indiqué dans le catalogue de la vente de ses livres, en 1756. La violence bien connue de cette satire avait excité la curiosité des amateurs, et des ordres furent donnés d'acheter à

tout prix ; mais l'auteur obtint des exécuteurs testamentaires de Folkes la restitution de cet exemplaire, par le motif qu'il n'avait jamais été destiné à être mis en vente.

A la mort de l'auteur, tous les exemplaires du *Toast* qu'il possédait encore furent détruits, à l'exception de soixante, distribués avant sa mort.

Les premiers qui passèrent dans le commerce se vendirent d'abord jusqu'à dix guinées. Aujourd'hui on en trouve quelquefois pour vingt-cinq à trente francs.

Voici le sujet du poëme, divisé en quatre livres, et que l'auteur suppose avoir été composé par un Suédois ou un Lapon, du nom de Scheffer, en vers rimés latins, et traduit par lui en vers anglais.

Le Soleil se lève pendant la nuit, sort de l'océan Atlantique et se rend à Dublin. Il visite la cour. Description du cercle de la reine. Phœbus en se retirant rencontre Vol ou Volcan et Mars [1] qui l'invitent à souper. Vol raconte comment Mars et lui vivent sur la terre, depuis qu'ils ont été bannis du ciel. Description de la caverne de Vol, où a lieu le souper.

Le deuxième livre commence par plusieurs santés proposées durant le repas. Ensuite Mars raconte son

[1] Tous ces personnages allégoriques représentent des individus bien connus à l'époque de King, et dont parlent les clefs manuscrites, insérées dans plusieurs exemplaires.

mariage avec Myra (l'héroïne du poëme), les amours et les extravagances de celle-ci. Mars est obligé de chercher un emploi pour vivre.

A force de boire des santés, Mars et Vol s'enivrent et se mettent à déraisonner. Phœbus les quitte.

L'auteur commence le troisième livre par une invocation au Soleil. Description de son palais, de son char, de ses chevaux, etc.

Phœbus réfléchit à ce qui lui est arrivé la nuit précédente, et doute de la vérité du récit de Mars. Pour s'en assurer il retourne à Dublin, s'introduit dans la maison de Myra, et l'épie dans sa chambre à coucher, au moment où elle sort du lit. Description détaillée de sa personne et de ce qu'elle fait, ainsi que du démon familier qui la sert. Phœbus fuit le lieu de cette scène, et publie un édit pour interdire à Myra tout commerce avec les hommes.

Mercure vient rendre visite à Phœbus dans le palais de Thétis. Ils s'entretiennent de l'histoire de Mars et de Volcan, et du bannissement de ce dernier. Succès qu'obtiennent ses escroqueries en Irlande, où il devient surintendant des finances.

Dans le quatrième et dernier livre, le poëte adresse une invocation à la Fortune. Assemblée des dieux. Junon demande à Jupiter le rappel de Mars et de Volcan qu'on lui refuse. Vénus veut que l'édit du Soleil soit rapporté; elle fait l'éloge de Myra et la change en hermaphrodite.

La Renommée va informer Mars de tout ce qui se passe, et celui-ci prend la résolution de combattre l'hermaphrodite. Il entre dans son château, surprend son ennemi dans une situation peu convenable, et il s'ensuit une lutte décrite parfois d'une façon fort scabreuse. Enfin Mars l'emporte, et l'hermaphrodite se rend à discrétion.

Dans cette courte analyse nous avons passé une foule de détails, et le lecteur jugera pour quels motifs, lorsqu'il aura lu les extraits que nous donnons de ce poëme extraordinaire, qui dut être un libelle des plus sanglants, à l'époque où tous les personnages qui y jouent un rôle étaient vivants et connus de tout le monde.

ALEXANDRE GEDDES.

Né en Écosse, en 1737, de parents respectables mais pauvres, et élevé dans la religion catholique romaine, il devint prêtre, et eut une vie agitée par la lutte qu'il soutint contre ses nombreux adversaires, à l'occasion de ses opinions philosophiques.

Né poëte, il commença par essayer ses forces en traduisant les satires d'Horace, et bientôt il comprit que sa plume pouvait le tirer de son obscurité. Il entreprit une nouvelle traduction de la Bible, mais on prétend qu'elle fut faite en vue d'en détruire le caractère divin. Ce travail, et son appréciation de

Moïse, allumèrent la guerre. Il se lança dans toutes les questions politiques où la religion catholique se trouvait intéressée, et néanmoins il fut accusé de n'être pas même chrétien.

Son caractère irritable ne lui laissait pas la constance nécessaire pour mener à fin un ouvrage grave, de longue haleine, cependant il était très-savant, et publia près de quarante ouvrages différents. Ce fut en 1790 qu'il fit paraître sa première pièce en style macaronique, intitulée : *Epistola ad fratrem de iis quæ gesta sunt in nupero dissentientium conventu.* Puis il publia la *Bardomachia*, *poema macaronico-latinum*, 1800, in-4°.

John Mason Good, auteur de Mémoires sur la vie et les écrits de Geddes, 1 vol. in-8°, Londres, 1803, donne, à la page 254, une analyse de ces deux pièces, avec l'explication des allusions historiques, et il ajoute quelques considérations sur ce genre de poésie. D'après lui, l'étymologie du mot macaronée est l'italien *maccherone,* signifiant un ignorant, un imbécile, ce qu'on désigne en anglais par le mot *pudding pated fellow*. D'après cela, la macaronée serait une imitation burlesque de la manière d'écrire de pareilles gens.

L'*Epistola ad fratrem*, etc., est pleine de sel et de vivacité, et les portraits sont heureusement tracés. Geddes traduisit lui-même la *Bardomachia* en vers anglais. En général ce morceau est assez faible, tandis

que l'autre est un des meilleurs que possède l'Angleterre en ce genre.

Dans le *Morning Chronicle* du 13 janvier 1795, le même auteur fit insérer une ode pindarico-saphico-macaronique que nous donnerons en entier, parce qu'elle n'a jamais été réimprimée qu'une seule fois.

Geddes mourut le 26 février 1802.

FELIX FARLEY.

Cet auteur, que nous ne connaissons que par ses *Rhymes Latin and English*, by Themaninthemoon, doit être compté au nombre des poëtes macaroniques, quoique cette satire, contre les habitants de Bristol, soit plutôt écrite en latin de cuisine. Cependant on y trouve des passages tels que le suivant, qui justifie suffisamment notre opinion :

Sic dum feles ad fenestras
Caterwallizantes vestras,
Quos amabilis insania
Ludit canere miaulania,
Edunt chromaticum enarrabile,
Epithalamium amabile,
Carmen perquam variabile, etc.

TOM DISHINGTON.

Auteur macaronique dont personne, à notre connaissance, n'a parlé jusqu'à présent. Nous sommes

fortement tenté de croire que ce nom est un pseudonyme, d'autant plus que Stephen Collet, qui cite le morceau suivant, sous le nom de cet écrivain, dans ses *Relics of Literature*, *London*, 1823, 1 vol. in-8°, n'ajoute pas la moindre observation. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvions passer ce nom sous silence.

Saccum cum sugaro, cum draminibus in a glasseo,
In hoc vervece, est melius quam pipe o' tobacco.
Ælli cum bikero, cum pyibus out o' the oono,
Cum pisce, crelli nominato vulgo caponem,
Quid melius, si sit ter unctus butyro?
Virides et beefum, cum nose-nippante sinapi;
O quam gustabunt ad Maria-More's fyr-sydum!
Sin erimus drunki, deel care! aras dat medicinum,
Qui bibit ex lastis ex firstibus incipit ille.

Dans les extraits que nous donnerons des poëtes macaroniques anglais se trouvent quelques pièces dont nous ignorons quels sont les auteurs; d'un autre côté, plusieurs sont cités comme tels, ou bien ont employé le mot *macaronique* dans le titre de leur ouvrage, sans qu'ils puissent être comptés au nombre des écrivains en ce genre. Par exemple, nous avons lu *the Shaver shaved, a macaronic dialogue between barber and shaver* (Londres, Fletcher, 1769, in-8°); mais ce dialogue satirique, dirigé contre l'Université d'Oxford, est écrit en anglais,

sans aucun mélange de latin. On n'y rencontre rien qui approche d'une macaronée, même de la manière la plus éloignée.

Dans la même classe doivent se ranger les *Poems lyrique*, *macaronique*, *heroique*, etc., de Henry Bold (London, 1664, in-12), où toutes les pièces de vers sont en anglais, sans mélange. En faisant usage du mot *macaronique*, l'auteur a peut-être voulu faire entendre que son recueil renfermait quelques chansons passablement libres.

A la fin du sixième volume de *Leland's Itinerary*, Hearne a inséré un petit poëme latin sur un combat à Oxford, entre les écoliers et les habitants, et que l'on cite généralement comme étant écrit en style macaronique. C'est encore une de ces opinions qui s'évanouissent à la lecture de la pièce. Les seuls vers qui approchent un peu du genre sont les quatre suivants :

Clamant havock et havock! non sit qui salvificetur :
Smyt fast, gyve good knocks, post hoc nullus dominetur,
Cornua sumpserunt, et in illis owt resonantes,
Clericulos quærunt, lepores velut exagitantes.

Plusieurs auteurs anglais ont forgé par-ci par-là, dans leurs écrits, des mots composés d'après les véritables règles du style macaronique, tels que le *Speculum crape-gownorum* ou *Miroir des porteurs de robe de crépe*, pamphlet de Daniel de Foe; mais

nous n'avons pas l'intention de les réunir ici. Il paraît, d'après la Vie de Swift, par Sheridan, et les Mémoires de Jonathan Swift, par Walter Scott, que cet auteur s'amusait avec Sheridan à composer des vers anglo-latins. Nous n'avons pu rien trouver qui nous fît connaître jusqu'à quel point ces vers pouvaient appartenir à notre sujet.

Nous indiquerons maintenant quelques ouvrages anglais où l'on s'en occupe spécialement. Il faut mettre en première ligne un volume in-8°, imprimé en 1831, par Richard Beckley, et intitulé : *Specimens of macaronic poetry*.

L'introduction, où il est fait mention d'une trentaine d'auteurs qui ont écrit en style plus ou moins macaronique, est le développement d'un article inséré dans le *Gentleman's Magazine* de 1830, auquel a été ajoutée une dizaine de morceaux, dont quelques-uns sont fort rares. Nous en reproduirons trois ou quatre. Dans l'ouvrage de Thomas Hartwell Horne, *An introduction to the study of bibliography*, 1 fort vol. in-8°, Londres, 1814, un assez long article est consacré, dans l'appendice, aux ouvrages en style macaronique; mais l'auteur y tombe dans une singulière erreur au sujet d'Arena, qu'il croit être le même écrivain que Théodore de Bèze.

Un livre que l'on devrait réimprimer, parce qu'il est très-rare, même en Angleterre, et qu'il renferme un grand nombre de pièces curieuses, est celui dont

nous allons donner une analyse détaillée, en y joignant les annotations manuscrites intéressantes que contenait l'exemplaire que nous avons eu entre les mains, et qui appartient à la précieuse collection de macaronées de M. Sylvain Van de Weyer. Voici le titre de ce livre divisé en deux *fascicules* : « Carmi« num rariorum macaronicorum delectus in usum « ludorum Apollinarium, Edinburgi, 1801 et 1813. »

Cette édition paraît, d'après la dédicace, n'être qu'une réimpression faite par le docteur Duncan, d'Édimbourg, d'une édition antérieure que nous n'avons néanmoins jamais pu trouver. Elle renferme les pièces suivantes :

1.

Le *Polemo-Middinia* de G. Drummond.

2.

Chryst-Kirk on the green.

Avec une traduction en vers élégiaques (hexamètres et pentamètres régulièrement alternés), par le révérend John Skinner.

Notre exemplaire porte sur le titre la note manuscrite que voici : « Of this translation lord « Woodhouselee says : It is sufficiently classical, but « he has chosen a most unsuitable measure, the « elegiac, for a humorous composition. Indeed the « whole train of the translation is too grave and « solemn. »

3.

Certamen inter Ajacem et Ulyssem de armis Achillis, translated ex Ovid in the Buchan dialect.

Cette plaisanterie en dialecte écossais est due à Robert Forbes.

4.

The Monk and the Miller's wife, a tale written by Allan Ramsay.

Cette pièce, aussi en écossais, fut d'abord publiée dans le *Scots Magazine* d'avril 1800, où le docteur David Doig en parle avec éloge. On y a joint ici une traduction latine par Alex. Fraser Tytler, avocat, qui fut nommé lord en 1802, et connu depuis sous le titre de lord Woodhouselee.

C'est un conte sur le tour que joue un écolier à la femme d'un meunier et à son galant.

5.

Prælium Gillickrankianum, cantilena.

Voici la note manuscrite qui se trouve en titre de ce morceau : « Lord Woodhouselee says : I never « heard the author of this named, but have always « regarded it as probably the composition of pro- « fessor Meston judging from the internal evidence « of its Jacobite principles, and good latinity. »

Ce petit poëme est en vers latins rimés.

6.

The wife of Auchtermuchty.

Conte en vieux dialecte écossais.

7.

A Hudibrastic history of the studies of John Brosy, the celebrated Stormont Bard.

Le poëte indiqué dans ce titre est le docteur William Wilkie, le mathématicien, qui composa, à l'âge de dix ans, un poëme intitulé : *The Storm.*

Ce morceau, de quatre-vingt-quatorze vers, accuse une grande facilité et un esprit très-satirique.

Après quelques épitaphes facétieuses et autres pièces très-courtes en anglais et en latin, on retrouve le même conte indiqué au n° 6, mais accompagné d'une traduction en vers latins.

8.

Viri humani, salsi et faceti Gulielmi Sutherlandi, multarum artium et scientiarum doctoris doctissimi diploma.

Vers entrelardés d'anglais et de latin, qui semblent écrits en imitation de la pièce macaronique de Molière, dans *le Malade imaginaire.* Elle est due à William Meston, professeur de philosophie à Aberdeen, en Écosse, et a été reproduite dans les *Specimens of Macaronic poetry.*

L'édition de 1813, du même ouvrage, dont nous venons d'indiquer le contenu, est beaucoup mieux imprimée, et sur plus beau papier. Elle renferme quelques pièces qui ne sont pas dans la première, entre autres, un second chant de *Christ-Kirk in the green*.

Un autre ouvrage, que nous recommandons aux amateurs, et qui renferme plusieurs passages macaroniques, ainsi qu'une foule d'extraits curieux qui se rapportent plus ou moins à ce genre, c'est : *Reliquiæ antiquæ*, *scraps from ancient manuscripts*, 2 volumes édités en 1845, par Thomas Wright et James Orchard Halliwell.

Malheureusement il n'en a été imprimé que deux cent cinquante exemplaires, ce qui empêchera ce livre d'être jamais fort répandu.

Dans les œuvres de Thomas Nash on rencontre beaucoup de phrases anglaises mêlées de latin et de mots forgés, ce que nous avons cru devoir faire remarquer, parce que l'on a quelquefois appliqué le nom de *macaronique* au style de cet auteur, cette désignation ayant en Angleterre plus d'extension qu'il ne convient de lui en donner. Nous citerons, pour mémoire seulement, deux exemples de la manière de Nash, l'un en prose, l'autre en vers. Dans la critique qu'il fait d'une pièce d'un de ses confrères, il dit :

« Be it spoken here in private, musa Richardetti

« fatrizat sat bene pretty; the muse of Dappert Dickie
« doth sing as sweet as a cricket. »

Voici un quatrain du même :

Hey nan a non sir, soft let me make water,
Whip it to go, Ile Kisse my maister's daughter;
  Tum diddy, tum da, falangtedo diddle,
  Sol la me fa sol, conatus in fiddle.

CHAPITRE VII.

Macaronées portugaises.

Nous avons parlé au commencement de ce volume de cette singulière combinaison des mots de la langue portugaise, par suite de laquelle des morceaux entiers, soit en prose, soit en vers, sont en même temps écrits en latin et en véritable portugais.

Nous en citerons plusieurs dans nos extraits. Mais indépendamment de ce mélange, le Portugal possède encore de véritables macaronées que par une inattention inconcevable Genthe a tout à fait passées sous silence, dans son histoire de la poésie macaronique, quoiqu'il ait consacré un chapitre aux macaronées espagnoles. Un assez grand nombre de pièces en ce genre ont été réunies dans un volume in-12, intitulé : « Macaronea latino-portugueza quer « dizer Apontoado de versos macarronicos latino- « portuguezes, que alguns poetas de bom humor « destilarao do alambique da cachimonia para des- « terro da melancolia, etc. Porto, na officina de Ant. « Alv. Ribeiro, anno 1791, 1 vol. in-12. » Comme

nous croyons cet ouvrage rare, et qu'il renferme les principales macaronées portugaises, nous allons indiquer exactement le contenu du volume, et dans nos extraits nous en citerons quelques fragments.

La première pièce est intitulé : *Calouriados, cantus unicus*, et l'Argumentum nous apprend le sujet du poëme en ces termes : « Describitur Jornata cu- « jusdam Calouri venientis ad Coïmbram et inde re- « gressus ad suum casalem. »

Voici les titres des pièces qui suivent, et qui sont toutes écrites en style macaronique, c'est-à-dire qu'en général les radicales des mots sont portugaises, et les terminaisons latines :

1° « Queixas de Antonio Duarte Ferraô ex official « de estudante na universidade de Coïmbram e « actual passante em Lisboa, contra a poesia. »

2° « Antonii Duartis Ferronis Bisnaguæ escolastiquæ « liber primeirus. »

3° « Brincatio poetica in qua describitur quomodo « Carolus III, patres Apanhiæ seguratis prius illo- « rum trastibus, et copiosa chelpâ, ex estadis « Hespanhæ in perpetuum enxotavit, etc., com- « posta per Bentum Rasteyrum Galopinorum Ca- « patazum. »

4° Un poëme sur le tabac, intitulé : « Narizenga-

« nado e desenganado tabaco empulhado e de-
« fendido, pretexto de poupadores e disculpa de
« tafuis. »

5° « Sabonate Delphico fabricado na melhor aronca « da chacorrice com as macarronicas miscella- « neas, etc. »

C'est un mélange de cinq ou six pièces sur des sujets différents.

6° « Meia Hora de recreaçaô passada na casa do « Opio, etc. »

7° « Caloiriados, parodia epico-macarronica. »

Ce morceau termine la première partie de notre volume.

La seconde ou *Contrapezo da macarronea*, *segundo apontoado*, renferme une dizaine de pièces dont la plupart sont en prose et plusieurs en portugais non macaronique.

Le volume entier a 362 pages.

Nous avons vu une autre édition de ces macaronées portugaises, imprimée à Lisbonne en 1786, et qui n'a que 238 pages. Elle ne contient pas toutes les pièces de l'édition de 1791. On en a retranché la plupart des morceaux en prose.

Des personnes bien au courant de la littérature du Portugal nous ont assuré qu'il existe encore diverses autres compositions macaroniques détachées,

mais nous n'avons pu les rencontrer dans les bibliothèques que nous avons consultées. Quoi qu'il en soit, les deux éditions du recueil que nous venons de citer, suffisent pour montrer que le Portugal a droit à une place honorable dans le genre qui nous occupe.

CHAPITRE VIII.

Macaronées espagnoles.

On ne s'attendait guère à ce que la gravité espagnole voulût condescendre à s'occuper d'un genre de littérature en apparence aussi frivole que les macaronées. Néanmoins les écrivains de cette nation non-seulement s'en sont occupés sous le rapport théorique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, mais ils nous ont laissé différentes pièces en ce style.

Le journal *El corresponsal del Censor,* a publié en 1794, un poëme macaronique, enrichi de notes dans le même genre, sous le titre : *Metrificatio invectivalis contra studia modernorum*, *cum notis critico-scholasticis.* L'auteur s'est caché sous le nom de Dr *Mattias de Retiro*, et l'éditeur signe : *El licenciado Duron de Testa.*

Si nous comprenons bien la pensée de Genthe qui dit : « Die Tendenz ist eine ahnliche wie bei den *Epistolis obscur. virorum,* » nous ne partageons pas son avis, car le genre de ce dernier ouvrage nous paraît

tout différent. Genthe se contente dans le même article de citer en passant le roman critique de *Frère Gerunde de Campazas*, ou plutôt Jean Isla, jésuite, qui s'est moqué d'une manière fort piquante du mauvais style des prédicateurs de son époque.

Le livre du père Isla renferme plusieurs passages qui, sans être vraiment macaroniques, méritaient d'autant plus d'être cités dans une histoire littéraire telle que celle de Genthe, que celui-ci ne s'est pas astreint exclusivement à ce genre.

Un prédicateur, dans l'histoire de frère Gerunde, pour marquer le fracas des bombes sur un champ de bataille, cite ce vers :

Horrida per campos bam, bim, bom-barda sonabant.

Un autre pour prouver que le métier de tailleur est le premier du monde rapporte ce soi-disant texte du troisième chapitre de la Genèse :

« Quumque cognovissent se esse nudos, consuerunt
« folia ficus, et fecerunt sibi perizomata. »

Voici maintenant l'extrait d'un dialogue entre Gerunde et le magister qui lui enseigne le latin : « Domine, secundum ipsum, quidam sermones latini « quos ego habeo in pausatione (possessione) mea, « non valebunt nihil, quia sunt plani et clari sicut « aqua[1]. — Qui sunt hi sermones ? — Sunt cujusdam

[1] Il faut que le lecteur sache que ce magister méprisait profondé-

« prædicatoris qui vocatur Johannes de.... non mi
« recordor, quia habet apellitum multum enrevesa-
« tum (*embrouillé*). — De quo agunt? — Domine,
« de multis rebus quæ faciunt ridere. »

Et là-dessus il rapporte, d'après Jean Raulin, docteur parisien, mort en 1514, l'anecdote de la veuve qui consulte le son des cloches pour savoir si elle doit se remarier [1].

GARCI SANCHEZ.

Ce poëte du xiv[e] siècle, naquit à Badajoz, et publia entre autres ouvrages un recueil de poésies où se rencontrent des passages que l'on peut considérer comme appartenant à notre genre. Dans ses *Lecirnes de Job apropriadas a sus pasiones de amor*, il entremêle l'espagnol et le latin, de la manière suivante :

Y consumere me vis,
Señora, por los servicios
Adolescentiæ meæ :
Posuisti in nervo pedem
Meum, et observasti omnes
Semitas de los mios piés.

Le lecteur trouvera des détails sur Garci Sanchez

ment le latin clair et aisé. Il voulait qu'on le rendît le plus difficile et le plus entortillé qu'il était possible.

[1] Plusieurs des bizarreries de langage que l'on trouve dans l'histoire de frère Gerunde sont perdues dans la traduction française de cet ouvrage, par F. Cardini. Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

dans l'ouvrage allemand de L. Clarus : *Darstellung der Spanischen literatur im mittelalter*, 1846, t. II, p. 152.

Il nous a été impossible de vérifier si les poésies de notre auteur se trouvent dans le recueil de Sanchez: *Coleccion de poesias anteriores al siglo* xv, que Baudry, de Paris, a réimprimé il y a trois ou quatre ans.

Nous mentionnerons ici, pour mémoire, que dans les *Sonetos amorosos* de Gongora, le quatrième est un amalgame de quatre langues différentes.

NOTICES

BIBLIOGRAPHIQUES.

AUTEURS ANGLAIS.

Polemo-Middinia, or the battle of the Dunghill, carmen macaronicum. *Oxonii*, 1691, in-4°.

Édition enrichie de notes latines par l'évêque Gibson, mais dont le texte n'est pas aussi correct que dans l'édition élégante imprimée par Foulis, Glasgow, 1768.

Autre édition. *Londres*, 1714, in-fol.

Le poëme de Drummond est réimprimé dans le *Carminum rariorum macaronicorum delectus*, Edimb., 1801.

The Muckomachy, or the Midden-focht (Polemo-Middinia), a poem in three cantos. *Edimb.*, 1846, 1 vol. in-8° de 70 pages.

C'est une traduction libre et augmentée du poëme de Drummond, dans le dialecte écossais.

La comédie de Ruggle, intitulée *Ignoramus*, a eu

plusieurs éditions. La première est un in-18, Londres, 1630. Elle fourmille de fautes qui furent en partie corrigées dans la seconde, faite huit mois plus tard. Les autres parurent successivement en 1658, 1659, 1668, 1707, 1731, 1737. Ce fut en 1662 que pour la première fois cette pièce fut imprimée avec une traduction anglaise.

En 1678 une nouvelle traduction se publia, mais beaucoup moins bonne que la première, et mutilée en plusieurs endroits.

Enfin, en 1787, Jean Sidney Hawkins donna au public un texte, un commentaire et des notes historiques et critiques, qui ne laissent plus rien à désirer.

Nous possédons du docteur Geddes les macaronées suivantes :

Epistola macaronica ad fratrem de iis quæ gesta sunt in nupero dissentientium conventu Londini habito. 1790, in-4° de 21 pages.

Epistola macaronica, etc.

Avec une traduction anglaise, à l'usage des dames, dit-on, dans le titre. In-4°, 30 pages.

Ode pindarico-sapphico-macaronica, in Guglielmi Pitti etc. laudem. Auctore Jodoco Cocaio Merlini Cocaii pronepote.

Cette pièce fut insérée au *Morning Chronicle* du 13 janvier 1795, et dans les *Specimens of Macaronic poetry.*

Bardomachia, poema macaronico-latinum. In-4°, de 14 pages, 1800.

Bardomachia, or the battle of the bards. In-4°, de 16 pages. Traduction de l'original latin. *Londres*, 1790.

La même traduction fut réimprimée en 1800.

Le *Toast* a été imprimé dans *Opera Gul. King, L. L. D.*, *Oxon.*, 1736, in-4°, et réimprimé à Londres, 1747, même format.

Poema canino-anglico-latinum super adventu recenti serenissimorum principum, non cancellarii præmio donatum aut donandum, nec in theatro Sheldoniano recitatum aut recitandum. In-8°, *Oxford*, *D. A. Talboys*, 1832.

Uniomachia, canino-anglico-græce et latine ad codicum fidem accuratissime recensuit, annotationibus Heavysternii ornavit, et suas insuper notulas adjecit Habbakukius Dumderheadius. Editio secunda. *Oxon. Veneunt apud D. A. Talboys*, 1833, in-8.

Cette pièce doit être fort rare, car malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu en rencontrer un second exemplaire.

Coryat's crudities, hastily gobled up in five moneths travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons country, alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands; newly digested in the hungry aire of Odcombe in the county of Somerset etc. now dispersed to the nourishment of the travelling members of this kingdom. *Lon-*

don, printed by W. S., 1611. 1 vol. in-4°, de 655 pages. Plus les « Fragmenta poematum Georgii Coryati Sarisburiensis, etc. »

Il existe d'autres éditions de Coryat, mais celle que nous indiquons est la meilleure.

Buggiados, liber unicus, carmen maccheronicum, autore Cracow, comite Polonico. *Vermenopoli*, 1788, in-4°.

Cet opuscule, dont il n'est fait mention que très-rarement, et dont nous n'avons trouvé d'extrait nulle part, se compose de cent soixante-dix-huit vers macaroniques. L'auteur, dans une courte préface, dit qu'il a cherché avec tout le soin possible à éviter la rime et la raison. Puis vient un Essai sur la vie, le caractère et le génie du comte de Cracow, extrait des six volumes in-folio de son savant ami Balzacki. C'est une très-bonne plaisanterie sur *les génies incompris*. Le poëme est une satire littéraire où tous les noms des combattants sont des écrivains de l'époque. Nous en présenterons des extraits au lecteur. Afin de ne pas trop les étendre, nous supprimerons les notes nombreuses et plaisantes dont le soi-disant éditeur a orné le texte.

EXTRAITS

DES

AUTEURS MACARONIQUES

ITALIENS, FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, FLAMANDS,

ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

EXTRAITS

D'AUTEURS ITALIENS.

Passages, en vers macaroniques, extraits du *Chaos del Tri per Uno*, dans lequel l'auteur, sous le nom de *Merlinus Cocaius*, s'exprime fréquemment en ce style :

NARRATIO.

Thebanis fabrefacta viris antiquior altris
Urbibus Italiæ dum Mantua rege sub uno
Nomine Gaioffo quasi jam dispersa gemebat,
Viderat in somnis venientem a Marte baronem,
Mozzantemque caput Gaioffo, seque gridantem
Libertatem urbi et populo prestasse vetusto.
Hinc aliquod confortum animi conceperat illa,
Speranzamque omnem Baldi siccaverat armis.
Non erat huic toto quisque affrontandus in orbe,
Forcibus, aut potius destrezza corporis ipsa,
Nil illum, tanta est hominis baldanza gaiardi,
Arma spaventabant, nil cœlum, nilque diavol :
Vir juste membrosus erat, mediocriter altus,
Largus in expassis relevato pectore spallis.
At Brevis angustos stringit centura fiancos,

Nervigcr in gambis, pede parvus, cruribus acer,
Rectus in andatu, levibus qui passibus ipso
Vix sabione suas poterat signare pedattas.
Aurea jungebat faciei barba decorem,
Vivacesque oculos huc illuc alta rotabat
Frons quæ spaventat quando est turbata diablos,
Sed ridens noctemque fugat, giornumque reducit.
Spadazzam levo semper galone cadentem
Portabat, guantumque prese, mortisque daghettam.
Saltando legiadrus erat; qui pleniter armis
Indutus montabat equum sine tangere staffam.
Ipse gubernabat terram quam diximus olim
Nomine Cypadam, gentemque illius habebat
Ad cennum prontamque armis habilemque bataiæ.
Præcipuos hinc tres elegerat ille sodales,
Quorum Cingar erat strictissimus alter Achates.
Is veterem duxit Margutti a sanguine razzam,
Qui risu quondam simia cagante crepavit.
At Cingar trincatus erat truffator in arte
Cingaris, aut vecchium segato dente cavallum
Per juvenem vendens, aut bolsum fraude barattans,
Scarnus in aspectu reliquo sed corpore nervis
Plenus erat, nudusque caput, rizzusque capillos.
At sassinandi poltronam exercuit artem,
In macchis quandoque latens mala guida viarum,
Namque viandantes ad boscos arte tirabat,
Spoiabatque illos sibi nec restante camisa;
Sachellam semper noctu post terga ferebat
Sgaraboldellis plenam surdisque tenais;
His mercadantum reserebat sæpe botegas,
Compagnosque ipsos, pannis finoque veluto
Tornabat caricos ad ladrorum antra Cypadam,
Officioque boni compagni quisquis ajuttum
Porrexisset ei, tolta sibi parte botini

Ibat contentus; precibus sed denique Baldi
Destitit, et savius forcam lazzumque soghetti
Scansavit jam jam illorum compresus ab orma.
Huic tanto conjunctus erat Falchettus amore
(Falchettus qui ortum Pulicani ab origine traxit)
Quod sine Falchetto poterat nec vivere Cingare,
Nec Falchettus item faciens sine Cingare vixit.
Non fuit in toto cursor velocior orbe,
Namque erat a cerebro ad centuram corporis usque
Semivir, et restum corsi canis instar habebat.
Hic cervos, agilesque capras, leporesque fugaces
Captabat manibus, saltuque (stupibile dictu!)
Sæpe grues tardas ad volum tollere cœpit.
Multi illum reges, reginæ, papa, papessæ
Ducere tentabant, donantes munera, secum.
At ille incagans pape regumque parolis
Cum Baldo semper dormit, mangiatque, bibitque.
Inde gigantonem Fracassum Baldus amabat,
Progenies cujus Morganto advenit ab illo,
Qui jam suetus erat campanæ ferre bataium.
Hujus longa fuit cubitos statura quaranta,
Grossilitate stari æquabat sua testa misuram,
Andassetque trimus per boccam Manzus apertam, etc.

Folengo avait déjà donné une autre version de ces portraits dans le second chant du poëme de *Baldus*.

IMPRÉCATION.

Aspra, crudelis, manigolda, ladra,
Fezza bordelli, mulier diabli,
Vacca vaccarum, lupaque luparum
Porgat orecchiam.

Porgat uditam Mafelina pivæ
Liron o bliron coleramque nostri
Dentis ascoltet, crepet atque scoppiet
More vesighæ.

Illa stendardum facie scoperta
Fert putanarum, petit et guadagnum
Illa marchettis cupiens duobus
Sæpe pagari.

Semper ad postam Gabiazza rosso
Plena Belletto sedet ante portam,
Chiamat, invitat, pregat atque tirat
Mille famatos.

Mille descalzos petit ad cadregam,
Perque mantellum faciens carezzas
Intus agraffat, quid habent monetæ
Prima domandat.

Nulla Veronæ meretrix Harenæ
Pejor Ancroia reperitur ista.
Heu tapinelli poverique amantes
Ite da bandam;

Ite luntani moneo provator
Ipse crustarum putride carognæ
Ibit in Franzam pochipendit istum
Quisquis avisum.

EXTRAITS DU POÈME DE BALDUS

AVEC LE COMMENTAIRE DE L'ÉDITION IN-4° DE 1768.

CONTRA STRIAS ET ROFFIANAS

XVIe LIVRE.

Terra covertatur passim meretricibus istis [1],
Quæ semper luxu, petulaque libidine jactæ,
Sinceras juvenum nequeuntes flectere mentes,
Ut sua continuo satietur aperta vorago.
Ast aliquam si forte volunt maculare puellam,
Aut niveam pueri de corde tirare columbam [2],
Quid faciunt istæ tigres, cagnæque rapaces?
Dum missæ celebrantur, amant cantonibus esse,
Postque tenebrosos mussant, chiachiarantque pilastros
Ah! miserelle puer, dicunt, male nate, quod ullam
Non habes (ut juvenes bisognat habere) morosam!
Hæc tua quid prodest facies formosa, galanta?
Quid frons avolii [3]? quid ocelli corda tirantes?
Quid dentes referunt indas albedine perlas?
Quidve corallicios frustra natura labellos
Concessit, niveasque genas, pariterque rubentes,
Quando quidem non vis, vel nescis amare puellas?
Pulcher es, ut placeas, ut ames, ut ameris, ut uras,
Urarisque simul, mundi quoque gaudia sumas.

[1] Per synecdochen, sed sensus nimis verus.
[2] Simplicitatem.
[3] Frons eburnea.

Visne juventutis sine fructu perdere florem?
Visne senectutis longinquæ incurrere fezzam?
Si nunc temnis amare, puer, mox vecchius amabis.
Numquid vis fieri frater, monachusve (remotis
Delitiis Veneris, Bacchi, Martisque Jovisque)
Quos vel simplicitas, vel desperatio traxit?
Nemo super terram sanctus; stant æthere sancti.
Nos carnem natura facit, quo carne fruamur [1],
Quove voluptates mundi, mundana propago
Quærere sollicitet, mox pleno ventre capescat.
Nil Deus indarnum, simul et natura crearunt.
Instituuntur aves, pecudes, piscesque, feræque,
Ut venatores, piscatoresque fiantur,
Utque gulam variis saturemus carne guacettis,
Plantantur boschi, fiunt de marmore montes,
Quo naves, barcas, quo tecta locemus et ædes.
Lana datur pegoris, gallinis pluma velochis,
Quo fiant lecti molles, calidæque pelizzæ.
Sic etiam teneras mundo fecere puellas
Quas vos, o teneri, debetis amare puelli.
Talia sic istæ gajoffæ [2], propter aquistum,
Verba secreta movent, juvenum quoque pectora tentant;
Quorum si nequeunt durantes flectere sensus,
Ad magicas properant artes, poscuntque diablos [3].
. . . .

[1] Lænarum impia documenta.

[2] Iniquæ.

[3] Lænæ vulgo sagæ creduntur quia earum blandimenta tantam vim apud incautos obtinent, ut, quod lenocinii vi perficitur, maleficiorum effectui tribuatur.

LUXURIA.

XXV[e] LIVRE.

En super interea pratum venisse videntur
Ex arborsellis florumque nitore pienum.
Candida fragrabant ibi lilia, septa rosarum,
Cingebat campum, varios qui miscet odores.
Innumeræ damæ dansabant undique, dulces
Dant cantilenas, plenasque cupidine voces.
Inter eas reliquis formosior una canebat,
Gestans auriferam sublimi fronte coronam.
Tantum suavis erat visu, tantumque petulcis
Blanda oculis, quantum fuit unquam fœmina mundo.
Nunc humilem terræ frontem pudibunda tenebat,
Nunc lætos, madidosque simul relevabat ocellos,
Nunc effundebat graciles lasciva cachinnos,
Nunc inflammatis animos stimulabat ochiadis.
Obvia currebat venienti fervida Baldo,
Seque galantinam totam presentat ad illum.
Mox quot compagni sunt, tot venere puellæ.
Hic blandi risus, sdegni suspiria dupla,
Hic turpes tactus, cegni, basamina, luxus,
Plena libidinibus movimenta trahentia mentes.
Hic stigans animos ad amorem, musica garrit.
Arpicorda, lyræ, citharæ, flautique forati,
Voces humanæ melius quæ pectora captant.
Baldus communi urgetur succumbere legi,
Namque fomenta videt Veneris causamque modumque [1]
Non apud ardentes flammas est paia tenenda,

[1] *Causa* sunt flores et amœnitas loci. *Modus* sunt puellæ saltantes.

Cœlestes violare deas occasio posset.
Ergo manum Baldus reginæ porrigit instar
Ballandi, Cingarque suam carezzare puellam
Incipit, atque capit dum Liro fervidus altram,
Denique dum cuncti nimio vexantur amore,
Contremuit campagna statim, pratique decores
Auffugiunt subito, fontes et limpida stagna
Non plus apparent, discedunt oscula, lusus,
Mutantur flores in tintas sulphure flammas,
Mutantur nymphæ cornutos in diavolazzos,
Mutantur risus in verba piena doloris.
Undique luce caret locus ille severus et asper,
Qui sonat ut resonat mare tempestate revoltum.
Incipiunt fremitus vocum, stridorque gridantum
Almarum, versant raucantes nubila voces.
Hic tantæ flammis umbræ cruciantur acerbis,
Quantæ pro fœdo periere cupidinis actu.

EXTRAITS

DU LIVRE D'ÉPIGRAMMES QUI TERMINE LES OEUVRES DE FOLENGO.

Baldraccus nunquam nisi de mangiamine pensat ·
  Cum mangiat, satiam nescit habere gulam.
Scit dare præceptum galantiter omne coquinæ,
  Namque lecatoria semper in arte studet.
Sic ait : In speto rostirier Oca debetur [1],
  Plenaque sint spetis interiora bonis.

[1] *In speto :* veru ; nos dicimus *spiedo*. Baldraccus docet sic anserem veru assari. Allegorice intelligi quoque potest.

Quæ dum arrostitur, quæ dum gyratur atornum,
   Non cesset lardi serva butare brodum.
Hæc est materies, atque ars, et forma coquendi,
   Hæc venit a nostris regula docta scholis.

Squassabat quondam pelagi fortuna schirazzum [1]
   Qui de salata carne plenus erat.
Frangitur arbor, aquas sorbet sfondata carina,
   Et plorans cœli quisque domandat opem.
Cingar se misit tantum rosegare mezenos,
   Ac si non esset tunc prigolandus aquis.
Scridatur, quare mangiet, nec donet ajutum;
   Respondet: Quia sum sat bibiturus, edo.

Nota. Il est à remarquer que l'on trouve dans l'édition in-4° de 1771 plusieurs épigrammes qui ne sont ni dans celle de 1521, ni dans celle d'Amsterdam, 1692.

EPISTOLIUM COLERICUM

MAGISTRI ACQUARII AD SCARDAFFUM ZARATANUM MERLINI POEMATIS CORRUPTOREM [2].

Laudabilis et observabilis apud antiquos usanza fuit, ut in suarum frontibus epistolarum, aliquam saluta-

[1] Piccola nave.

[2] Nous insérons ici cette première pièce de l'édition de 1521, d'abord parce qu'elle n'a pas été reproduite dans les autres éditions, et afin de donner un exemple de macaronée italienne en prose.

tionem percupiant et ascribant recipienti eas condignam. Quam igitur salutem ut hujusmodi mantineamus costumamentum tibi, sbudellatissime Scardaffe, convententem mandabimus? An Dei gratiam? Minime, quia Christum sanctamque Mariam renegasti; an corporis bonam valitudinem? Absit, es etenim (ut diu sbaiafasti) consumatissimus Herbolattus, et Avicenam Hypocratem, Galienum Mesuen totum avantaris imprendisse, et ideo de sanitate conservanda non ullum tibi habes mancamentum, nam (teste Plotino) male guaribit alios qui sibi medesimo infirmanti dare soccorsum nequit. Verum tibi congruum illud disticon inveni :

Deus tibi si caderet quoties fers ore bosiam
Jam tua non posset pane ganasci frui.

An tibi richezzam denariosque desiderem? ad propostum nequaquam. Te namque per botegas toga brocata decorum, colana torquatum, supra mullettam cavalcantem sepes sguaitamus, observamusque, non tibi, mulletæque tuæ polimenta desunt, non staffiles recamati, millibus et stringulis ornati. Quapropter richissimum te arbitramur. O si teipsum considerares, quam bellum nobis de te spectaculum prebes, quum passu portantino tich tach pedibus sonantibus hinc inde per urbem cursitas! An tibi filios optabimus! Nec ita, quandoquidem castratus es : nam dum in arte castratoria te peritum jactabas, quemdam soldatum patientem eunichizare presumpsisti, credens (ut usaris) aliquem ditesticulare porcellum, illi miserulo genitalia simul et

animam cavasti. Porro soldati ceteri non pocum tua pro imperitia sdegnati, te nasconditer pigliarunt, ligaruntque, ac sine tantis tenais ferrisque affogatis tibi castronato baricocolos extirparunt, fatigamque filios generandi penitus abstulerunt. Hinc tibi supra pilastrum quemdam carmen attacatum fuit creditum poetæ Godii :

Legis adimpletor meritat Scardaffus honorem,
Vult oculum pro oculo, pro pede vultque pedem,
Sic dum testiculos morienti taiat ab uno
Milite, testiculos præbet et ipse suos.

Ringratiandus tamen est magister Zucconus peritissimus castrator, qui rogatus nisi tradidisset aiuttum, tirasset merito sursum (ut aiunt) calzas. Ergo nec ejusmodi salutatio convenit, homini docto, ricco, castratoque. Tanta denique fantasticatione cerebrum gratavi quod pulchra quod sufficiens, quod omni laude dignissima per me salus retrovata est. Accipe igitur, frater mi Scardaffe, mi frater dico, quem super furcas tam filialiter et voluntariter appicatum viderem, et crocitantes cornachias, effossisque oculis, nutrientem. Mi denique frater, tua salus, infrascripta mala, quæ Merlinus noster in quarta decima macaronica loquens, de Saturno ait :

. . . . . Capitis dolor, hydropisia,
Mazzuccus, lancum, carbones, morbida pestis,
Angonaia, malum costæ, quartanaque febris,
Flegma, tumor ventris, vermes, colicique dolores,
Petra vesigarum, cancar, giandussa, bognones,

Franzzosus, fersæ, cagasanguis, rogna, verolæ,
Defectus cerebri, rabiesque frenetica, clavus,
Stizza canina, dolor dentorum, scrofa, puide,
Goltones, postema, tumor vel lergna vocatur
Testiculi, brofolæ, tegnosaque codega, lepra,
Schelentia, gulæ siccitas, tum pectoris asma,
Sanctique Antonii morbus, morena, podagra,
Tisica febris, muganeæ, tardæque pedanæ.

Hæc itaque Saturni familiæ tua sit salus, mi dilecte Scardaffe, quia juxta meritum, dandum est pretium, nec tantum hæc eadem in tuo corpore desideramus. Verum tum in famiglia et parentela tua, tum in amicis benefactoribus et tibi benefacturis appeto, quis non ista fideli percuperet familiari? Ut autem sis felicior, hæc irremediabilia fore velimus, et in his voluptatibus te nestareos agere dies Divi concedant! Vin' scire quod tuum beneficium erga me sic bene tibi desiderare commovit? Arrige aures bricone. Divinum quippe volumen Merlini Cocaii furtim surripuisti, mox omni latrina merdolatius imboazzanter ad lucem venire fecisti. Audiat terra, cœlum, mare, Plutoque causam falsificationis ejusdem voluminis præclari, et subtiliter universis tuæ sceleraginis rebus fantasticatis, iratus æteris arbiter te summo de troni solio fulmine devoret. Scelerate, proterve, ribalde, ladro, sacrilegiis plenissime, venisti jam pridem ad me nescio quibus lusenghis petere veniam, ne te amplius per expressum zaratanum, subdolum, falsum, ribaldonem, manifestarem. Quando quidem quotidie sentiebam te super bancos et pulpitos

prædicare et zaratanizare, ubi vendebas bissolos impiastros cerottos de stercore canis compositos, probans esse optimum ad expellendam rognam Cerottum. Avantabas quin etiam te stinare absque bragherio rotturas, cavare dentes, fœcundare mulieres, purgare oculorum pannos et catharates, extirpare petras, et omnia hæc absque dolore faciebas, immo facere dicebas, quosdam componebas siroppos, pilulas, unguentos, confectos quos falso appellabas Dragantes, Dyaquironem, elefanginas, crocias, aureas, sine quibus et cætera. His ego tuis ribaldariis motus per quas non modicas acquirebas pecunias et homines perimebas, non tuli, imo te per strionem publicassem, ni subito venisses ad veniam. Ego benignus cessi, mox humiliter nostris in penetralibus accepi, ubi nostras lucubrationes aliquantillas ostendi. Tu tamen fraudulenter, me inadvertente, poema præclarissimi poetæ Merlini Cocaii Macaronicum robasti, corrupisti, falsificasti, et multa non sua interposuisti, et plures libros surripuisti quos tibi tribuere volebas manigolde. Furcifer malignissime, esset enim sacrificium non modicum Deo gratum te scortegare, homo pessime, non homo, sed bestia, diabolazze, præterea sic imboazzatum, castratum, totum ab illo mutatum stampare fecisti, quid promerebat vates inclitus sic a te vitiari? utique causa vindicandi te, quoniam tuas insectabar malignitates? Simulator pessime, quem de Ganelonis maganzesi natus judico, et quem patefacturus sum per barrum, per ladrum, per roffianazzum. Vade in malam crucem, et quantum Ovidius

Naso desiderat in Ibin multiplicatum millies in te nunquam deficiens veniat.

ALLIONE.

MACHARRONEA CONTRA MACHARRONEAM BASSANI AD SPECTABILEM D. BALTASAREM LUPUM ASTEN. STUDENTEM PAPIÆ.

O tu qui tanquam quondam d'Oriente venisses
Offerre munera vocaris nomine magi,
Et de cognomine spaventas peccora campi,
Quid agis, quid peschas, quid habes, aut gata ligare,
Quod nihil scribis qualiter te regere vales.
Istic Papiæ nec quali fronte triumphas,
Cum sociis illis Milaneysis, seu lizadrinis,
Qui jam jam volent rebeche excedere sensum
Hic me lassasti solum defendere causam
Gallorum, contra cagasangues, hi Longobardi
Ast habitantes. Nostris dormendo sub umbris
Et quibus bastat animus trufare majores,
Unde me trovant veniunt in turba ghignando
Cum certos versus qui sub colore witonum
Seu marronorum Savoyam circa manentes
Ipsos Franzosos villipendunt usque a la merda,
Hos baptizantes magninos conzaparolos,
Seu chiavorinos quod non soffrire debemus,
Cum nos Astenses reputemur undique Galli.
Dicunt ulterius qui de Papia venerunt,
Quod versus illos codicem lassando digesti
Studes et peysas ferrum jungendo a la caza.
Tanquam Lombardus; hoc quod non credere possum,
Guarda quid facias; sindicatores habebis

Pater et barba tui stentant te facere un homum;
Scio tibi dicere quod si te fore cognoscent,
De varivellis, aut scolas perdere tempus,
Certe dum veneris aut pro pecunia scribes
Te forsam forsam faciant una ocha parere.
Nota quod etiam si vis cerchare sutilis,
Nos ambo invenies Gallorum germine natos,
Et dicent gentes da san Damiane, trabucho,
Seu cagapisti suis tremenare sollentes :
Hoc propter laudo similes accipere versus,
Cum scarlapacio tibi storchiare morellum,
Tanquam compositos animi passione reversi.
Auctorem novimus alias fuere fatutum,
Cum Savoyenghis, gallicam sustinendo querellam,
Sed postquam sibi disciplinam, seu staffilatas
In quadam stalla dederunt, hii Savoyenghi,
Quos abbaraverat at monstrando se nigromantem
Voltavit cartam sforzando dicere contra,
Non potens equum cerchavit batere sellam,
Et quamvis ipse sit de lizadrica sorte
Ex habiteycis tamen inscribere versus.
Cum Pemonteysis voluit se ponere stronzum,
Ut stronzi fecerant cum pomis quando dicebant
Vagando in mari nos poma quoque natamus.
Si me juvare vellis qui noscis quo pede zopiat,
Doo si non facimus caramellam ponere sacho,
Et ut non tantum valeas tibi rompere zucham,
Hoc paucum videas quod in scorrenza notavi,
Non per opprobrium nec per concurrere doctis,
Sed propter pugnam pro patria capere tantum,
Satis tu nosti me non vidisse poetas
Et si barbarear per non intendere reglam
Fatigam notes; mensuram vade a la cercha;
Corrige si placet, suppleasque deinde remanda,

Scusare targam resistere contra ragliardos,
Et frapatores frapis qui vincere pensant,
Lombardis quenquam non decet macharronare,
Quod si se beychant digitos tres ante nasellum,
Hii se comperiunt buscham qui querere volunt,
Oculis alterius trabes abscondere suis,
Et ut intendant nos ancha facere versus
Et quod in ipsis mangagna clare videtur
Absque baricolis, volumus respicere orinam
Ipsorum lizadrum forza est schiatare javellum
Et hic in norma receptam scribere suam.
Tanti sunt hodie lizadrelli seu polladroni,
Et zantillastri, partem quod deus habebit
Et quod in breve, si non tempesta rarescit,
Sine candella besognabit ire cagatum.
Vigenti septem, vel ultra, sæpe videbis
Ad umbram stantes fici sub arbore sicca,
Usi menare boves, terrasque arare celoya,
Et ferri super aglium comedere mensam,
Sub intelligitur la massa, et quando volebis
Ronchare zerbora poteris triginta pechionis
Ex his zantilibus binam firmare dozenam;
Dominicis tamen illos non esse putares
Repataroliis lassando pigna gonelli
Cum gavardinis da festa se repoliscunt,
Et cum bonetis viridi de piga veluti,
Per zentilhominos volunt se ostendere graves;
Aspice cum fiochant nobis hic roddere costas
Ad carnasalem monstrando fore parentes,
More quistonico, pifrorum genere tanquam
Domi qui pejus, allibi quam stare dicuntur
Habent in patriis carestiam putaginarum
Et cum nostrabus pensant sorbire musellum,
Nocte per fangas vadunt cerchando amorosas.

Doy fate a la fenestra, volunt cantare fasoli
Super lagutum, trementique voce caprizant,
Plangunt et hullulant, volunt morire d'amore
Cum bona gratia velut marendine caules
Illos tu diceres caga stranfire de fiancho.
Certa serventa galoisa in rua carrera
Fastidio mota cum ghinternare venirent
Quando dormierat, finistre nuda levavit
Et cum nesciret aliter scaciare geneam
Toppinum capiens de pisso fecit aspergeo
Dicens compagni : parcatis, ite cum Deo,
Carnes sunt care, sufficit habere broetum,
Jordani vero valdorchis esse credebant,
Ubi amorose reficiunt cum ravetinis,
Composte crude, vel cum zanzibrio dulci,
Et quando vadunt ad festas unde ballatur
Non appropinquant damizellis guarda la gamba,
In pede remanent semper a longe stirati
Tristi, smarriti parent volt sancto de luca
Cum suis barbuciis brachios in cruce tenentes,
Pertighas si tanquam comedissent. O cavigioni,
Hic bene accorzimus quod ex triginta denariis
Tractatu jude non habent neque fuerunt
In paradiso terrestri mordere pomum,
Si propter donas fugiunt ut gente castrata,
Nec osculare valent; vergogna semper accorat
Partibus in nostris; et si quandoque basabunt
Pro parantella; stillus servatur in eis
Auriculam semper quod basant propre copizum,
Sed inter ipsos homines se in hore basabunt
Tanquam schifiosi qui si se retro bassarent,
Possent morfelosos ibi se trovare soenzum.

. . . .
. . . .

Lombardi vero zantilli quantum una perla
Est magnum dampnum tam grande habere foramen;
Bis in ebdomada faciunt lavare perrucham,
Pro vermenezo quod crucifigere sollet,
Ad barbam raddere savonetos et aqua nampha
Usant communiter, ac se cum mille careciis,
Servire faciunt usque in pertuso de lerbe,
Respicere potes per casam quomodo vivunt,
Politi, nitidi, cum scapulario semper,
Usque ragacii vadunt spazando caminos,
Nec arragnales retro de porta videbis,
De lordmaris non licet dicere tibi
Vincit sobrietas scandagli pondere carnes,
Quatroncias cuilibet raro de regula passat.

. . . .

. . . .

Duos Lombardos etiam vidisse recordor
Hic ad tabernam; volentes edere saltim
Par ovum cuilibet sic, et passare caminum,
Accidit ut unus primum ovum cum scapellasset,
Illum trovavit cocyzum cum polastrino;
Et cum vocaret famulum pro facere greusam,
Alter sagacior dixit illi : Tace brignone;
Sorbe, crede mihi, spagia travondere cito,
Hospes si intendet nobis dedisse polastros,
Per certum faciet cuilibet pagare tregrossos.
Ille tunc timens in tantam cadere speysam,
Ovum predictum coeyzum groglia pollastrum,
Cum becho et plumis oculos claudendo degluxit,
Et strangoravit famulus ne accorzere posset,
Et pro patachiis in somma quinque scaparunt.
Nunc revertamur ad pinchiarole viagium
Ne in quinque sollidos habeamus cadere penam,
Cum sunt Lugduni vadunt gabarando la fera,

Hic tres, hic quatuor crubescunt dicere qui sunt,
Palacia magna remirant alte bagliando,
Paret quod velint volantes prendere muschas.

. . . .

. . . .

O Longobardi frapatores, gens odiosa,
Per universum mangagnas noscite vestras,
Dicatis precor, si scitis, miscula patrum
Tantam superbiam qualis origo creavit,
Dum vultis dicere vos esse sanguine Troye,
Et a Romanis venisse qui dominarunt
Per certum tempus, hoc vobis maxime nego;
Estis quia certe tranta de coste villani,
In merdariis semper peschare querentes,
Ut scalabrones, sed vanum est perdere tempus,
Si sicut ipsis creditis vos facere d'aurum,
Quum non sic vobis desuper sit gratia data,
Constat historiis antiquis et fide dignis
Quod Galli Senones et Anglici sub duce Breno
Provinciam vestram magna pro parte habitarunt,
Quæ pars est Gallia hactenus Cisalpina vocata;
Sed ex Germania post mortem Christi venere,
Barbarice gentes, ut Hunni, Guandali, Gothi,
Et Longobardi partiales Guelfi, Gibelli,
Qui totam Italiam subsupra tarabascarunt,
Tunc baratastis Gallorum nobile nomen
Cum Longobardo talponi sequere exemplum,
Sic quod de Gallis vobis nunc memoria cessat;
Capponi citius eritis cum vestri aratoni
Circumlardati nihil mancare videtur,
Nisi quod cochus veniens vos inflicet hasta.
Angleysos tamen non sic obliare potestis
Retro cum cauda soleat vos pongere sepe,
Et ubi patres archerii fore solebant,

Vos schioppeterii deventastis seu canoniste,
Si pax vel guerra est archibusi in ordine semper,
Et cum cazafrusti per lavorare scagliarum
Nullus equiparet in tondo jungere brocham,
Ragacii ut tripodes facitis scusare stapellum,
Ut scarpas interim discant allaciare pedestres,
Atque impenati volare cum scacavellis.
Intelligenti pauca quantum est de cyrographia
Et bona vicia factores opera laudant,
Quod si per longum vellem narrare legendam,
Non satisfaceret bibliam de mille quaternis.
Hoc solum mitto, satis est resposta Bassani
Qui contra Gallos dictavit macharoneam,
Concludunt ipsi nescire sine finali,
Si Mori, Turchi, Judei, Gochi, Magochi
Estis aut cingrii tandem nominare volentes,
Vos a Cayno canaglia nomine vocant.
Unde conforto cum Gallis facere treugam,
Vel dominabus litem committere nostris,
Quæ sunt de medio partes gratiose ascotantes;
Et contumaciam purgare si besognavit,
Vestra instrumenta portetis a bona chiera,
Ad portas ante non tabussando ghichetum,
Quia nolunt ipse done nostre, si Galli minant,
Ab uno latere vos contra fore minantes;
Neque scricemini quod si montagne passetis,
Et cum clisteriis ibitis remuschiare gaphinos,
Fassinas venient ad nuptias ducere vestras [1].

[1] Cet extrait est donné d'après l'édition de 1521, et collationné sur celle de 1601, que nous avons trouvée tellement mutilée que parfois jusqu'à cinq ou six vers de suite ont été entièrement omis.

MACARONÉE DE BASSANO.

Ad magnificus dominus Gasparus Vescontus (mort en 1499), *de una vellania que fuit mihi Bassanus de Mantua ab uno Botigliano Savoyno apud uncellis, et de una piacevoleza que ego Bassanus fecivi sibi Botigliano.*

Unam volo tibi, Gaspar, cuntare novellam
Que te forte magno faciet pisare de risu.
Quidam Vercellis stat a la porta Botigliano
Omnes qui Sessiam facit pagare passantes;
Et si quis ter forte passaret in uno,
Ter pagare facit : quare spesse voltas eunti
Esset opus Medicis intratam habere Lorenzi,
Hic semper datii passegiat ante botegam,
In zach atque in lach culum menando superbe
Quod sibi de Mutina cum vadit Pota videtur,
Qui de cavalo dicitur seminasse fassolos;
Sed si cercares levantem atque ponentem
Non invenies quisque poltronior illo;
Non habet hic viduis respectum nec maritatis
Sed neque pedonibus, nec cavalcantibus, omnes
Menat ad ingualum sicut lasagnia natalis;
Nec pregat (ut ceteri faciunt) pagare, sed ipse
Sforzat, et illius vox est hec unica : Paga.
Iste manegoldus me vidit a longe venire,
Nec mora, corivit ceu mastinacius unus
Et non avertentis prendit per brilia cavallum.
De montilio quidem parlabam ac ipse zenevra,
Cujus putinam mihi marchesana locavit,
Et brevitas sensus fecit conjungere binos,
Territus at quadrupes sese drizavit in altum,
In pedibus solum se sustentando duobus.

Crede mihi non est illo Gasparre, cavallo,
A solis ortu spaurosior usque ad occasum.
Tene manus ad te, dixi, villane cochine.
Ad corpus Christi, faciam cagare budellas,
Si tibi crepabit, respondit, barba pagabis.
Quis tibi pagare negat, poltrone? dicebam:
Quis poltronus ego? Tu. Mi? Si. Deh rufiane.
Erat mecum mea socrus unde putana
Quod foret una sibi pensebat ille tarochus,
Et cito ni solvam mihi menazare comenzat.
Tunc ego fotentis animosus imagine mulli,
Gaspar, eum certe volui amazare: sed ego
Squarcinam nunquam potui cavare de foras.
Ille manum cazare videns ad arma: comenzat
Fugere tam forum quod apena diceres amen,
Parebatque anima de purgatorio cridans:
Altorium, altorium, misericordia Jesus!
Et sic cridando sese in botheca ficavit,
Tam plane quod nasum sboravit contra pilastrum.
Ille sibi videns sanguem uscire de naso,
Me ratus est illam stultus fecisse feritam,
Et qui debueram strictus stare sicut agnellus;
Non ego negabam unus fecisse ribaldo:
Talia sed tantum dedi sibi vulnera quantum
Que sibi prima fuit dosso vestita camissa.
Inde valenthomus volens cum spata parere
Andavi Sesiam versus bravosando cavallum,
Atque ego dicebam mecum passando riveram,
Pro quaranta tribus vadat rumor iste quatrinis,
Vos mihi vicino fecit pro ponte pagare,
Et nunquam pontem, neque ponticella passavi.

Ad eundem disticon cordat :

Sobrius hec oro ne legeris, optime Gaspar,
Carmina ; cenato scripsimus ista tibi.

MACARONÉE DE TIFI ODASSI.

Est auctor Tiphis leonicus atque parenzus,
Flora leonicum retinet phrosina tiphetum
Sed magne communis stentat fornara parenzum,
Omnes auctores rufiani sine poete,
Fortunam miseram et casum risibile certe,
Et macharones scura persone ficatos
Paratamque cenam zaffis magnantibus illam
Sepeque Buffantem multa cum fame cusinum
Et persam cucham : gladium platinamque migiolum
Quos inspiratam casam portuimus ipsi,
Et Berta payam cornuti in forma diabli,
Et nimio risu bis terque quaterque cacantem,
Et fugientem multo tremore cusinum
Et negromantem portans candela de sevo,
Cum gropis spagum carbonem : zessumque biancum,
Implentemque domum cum signis atque figuris,
Sepeque dicentem : Nihil timete, sodales,
Carceribus tandem cunctos sine cena menatos
Incipimus ; nostre veniant modo sepe putane,
O putanarum putanissima vacha vacharum.

ANALYSE PAR EXTRAITS

DES

CAPRICCIA MACARONICA DE STOPINI (CÉSAR URSINUS).

Macaronea prima.

DE MALITIIS PUTANARUM.

Ite procul, juvenes, pariterque recedite vecchi,
Si cupitis mundo tranquillam ducere vitam.
. . . .
Retia sunt sguardi, complexus vincla dolosi,
Insidiæ risus, dulces tradimenta carezzæ,
. . . .
Mors fera concubitus, baratri conjunctio pœna.
Omnia quid referam? Quis mai describere posset
Omne nefas, ac omne malum meretricis ad unguem,
Sufficit hoc pro nunc quamquam mihi plura supersint,
Dicere quæ possem, sed jam fantesca siropum
Portavit calidum, quem me sorbire bisognat;
Ecce siropus adest solitus, tibi, Musa, propino.

Macaronea secunda.

LAUDES DE ARTE ROBANDI.

. . . .
Nec pensare tamen debes, quod digna robandi
Ars, nostris tantum sit retrovata diebus,
Illam namque prius cœpit cognoscere mundus,

Quam mortale decus regni, regesque fuissent.

. . . .

Robabat uterque vicissim,
Et quamvis homines nondum telluris ab alvo
Robbassent fulvum quem mundus diligit aurum,
Ipsa tamen grossos homines natura docebat
Tunc giandas, ac poma sui robbare propinqui;
Gustus enim meliora suis aliena provabat,
Ut docti insegnant nobis præcepta Nasonis,
Fertilior seges esse alienis semper in agris.

. . . .

Macaronea tertia.

DE LAUDIBUS IGNORANTIÆ.

. . . .

Quid juvat in cunctis vitæ studiare diebus?
Quid juvat assiduas scribendo spendere noctes?
Quid juvat in tantis cervellum perdere libris?
Hi mala mille gerunt, hi portant mille travajos,
Hi mentes hominum curis de tristibus implent,
Hi spessum nostras animas cum corpore perdunt.

. . . .

O vos felices nimium, nimiumque beati
Ignoranti, quibus ullas discere lettras
Nunquam cura fuit, nec carum spendere tempus,
Artibus in vanis, quæ vitæ commoda tollunt;
Humanas lacerant mentes, et corpora guastunt!

. . . .

Ergo si quis amat vitam passare beatam,
Si quis habere cupit raros in pectore sensus,
Si quis desirat virtutem acquirere magnam,

Magnam ignorantem per certum hunc esse bisognat;
Virtutes omnes namque ignorantia passans
Jure vocanda est cunctorum regina bonorum.

Macaronea quarta.

DE LAUDIBUS PAZZIÆ.

Sunt etenim multi (nec tantum dico potentes
Divitiis, opibusque, quibus moriendo bisognat
Heredes lassare suos, qui prædia et aurum
Possideant, magnas pro conservare casadas)
Sed poveri atque inopes qui toto tempore stentant [1]
Nec solo de pane queunt implere budellas,
Attamen uxores ducunt, capiuntque novizzas,
Esseque lætantur, pazzia duce, maritos.
Sunt multæ pariter viduæ quas sæpe videmus
Pazziam seguitare viri post funera morti;
Namque iste vivendo diu cum conjuge primo
Mille malas pasquas habuerunt, mille malannos,
Partibus inque suis probaverunt mortis afannos,
Non tamen absque viro patiuntur ducere vitam,
Nam sine compagno possunt dormire negottam,
Atque viduali nequeunt requiescere lecto;
Quin imo peccatum sic solæ vivere credunt;
Hinc ab eis conjux est primus apena sepultus,
Quod pensant alium, sibi retrovare maritum;
Sic etenim regina illis Pazzia comandat.

. . . .

[1] Stentare, italianice *soffrire*; gallice, *patir*.

Macaronea quinta.

DE LAUDIBUS BOSIÆ.

. . . .

Ars miranda quidem cunctis et dignior altris
Est, quæ digna homini monstrat præcepta Bosiæ.
. . . .

Quid Mæcenates, aut Augusti ante fuissent,
Quid tot Romani, Græci, tenerique barones,
Si non cantassent illorum gesta bosardis
Carminibus vates? Quos Carolus nomine Magnus
Cumque paladinis Orlandus sive Rinaldus,
De tot paganis potuissent ferre triumphos,
Si non mensognas dixissent mille poetæ?
Si quis habet vojam doctam seguitare poesim,
Si quis desiderat Parnassi cignus haberi,
Atque poetazzi famosum acquirere gridum,
Non de veridicis tantummodo scribere rebus,
Non libertatem veræ seguitare camœnæ,
Alta bosiarum sed eum sulcare bisognat,
Æquora, committens ventis sua vela gajardis;
Præcipue magnos si vult laudare signores,
Bravosque duces ad cœlum tollere dictis,
Isti namque solent ad falsas currere laudes,
Currit ut ad sonitum pivæ villanica turba,
Ut currunt pingues ad dulcia vina Tedeschi.
. . . .

Macaronea sexta.

DE LAUDIBUS AMBITIONIS.

. . . .

Quis tot Aristotelem docuit componere libros?

Quis tanta antico dictavit scripta Platoni?
Quis tantos fecit Scotistas atque Thomistas?
Ambitio hos omnes solum svegiavit, et omnes
Ambitio docuit sensus formare profundos.
Et quis me grossas fecit seguitare camœnas,
Unde novis volui implere macaronibus orbem?
Ambitio hoc potuit, potuit quæ cuncta, potestque
Illa mihi multos (quamvis sine pondere) versus
Dictavit, multasque mihi nunc dictat amanti :
Octavas rimas, canzones, atque sonettos,
Terzettos varios, madrigales, atque balatas,
Dulcis amorosas quas ducit epistola rimas?

. . . .

Macaronea septima.

GATTAM ROSAM A MILITE INTERFECTAM DEPLORAT.

. . . .

Quis furor, aut quæ cura tuam tam barbara mentem
Intravit? quæ stizza manum furibunda guidavit,
Quando meam morti voluisti tradere Gattam?
Quam speras famam? Quem quæris et inde guadagnum?
Non vergognasti quando hanc, scelerate, feristi?
O bellam provam, dignos o laude triumphos,
Vulnere mortali teneram trucidare Gatinam,
Flore juventutis quæ dum formosa godebat,
Narcisso similis, ac Rosa simillima rosæ;
Sola meæ giornos vitæ rendebat allegros.
Heu! quid agam infelix, sine te, mea Rosa, quod ultra?
Non potero sine te lætum sperare solazzum.

. . . .

Macaronea octava.

LAMENTATIO DE PODAGRA ET CHIRAGRA

. . . .
Pharmaca multa bibi, solutivos mille siropos,
Mille unctos, mille impiastros, et mille lavandas,
Milleque cerottos provavi, et mille facendas,
Ut sanare meas possem medicando magagnas.
Si novus infernis medicus venisset ab oris,
Portassetque novas medicinas atque recettas,
Est mihi sanandi miserello tanta voluntas,
Mille quod una dies annos mihi sola videtur,
Ut videam si tale juvat medicamen, an ægros
Offendat potius ; cunctas sed perdo fatigas,
Et caput, ut dicunt, asini, proverbia, lavo.
. . . .
O quoties ad me mortem semimortus apello,
Crudelemque voco, sed maestas illa pregheras
Ascoltare negat, facit et merchantis orecchias,
Nam videt hinc magrum se posse cavare guadagnum,
Languida fatali truncans mea corpora falce.
. . . .

Les morceaux qui suivent ces huit macaronées, sont de différents genres ; nous les indiquerons dans l'ordre où ils se présentent, sans en donner des extraits, car ce qui précède suffit pour que le lecteur ait une idée de la manière de Stopinus.

Contentio trium poetarum, Nizzus, Bertoldus et Drias. — *Epigrammata.* (Il y en a une cinquantaine.)

— *Elegiarum liber.* — *Appendix.* (Il se compose d'une vingtaine d'épigrammes écrites, à ce qu'il paraît, pendant que celles qui précèdent, s'imprimaient).

EXTRAIT DE BARTHOLOMÉ BOLLA.

Opus aggredior valde difficultuosum
Quod nimis mihi futurum laboriosum
Neuschlossiani Colbii laudes enarrare;
Adeste, vos Parmesani et Macarones,
Et vestro adore siatis mihi Patrones.

. . . .

In isto loco est usanza
De qua non possum ridere a bastanza;
Hanc cum primo spectavi
De troppo rider quasi crepavi,
Et nunquam desit ridendi materia,
Quia hic non curant seria.
Qui primo huc venit peregrinus,
Etiamsi Cæsar esset Maximius,
Oportet colbum, seu mazzam grandissimam,
Et non omnibus portabilissimam,
Ex quodam certo loco tirare,
Et supra spallas circa castellum portare,
Postea ad ipsum locum ritornare,
Et colbum ad quendam chiodum atacare,
In præsentia serenissimi, illustrissimorum
Et aliorum nobilium virorum.
Sed quando vult ad clavum appropinquare,
Et colbum illum magnum attacare,

Circa circum stat caterva sociorum,
Cum mastellis aquarum præparatorum
Ut in almanaco solet pingi aquarius;
Supra in fenestris stat quidam nefarius,
Effundens tanquam super rotam molini
Vas magnum aquæ, non vini.

. . . .

Nihil est autem magis horrendum
Et quod sit patienti magis molestum,
Quam quoddam foramen funestum,
In qua stat quidam cum servitiali
Siringa, clistere vel retali
Et per fistulam mittit aquam in oculos.
Mallem certe bibere magnos poculos,
In oculos dico, in os et vultum,
Quod facit in capite magnum tumultum,
Et reddit à la fin hominem stultum,
Ita ut irascatur valde multum.
Ergo certe putabam me suffocatum,
Nec pro vita dedissem unum ducatum.

. . . .

HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI,

UBI HUMANA OMNIA NON NISI SOMNIUM ESSE DOCET, ATQUE OBITER PLURIMA SCITU SANE QUAM DIGNA COMMEMORAT.

. . . .

La quale bellissima nympha dormendo giacea commodamente sopra uno explicato panno.... Questa spectantissima statua lartifice tanto definitamente la expresse, che veramente dubitarei tale Praxitele Venere

havesse scalpto. La quale Nicomede degli Gnidii comparandolo (come vola la fama), tutto lo havere dil suo populo expose; et quanto venustamente bellissima lui la expresse, tanto che gli homini in sacrilega concupiscentia di quella exarsi, il simulachro masturbando stuprarono.... Ad gli pedi stava uno satyro in lascivia pruriente, et tutto commoto.

.... Nel cavo intersectio due perfette nymphe astavano, fino sopra le crude devestite, e gli brachii similmente nudati, dal cubito ad le spalle excepto. Et sopra el bracio che el puerulo susteniva, era lo habito sublevato rejecto; li pediculi del quale infantulo, uno in la mano della una, et l'altro del altra mano de la nympha calcavano de tutti tre le vulti ridibondi, et cum l'altra mano le nymphe dimovando le lacinule del puellulo fino al suo cingiere overo umbilico discoprivano. Et el fanciullo cum tutte due le mani el membrulo suo teniva. Il quale dentro alle calde aque mingeva (tepidantile), aqua freschissima.

Et recluse le metalline valve, rimansi claustrato immediate tra quella egregie nymphe, le quale meco lepidissime et lascivule incominciarono dantorno a scherciare, et vallato dalla voluptica caterva delle quale ad provocarme ad le illecebre concupiscentie, illice et suasibile. Onde experiva uno exordio di prurigine,

fovendo gli petulci aspecti una augmentatione di amorosa et lacescente foco.... Cum lascivi vulti, et gli pecti procaci, ochii blandienti, ct nella rosea fronte micanti et ludibondi; formc præexcellente, habiti incentivi, moventie puellare, risguardi mordenti; niuna parte simulata, ma tutto dalla natura perfecto, cum exquisita politione.... Per le quale cose l'alma mia essendose di nova cupiditate totalmente inflammata, et gia nel extremo incendio di concupiscentia proscripta, et excitato omni mio præcipite et lubrico appetito ad amore et in libidine immerso, subito me vidi invaso et infecto da cmpyrivilico contagio....

Sopra de questo superbo et triumphale vectabulo, vidi uno bianchissimo cycno, negli amorosi amplexi d'una inclyta nympha filiola de Theseo, d'incredibile bellecia formata, et cum el divino rostro obsculantise, demisse le ale, tegeva le parte denudate della ingenua Hera; et cum divini et voluptici oblectamenti istavano delectabilmente jucundissimi ambi connexi, et il divino olore tra le delicate et nivce coxe collocato. La quale commodamente sedeva sopra dui pulvini di panno doro, exquisitamente di mollicula lanugine tomentati, cum tutti gli sumptuosi et ornauti correlarii opportuni.

Poliphile mia delitia, solo mio festivo refrigerio, amœno solacio mio, et mio delitioso dilecto, et della mia mente præcipuo et terminato contento : et dominatore licentioso del mio aggladiato et confixo corculo : ami sopra tutti gli pretiosi thesori, et richissime divitie di gemme del mundo excessivamente æstimatissimo. Preco te, non recensente quello che hora in aperto et perspicuo, infallibile cognosci, et che hai potuto expressamente indefecto et rato comprehendere, nella diva presentia positi di tante nymphe. Tutta tua individua, cum omni correlario me strictamente vovo, cum arctissima et juridica deditione donariamente dedico, et inseparabilemente prometto ti degestare il tuo pretioso amore, giammai intimamente nativo et æterno inquilino, nel mio tenace et ardente core. Et tua firmatissimamente tua sum, et ne de altrui fui unque, si io vivesse più anni che il terebyntho di Chebron. Tu sei quella solida colunna et colume della vita mia, et verace et immobilissimo appodio et præcipuo mio Philoctetes. Nella quale vedo perspicuamente omni mia refocilante sperancia salutare, stabilita et commodulata de diamantini laquei, et indissolubile cathene, dalla quale non posso divertire, ne obliquare gli occhii mei, ma indefessa spectabonda. Et inulnati amplexabonda gli lactei et immaculati brachii circa al mio jugulo, suavemente mordicula cum la coraliata buccula basiantime strinse. Et io propero la turgidula lingua joculante zacharissimamente succidula consaviantila ad extremo interito. Et io immorigero in extrema dulcitudine de-

lapsa, cum mellitissimo morsiunculo osculantila, più lacessita me strophiosamente strinse, et negli amorosi amplexuli stringentime io mirai uno roseo rubore et venerabile, nelle sue nivee gene nativo diffuso, cum infectura rosea punicante, cum placido et ebureo nitore della extentula cute renitente ad summa gratia et decoramento. Et provocate da extrema dolcecia negli illucentissimi ocelli lachrymule perspicuo christallo emulante et circularissime perle, piu belle di quelle di Eurialo, et di quelle della stillante Aurora sopra le matutine rose rosulente suspirulante. Quella cœlica imagine deificata, quale fumida virgula di suffumigio mascuo et ambraco, la æthera petente fragrantissimo. Cum non exiguo oblectamento degli cœliti spirituli, tanto inexperto evosmo fumulo redolente, per laire risolventise, cum il delectoso somno celeriuscula dagli ochii mei, et cum veloce fuga se tolse essa dicendo : Poliphilo caro mio amante, vale.

Ainsi se termine ce roman métaphysique, mais plein de passion, et dans lequel les idées ascétiques de l'auteur, ont parfois influencé sa vive imagination au point de lui faire dépasser les bornes des convenances.

Nous en avons donné plusieurs extraits afin que le lecteur puisse mieux juger de ce style bizarre qui se rapproche beaucoup du *pédantesque*. Cet ouvrage étant fort rare, peu de personnes peuvent vérifier

par elles-mêmes, ce qu'en ont dit les auteurs qui se sont occupés de l'*Hypnerotomachia;* cependant ce que nous venons de transcrire prouve que cette lecture est loin d'être dépourvue d'intérêt. On peut consulter Renouard, t. I, p. 28; De Bure, 3766; le Dictionnaire de Prosper Marchand; le *Menagiana*, etc., etc., etc.

EXTRAITS DE MENO BEGUOSO.

BAPTALIA SORZORUM CUM RANIS.

O quæ montagnam colitis, mihi plurima, musæ,
Carmina forte precor, date, grandem namque bataggiam
Inter homos cupio cantare in carmine sbrajans.
Ipse ego sorzorum, ranellarumque criorem
Exponam, ad largum dixit quem Nona caminum,
Hinc crior iste scomenzat; nam sorzus fuit unus,
Qui gattam fugiens fermas gambettat ad undas,
Ut sibi lympha sitim cavet; imas illa buellas
Brusarat : fermis testam cazzavit in undis.
Dumque bibit stagnans videt hunc, propiusque venivit.
Advena sic stagnans, mihi tu pares esse forestus,
Dic, quæso, unde venis, quali et te nomine chiames,
Dic, verum, nullasque velis mihi ferre busias ·
Si verum videam, chiamabo nomine amicum,
Teque casa excipiam ipse mea, et tibi munera tradam;
Rex ego ranarum Inflagenas, notæque loquelæ
Sæpe meæ, unda lutumque parit me, Posque recepit.
Te quoque conspicio bellum, fortisque superstas
Qualis rex aliis, signis, lignoque dorato

Dignus es, isque pares, qui multas dente bataggias
Feceris; ipse mihi nomen, prolemque referto.
Tum illi multas respondit Rubbamolenas :
Cur tibi, quæso, meas importat dicere gentes?
Inter homos divosque meum manet ubique nomen,
Quique spesegantes immensa per aera pennas,
Sbattunt, hique sciunt mea nomina : Sorzus apellor,
Quique panem rodit pater est mihi, bravus in armis;
Quæ masenas leccat mater, quæ nata saladum
Est duce mangianti, sorzam cestella gravatam
Me non progenito tenuit, me fecit, et inde
Inde sub optanti figos, nosasque palato
Misit et omnigenas mihi res dedit illa putello.

. . . .

Risit at Inflagenas, sic responditque : Foreste,
Tu te, ni fallor, de panza et corpore vantas :
Nos quoque campagnas godimus, nec abesse per undas
Herba potest, sed aquæ careant herbis, tamen extra
Quærimus in terram, magnum quin immo savorem
Juppiter attribuit nostris, cara nomina! Ranis.
Namque pruinosas nobis licet ire per undas,
Et vestras habitare domos quoque possumus, ecce
Juppiter ipse dedit pastum terræque lacusque.
Est natura mihi talis; nunc gramine lætor,
Saltelloque diu, placidis nunc tuffor in undis,
Si mihi non credis, liceat tibi cernere, spallas
En dabo, tuque susum veniat; mihi crede, paura
Non datur ulla, viam drettam, facilemque tenebo,
Et tandem ad nostras securo tramite tanas
Pervenies, et gustum allegrezzamque videbis.
Dixit, et heroi spallas dedit : ille pauram
Admovit, facilis ranæ, et saltavit adossum
Leggerus, binas slongans prope flumina zattas.
Primo gaudebat vicinas lumine lymphas

Adspiciens, summis lassans vestigia in undis.
Sed quia sbassatis natat per flumina zampis
Inflagenas, spisseque muso bibit æquora sorzus,
Et videt intornum lymphas; stridet ecce, pianzit,
Et cavat extensos summo de vertice crines,
Zappat et ingratos porrectis unguibus artus.
Parva sed ingenti tremolant tum corda paura
Dum sese in tanto miserum videt ille periclo,
Consilia atque carent prestæ contraria morti.
Pensierum hoc solum capit ille, sed utile nunquam,
Namque spaurazzus facit hunc venisse, brusorque,
Stendit, et inde tirat longam super æquora codam,
Barcarusque fuit, superos precatur adesse,
Salvus ut ad notas possit descendere rivas.
Surdus at est superus, lymphas bibit ille per auras,
Tunc ille exclamans ait: Haud ita pondus amoris
Juppiter in spallis pianzotam portat ab undis,
Atque super Creten posuit; sed non ita sorzum,
Rana noans humeris trepidum me portat obesis,
Quæ super undantes alzat sua corpora lymphas.
Ecce sed una foras saltavit bissa, sub herbis,
Quæ jam latuerat : bini tremuere sodales.
Hanc ubi *facchinus*, ranarum scilicet heros,
Vidit, de carghis buttavit corpora spallis,
Fugit, et ad sottum lymphæ, lætusque pauram
Depulit, atque suis scupilatam fecit in undis,
Namque venenosam scampavit in æquore boccam.
Sorzus at in medio, fundoque relictus aquarum,
Cœlicolis panzam monstrat, desperatusque
Saltat, et assuetum manibus zogat usque ad amorem;
Lacchettosque trahit, boccam storzitque, et ocellos
Volvit, et inde criat; corpus cazzatur abassum.
Sed nequit ille comis falcem scampare cruentam,
Nam sese bagnant, suppam faciuntque per undas;

Ergo bibit, trahiturque, nec hi cascantibus armis
Ajutum præbent, oculos tunc ille feroces
Torsit, et ad chiacolas linguam movet ultimus istas :
Inflagenas, Divi jam te novere baronum,
Namque baronadas cognovit Juppiter istas :
Sicne reus nostrum conservas ordine pattum?
Ingannare licet miseros? sic inter euntes
Me, me bustasti, briccon, de spallibus undas?
Proditor, inter aquas virtutem perdere scisti.
Ipse sed hæc nostris pagabis crimina sorzis;
Juppiter et gravidas mandabit ab arce saettas.
Ultima sic sorzi dixerunt verba, moritque.
Insuper at rivam passeggians Leccapiattos
Hunc videt, et sævo magnas dedit omine voces,
Sic fortem sbrajat, propios surdaret ut omnes;
Smortus et inde ruens sorzos avvisat inertes.
Illi ubi cascatam sorzi audivere sub undis
Per causam Inflagenæ, irarum de pectore motus
Buttarunt, celeresque suos tambura per agnos
Personuerealios sævas chiamantia ad armas,
Omnis ut in pressam adveniat currendo palazzum
Rodipanis, etc., etc.

. . . .
. . . .

Eia agite, o patres, sævas curramus ad armas,
Atque galoppantes vendettam tostus iniquam
De torto, atque baronada faciamus in illum.
Ad guerram properemus, et altos quisque per agros
Bandieram portans uniscat ad arma cohortes.
Talibus ille suos confortat ad arma parolis.

. . . .
. . . .

Tum ranæ solita se cazzavere palude,
Atque pianzentes retulerunt corpora regis,

Exequiasque alto fecerunt murmure dignas,
Atque sbuellatos tumularunt undique manes.
At sorzi præstas quatientes ordine gambas
In tanas scondunt sese, patriosque penates,
Et fossos faciunt, ubi cazzavere foratos.
Qui tamen accepto sberegahant vulnere Protus,
Atque chirurgus habet; sanant, mazzantque feritos;
Atque ita vendettam fecerunt Rubbamolenæ.
Hæc mihi Buttabavas contavit Nonna putello,
Dum socus ad tremulos saltabat fervidus artus.

AD AMICUM.

Dum tonat e cœlo, reboantque cacumina Olympi,
  Et screcolant ictu fulminis arva, domus;
En dives alzato borbottat ad æthera vultu,
  Pispolat oppressas sæpe timore preces;
Nam timet ipse sibi, filiis, domuique; monetas
  Aspicit interea, quas gravis urna tenet.
Et timet et sperat; picola est tamen ista speranza,
  Nam timor est dominus, spes tremolando jacet,
Si vero grossas buttet de nube balottas
  Juppiter; ah! quantum murmurat horrificus!
Attamen ista sui foret unica causa timoris,
  Ni focus et latro, terræmotusque forent.
Et servos metuit, metuit caminando sassinos,
  Et sognans metuit; semper ubique timet.
Nec tamen ipse sibi hoste est tunc securus ab omni,
  Nam facit una hostes ipsa moneta suos,
Parturit hæc vilium; justos depravat amores,
  Et mores animi per loca fœda trahit.
Ah cur siffatos homines noscendo malannos,
  Ricchezzas capiunt, divitiisque frui!

EXTRAITS.

MACARONÉES FRANÇAISES.

Receptio publica unius juvenis medici in Academia Burlesca, Joannis Baptistæ Molière, doctoris comici. Editio troisième. Revisa et de beaucoup augmentata super manuscriptos trovatos post suam mortem. A Amsterdam, chez Jean Maximilian Lucas, marchand libraire tenant son magazin sur le Dam. MDCLXXIII.

Tel est le titre exact de l'opuscule dont nous avons fait mention à l'article de Molière, et que M. Magnin a exhumé.

Il s'est cru obligé de retrancher un passage, mais nous reproduirons ici la pièce dans son entier, d'après l'exemplaire du Musée Britannique.

ACTA ET CEREMONIA RECEPTIONIS.

PRÆSES.

Savantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis;
Et vos altri messiores,
Sententiarum facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Salus, honor et argentum

Atque bonum appetitum.
Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio
Est medici professio;
Quam bella chosa est, et bene trovata
Medicina illa benedicta
Quæ suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore
Facit a gogo vivere,
Tant de gens omni genere.
Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuati;
Totus mundus currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos,
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.
Doncque ideo, il est nostræ sapientiæ
Boni sensus et magnæ prudentiæ
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore
Et prendere gardam a non recevere
In nostro docto corpore,
Quam personas capabiles
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.
C'est pour cela que nunc convocati estis
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici,
In savanti homine que voici,

Lequel in chosis omnibus
Dono ad interrogandum
Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat dominus Præses
Et tanti docti doctores
Et assistantes illustres
Très savanti Bacheliero
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire?

BACHELIERUS.

Mihi a docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire?
A quoi respondeo
Quia est in eo
Vertus dormitiva
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR [1].

Proviso quod non displiceat,
Domino præsidi lequel n'est pas fat,
Mais benigne annuat;

[1] Ce qui suit n'a, jusqu'à présent, point été imprimé dans les éditions de Molière.

Cum totis doctoribus savantibus
Et assistantibus bienveillantibus
Dicat mihi un peu dominus prætendens,
Raison a priori et evidens,
  Cur rhubarba et le séné
  Per nos semper est ordonné,
  Ad purgandum l'utramque bile?
  Si dicit hoc, erit valde habile.

BACHELIERUS.

A docto doctore mihi, qui sum prætendens,
Domandatur raison a priori et evidens,
  Cur rhubarba et le sené,
  Per nos semper est ordonné
  Ad purgandum l'utramque bile.
    Respondeo vobis
    Quia est in illis
    Virtus purgativa
    Cujus est natura
  Istas duas biles evacuare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere,
  Dignus, dignus est intrare
  In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Ex responsis, il paraît jam sole clarius
Quod lepidum iste caput Bachelierus,
Non passavit suam vitam ludendo au trictrac,
  Nec in prenando du tabac;
Sed explicit pourquoi furfur macrum et parvum lac
Cum phlebotomia et purgatione humorum,
Appellantur a medisantibus idolæ medicorum,
  Nec non pontus asinorum?

Si premièrement grata sit domino Præsidi
Nostra libertas questionandi,
Pariter dominis doctoribus
Atque de tous ordres benignis auditoribus.

BACHELIERUS.

Quærit a me dominus doctor
Chrysologos, id est, qui dit d'or,
Quare parvum lac et furfur macrum,
Phlebotomia et purgatio humorum
Appellantur a medisantibus idolæ medicorum,
Atque pontus asinorum.
Respondeo quia
Ista ordonnando non requiritur magna scientia,
Et ex illis quatuor rebus,
Medici faciunt ludovicos, pistolas et des quarts d'écus.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

QUARTUS DOCTOR [1].

Cum permissione domini Præsidis
Doctissimæ facultatis
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis
Domandabo tibi, Bacheliere,
Quæ sunt remedia
Tam in homine quam in muliere
Quæ in maladia
Ditta hydropisia
In malo caduco, apoplexia, convulsione et paralysia
Convenit facere.

[1] A partir de ce passage, jusqu'à l'endroit que nous indiquerons plus bas, l'édition de Molière par Aimé-Martin, reproduit l'interrogatoire.

BACHELIERUS.

Clysterium donare
Postea segnare
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

QUINTUS DOCTOR.

Si bonum semblatur domino Præsidi,
Doctissimæ facultati
Et companiæ ecoutanti,
Domandabo tibi, erudite Bacheliere,
Ut revenir un jour à la maison gravis ægre,
Quæ remedia colicosis, fievrosis,
Maniacis, nephriticis, phreneticis,
Melancholicis, dæmoniacis,
Asthmaticis, atque pulmonicis,
Catharrosis, tussicolisis,
Guttosis, ladris atque gallosis,
In apostemasis, plagis et ulcere,
In omni membro démis, aut fracturé
Convenit facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea segnare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

SEXTUS DOCTOR [1].

Cum bona venia reverendi Præsidis,
Filiorum Hippocratis

[1] Autre passage omis dans presque toutes les éditions.

Et totius coronæ nos admirantis,
Petam tibi, resolute Bacheliere,
Non indignus alumnus di Monspeliere,
Quæ remedia cæcis, surdis, mutis,
Manchotis, claudis, atque omnibus estropiatis,
Pro coris pedum, malum de dentibus, pesta, rabie,
Et nimis magna commotione in omni novo marié,
Convenit facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea segnare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

SEPTIMUS DOCTOR [1].

Super illas maladias
Dominus Bachelierus dixit maravillas;
Mais si non ennuio doctissimam facultatem
Et totam honorabilem companiam
Tam corporaliter quam mentaliter hic presentem,
Faciam illi unam questionem;
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus,
Homo qualitatis et dives comme un Crésus,
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis
Cum troublatione spirii et laxamento ventris,
Grandum insuper malum au côté
Cum granda difficultate

[1] La strophe suivante est toute différente dans l'édition d'Aimé-Martin.

Et pena de respirare
Veuillas mihi dire;
Docte Bacheliere,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea segnare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

IDEM DOCTOR.

Mais si maladia
Opiniatria
Ponendo medicum a quia,
Non vult se guarire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea segnare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

OCTAVUS DOCTOR [1].

Impetro favorabile congé
A domino Præside
Ab electa trouppa doctorum,
Tam practicantium quam practica avidorum,
Et a curiosa turba badaudorum,
Ingeniose Bacheliere,
Qui non potuit esse jusqu'ici déferré,

[1] Autre passage supprimé.

Faciam tibi unam questionem de importantia.
Messiores, detur nobis audiencia.
Isto die bene mane,
Paulo ante mon déjeuné,
Venit ad me una domicella
Italiana, jadis bella,
Et ut penso, encore un peu pucella,
Quæ habebat pallidos colores,
Fievram blançam dicunt magis fini doctores,
Quia plaignebat se de migraina,
De curta halena,
De granda oppressione,
Jambarum enflatura, et effroiabili lassitudine;
De batimento cordis,
De strangulamento matris,
Alio nomine vapor hystérique,
Quæ, sicut omnes maladiæ terminatæ en ique,
Facit à Galien la nique.
Visagium apparebat bouffietum, et coloris
Tantum vertæ quantum merda anseris,
Ex pulsu petito valde frequens, et urina mala
Quam apportaverat in phiola,
Non videbatur exempta de febricule;
Au reste, tam debilis quod venerat
De son grabat,
In cavallo sur une mule,
Non habuerat menses suos,
Ab illa die qui dicitur des grosses eaux,
Sed contabat mihi à l'oreille,
Che si non era morta, c'était grand' merveille,
Perchè in suo negotio
Era un poco d'amore, et troppo di cordoglio;
Che suo galanto sen era andato in Allemagna,
Servire al signor Brandebourg una campagna.

Usque ad maintenant multi charlatani,
Medici, apothicari et chirurgiani
Pro sua maladia in vano travaillaverunt,
Juxta même las novas gripas istius bourru Van Helmont,
Amploiantes ab oculis cancri, ad Alcahest;
Veuillas mihi dire quid superest
Juxta orthodoxas illi facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea segnare
Et ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

IDEM DOCTOR.

Mais si tam grandum couchamentum
Partium naturalium
Mortaliter obstinatum
Per clysterium donare
Seignare
Et reiterando cent fois purgare
Non potest se guarire,
Finaliter quid trovaris à propos illi facere?

BACHELIERUS.

In nomine Hippocratis benedictam cum bono
Garçone conjunctionem imperare.

CHORUS.

Bene, bene, bene respondere, etc.

PRÆSES [1].

Juras gardare statuta
Per facultatem prescripta
Cum sensu et jugeamento?

[1] C'est seulement ici que recommence le texte de la plupart des éditions.

BACHELIERUS.

Juro [1].

PRÆSES.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono, aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement Almæ facultatis,
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego cum isto bonetto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Puissanciam, vertutem, atque licentiam,
Medicinam cum methodo faciendi.
Id est,
Clysterizandi
Seignandi
Purgandi
Sangsuandi
Ventousandi
Scarificandi
Perçandi
Taillandi,

[1] C'est en prononçant ce mot que Molière succomba

Coupandi,
Trepanandi
Brulandi,
Uno verbo, selon les formes, atque impune occidendi,
Parisiis et per totam terram.
Rendes, Domine, his Messioribus gratiam.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce serait à moi sine dubio chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam ajoutare
Des lumieras au soleillo,
Des etoilas au cielo,
Des flammas à l'inferno,
Des ondas à l'oceano,
Et des rosas au printano.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento
Rendam gratias corpori tam docto;
Vobis, vobis, vobis debeo
Davantage quam naturæ et patri meo.
La natura et pater meus
Hominem me habent factum :
Mais vous me, ce qui est bien plus,
Habetis factum medicum;
Honor, favor et gratia
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,

Novus doctor qui tam bene parlat,
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignat et tuat.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgianorum
Et apothicariorum
Remplire boutiquas!

APOTHICARIUS.

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles
Et n'habere jamais
Entre ses mains pestas, epidemias
Quæ sunt malas bestias;
Mais semper pluresias, pulmonias,
In renibus et vessia pierras,
Rhumatismos d'un anno, et omnis generis fievras,
Fluxus de sanguine, gouttas diabolicas,
Mala de sancto Joanne, Poitevinorum colicas,
Scorbutum de Hollandia, verolas parvas et grossas,
Bonos chancros, atque longas calidopissas!

BACHELIERUS.

Amen.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor qui tam bene parlat!
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignat et tuat [1].

[1] Ceux qui seraient curieux de comparer la fin de cette pièce avec ce que l'on trouve dans les éditions des œuvres de Molière, même les

EXTRAIT

DE

HARENGA MACARONICA HABITA IN MONASTERIO CLUNIACENSI AD CARDINALEM DE LOTHARINGIA, ETC.

Cette satire ingénieuse contre le cardinal de Lorraine fut imprimée en 1566, en un petit in-8°. C'est la seule édition qu'on en connaisse, et l'on ne doute pas de sa rareté. Elle regarde un fait singulier dont l'histoire ne donne aucune connaissance. On avait souvent reproché au cardinal de Lorraine d'accumuler sur sa tête, contre l'esprit et les canons de l'Église, une multitude presque infinie de bénéfices. Le pape Pie IV en témoigna son étonnement au prélat qui ne fit que badiner de ce reproche, disant qu'il permuterait volontiers tous ses bénéfices, contre celui de Sa Sainteté. Le cardinal se trouvant à Metz, sut que les dominicains de cette ville avaient dans le

plus complètes et les plus recommandables, telles que celles d'Aimé-Martin, etc., remarqueront de grandes différences avec le texte que nous donnons ici.

Cette réception bouffonne fut imaginée dans un souper chez madame de La Sablière, où la fameuse Ninon, La Fontaine et Despréaux étaient avec Molière. Voir à ce sujet le *Bolæana* et Cizeron Rival, p. 13.

trésor de leur sacristie, une fort belle couronne d'or massif, enrichie de pierreries. Curieux et même amoureux de belles choses, il voulut la voir. Les religieux ne purent refuser de satisfaire la curiosité du prélat. Or, voir et retenir dans cette occasion fut la même chose pour l'avide cardinal. Ainsi la couronne ne revint pas aux dominicains. Il quitta Metz, après y avoir commis quelques autres extravagances, et se rendit à l'assemblée de Moulins avec ce précieux dépôt. Tel est le sujet de cette pièce comique où l'ingénieux auteur feint que le chapitre général de l'ordre des dominicains envoie une ambassade de plusieurs de ses membres, pour retirer la couronne des mains du cardinal. On cherche, mais en vain, ce fait dans l'*Histoire de l'évêché de Metz*, du père Meurisse; mais il doit passer pour certain.

Domine illustrissime
Atque reverendissime,
Qui transis in peritia
Et occulta scientia
Magis magnos sapientes
Qui sont inter omnes gentes,
Totus ordo devotorum
Quotquot sunt prædicatorum
Nos huc ad vos legaverunt
Et humiliter miserunt
Ad vestram Reverentiam :
Et quamvis bene sciamus

Quod jam scitis quod petimus,
Vobis placebit attamen
Audire usque ad amen,
Quod habemus totaliter
Ad deducendum breviter.
Vos ergo scire debetis
Quod abhinc diebus certis,
Tenuimus extra regnum
Generale capitulum
In quo conclusimus omnes,
Post multas dissentiones,
Quod per omnem rationem
Debes reddere coronam
De auro massivam totam
Et lapidibus refertam,
Quam jamdudum a fratribus
Jacobitis Metensibus
Vobis fecisti præbere,
Fingens te velle videre:
Et licet istud petitum
Per se sit abunde justum,
Tamen ut vos cognoscatis
Quod in totis rebus istis
Nihil leviter fecimus,
Sed cuncta ponderavimus,
Cum matura gravitate
Studentes longe et late,
Vosmet defendere juxta
Vestri Honoris merita;
Non gravabimus dicere
Sine quidquam omittere
Præcipuas rationes
Quas inter opiniones
Audivimus allegari

Et prolixe disputari.
Primus qui dixit vos contra
Non est de patria nostra ;
Quinimo esse debebat
(Ut ex lingua detegebat)
De Germaniæ partibus ;
Iste cum rationibus
Conclusis in paucis verbis
Volebat monstrare nobis
Quod in dictis et in vita,
Vos eratis hypocrita :
Nam licet in toto vultu
In bireto et habitu,
Simuletis catholicum
Et verum apostolicum ;
Licet missam nostris sanctis
Omni die vos cantetis :
Licet servetis firmiter
Quidquid Ecclesia mater,
Et sancta Romana sedes,
Credere jubet fideles ;
Tamen dicebat quod intus,
Nihil credebatis penitus
De bona Papæ doctrina,
Nisi quod erat culina,
Quam sine conscientiis
Replebatis abbatiis,
Et pecuniis pinguibus
De tot episcopatibus.
Ad has fines allegabat
Et ut doctus recitabat
Bene memoriter omnem
Fidei confessionem
Quam Savernæ feceratis

Coram principibus certis.

. . . . .

. . . . .

Postquam perfecit Germanus,
Plurimi levabant manus,
Plurimi erant silentes
Veluti consentientes.
Sed tacentibus aliis,
Surrexit provincialis
Campaniæ, vestræ domus
Defensor fidelissimus,
Quem surgentem ut viderunt,
Omnes statim tussierunt,
Nec post moverunt strepitum,
Audiendo fratrem istum
Qui in brevi proloquitur
Dicendo sicut sequitur :
Colendi fratres in Deo,
Vestros oculos video
Positos super me recte.

. . . . .

. . . . .

Vix dum este finierat,
Cum jam alter surrexerat,
Non habens patientiam
Petendi audientiam,
Quamvis esset inferius;
Sed erat Hennuierius [1];
Quodque plus est, iste frater
Tunc arrivabat noviter,
Nec habuerat otium
Decrotandi capussium;

[1] Un Hennuyer ou habitant du Hainaut.

Quin adhuc botas ferebat
Cum sequentia dicebat :
Fratres mei, non putabam
Tunc quando huc veniebam,
Quod deberem mysteria
Tangere de materia
Quam tractaverunt acriter
Nostrorum unus et alter;
Sed quia Germanum istum
Video jam supra punctum
De ponendo in escharpam
Et capussium et cappam,
Pro Campanum [1] assallire
Qui se venit dementire,
Debeo quam scio certam
Aperire veritatem.
. . . . . .
. . . . . .

Après un assez long préambule, il raconte comment il surprit par hasard les secrets du cardinal.

Ego illi vale dico
Et me recepi illico
Ad Cameram cardinalis,
Latitando in angulis :
Et expectans hunc venire,
Me posui ad dormire,
(Nec quisquam me vidit autem)
Retro maximum tapetem :

[1] Le Champenois qui avait parlé auparavant.

Et tam fortiter dormivi
Quod nunquam me reveillavi
Usquequo fui commotus,
Per nescio quos singultus
Qui crepabant tam fortiter
Ut meus hic pauper venter,
Fere emiserit bombum;
Sed dicere unum verbum
Non audebam, ne fortasse,
Si me sensissent hic esse,
Me facerent in culica
Per servitorum agmina
Flagellari, sicut unum
Latronem aut espionem.
Ego me sentiens captum
Contineo me quietum,
Et silentium impero
Meo ventri tam misero :
Sicque retinens sufflamen,
Respicio per foramen
Cum uno tantum oculo.

. . . . . .

. . . . . .

Postquam omnes audierunt
Hennuyerum, fuerunt
De sua opinione
Sine contradictione.
Tunc Campanus dedit manus
Germano, et post Germanus
Elevans calicem plenum
Invitat de tot Campanum (le Champenois),
Et Campanus non negligens,
Fuit admodum diligens
Ad hoc simile reddendum

Et Germano propinandum.
Denique tantum fecerunt
Carrons, et simul biberunt
Nunc Germanus ad Campanum,
Nunc Campanus ad Germanum,
Quod Campanus prior victus
Fuit per terram projectus,
Et portatus supra lectum
Ubi indormivit tantum,
Quod non surrexerat adhuc
Quando pro veniendo huc
Montavimus sine pansa,
Supra equos, et hac causa,
Ad vos, sicuti voluit,
Scribere tunc non potuit :
Nam fratres non quieverunt
Donec nos ipsos viderunt
Gallopare per campagnam,
In diligentiam magnam;
Quam nunquam dereliquimus,
Quousque hic adfuimus.
Quapropter, ut conclndamus,
Vos humiliter rogamus,
Quatenus placeat vobis
Coronam reddere nobis;
Aliter denunciamus
Quod vos brevi faciemus
Citare, ut una rappa,
Coram sanctissimo Papa,
Quem novi quamdiu vixi
Bonum Jacobitam. Dixi.

ANTICHOPPINUS

IMO POTIUS EPISTOLA CONGRATULATORIA, M. NICODEMI TURLUPINI DE TURLUPINIS, ETC.

. . . .

Or quando ego video et audio istos irreverentiales truffatores se ridere de vobis, ego totus tribulor in visceribus ventris mei : et mehercule jam non est rumor inter nos nisi de M. Choppino et de sua novissima lucubratione. Et quidam nutando capita dicunt : Et quis est iste Renatus Choppinus, qui præsumit insurgere adversus Majestatem Regis et parlamenta regni? In qua Kyriella reperitur nomen istius sancti? Unus certus quidam ridendo respondit: Quod a bibendo sine choppinando istud nomen habebis quia si choppinificentissimus magister Choppinus choppinando non choppinaret choppinabiliter de choppinâ choppinabili, profecto dictus Choppinus non mereretur choppinificum nomen choppinatoris, quod ei inditum est a choppinatione. Nam certum est quod dictus Choppinus bene et pectoraliter diligit bonum vinum, et sine eo nunquam scribit seu componit, quia vir sapiens non abhorrebit eam. — Eam? dixi ego; tu te ridis de Dom. Choppino advocato Parlamenti Parisiensis, qui compilavit tot libros, et tamen tumet non loqueris congrue. Et ego illum fecissem victum, nisi illico super campum attulisset Virgilium in Eneidos qui similiter dixit: *Vina bonus.*

Unus alter postmodum interrogavit me, sed quare appellat se Renatum? — Quia, dixi, est nomen suum baptismi? Non, non, replicavit ille, ego divinavi quare. Scriptum est Joan. 3, nisi quis renatus fuerit aqua et spiritu sancto, non poterit intrare in regnum Dei. Regnum Dei, apud Ligatores est regnum Papæ, seu Hispanicum : sunt beneficia, benefacta, dona, pensiones, munera, recompensationes quas dant Papæ, vel rex Hispaniæ fidelibus suis famelicis quos habent in Gallia ad turbandum omnia, etc.....

Ego vos amicabiliter moneo de omnibus quæ isti manigoldi allegant contra vos, et inter alia non possum vobis celare unam magnam truffam, quando assimilant vos asino Cumano, de quo Æsopus in fabulis pulchram historiam recitavit, quod semel baudetus ille, cum esset in suis gaillardis cogitationibus, se travestivit in leonem, et superinduit pellem illius, non ut faceret mascaradam, vel ut luderet personam Herculis vel Harlequini in comœdia, sed ut terreret terribili suo aspectu

Oves et boves et cætera pecora campi..

et ita honorem inter socios suos acquireret et præeminentiam; sed quando audiverunt ipsius vocem asininam, tunc statim cognoverunt quod non erat nisi asinus, et sic se stultus ille reddidit omnibus animalibus sociis suis magis risibilem. Similiter isti prætendunt

quod voluistis vos facere terribilem in toto mundo, personando, intonando, bombinando ubique, Potestatem Papæ, periculum excommunicationis, anathema, maranatha, fulmina, fulgura, tonitrua et mille alia formidabilissima et horrificabilissima verba quibus replevistis totum librum vestrum. Sed ipsi mentiuntur per gulam, sicut etiam quando inferunt contra Dominum Papam quod bullæ suæ sanctitatis habent suam veram significationem, quia sunt sicut bagenaudæ seu magnæ vesicæ bene turgidæ et repletæ vento, quæ cum puncto acu percussæ sunt, nihil aliud faciunt quam crepitum ad faciendum ridere pueros, etc., etc.

. . . .

L'*antichoppinus* est terminé par les vers macaroniques suivants :

JOANNES PULLIFAGUS MACARONICUS

AD CHOPPINUM POETAM LORICATUM.

Quam fœtet liber iste tuus, quam tota cinædo
  Quam Choppino strumis carta cacata scatet ?
De festo tute ipse facis, vehis ipse clitellas
  Quam centum possent millia ferre muli.
Curia de vestris curat, Choppine, clitellis,
  Ut tecum has sursum magna potensa ferat,
At de stultitia sanabit stulte Lupinus
  Cum sanandus eras, Mathurinæe, loris.
Sed cape consilium per centum mille diablos,
  Et fac ut semper Sorbonia sancta facit :

Quando suis nequeunt nostri reperire magistri
  Ergottis verum, quando jejuna schola est,
Appellant ciathos grandes, magnosque flacones,
  Si verum in vino forte trovare queant;
Hinc, Cherubineo quod sorbent ore botellas,
  Hæc schola sorbentum Sorbona dicta fuit,
At tu qui a choppinis Choppinus diceris, uno
  Ictu choppinas quattuor atque voras,
Cum choppinando libros, Choppine, volebas
  Scribere condignos fatuitate tua,
In pintis potius debebas quærere verum,
  Quam cerebro Hispano, o traditore, tuo.
Impius est, mendax, impostor quisque Ligator,
  Impurus patriæ proditor atque suæ.
Non aliud possis tali reperire ribaldo?
  Quod non in sacco est, crede, tirare nequis.

STRIGILIS PAPIRII MASSONI,

SIVE REMEDIALE CHARITATIVUM CONTRA RABIOSAM FRÆNESIM PAPIRII MASSONI JESUITÆ EX-CUCULLATI, ETC.

. . . . . Ascendens super magnos suos equos bene magis et pertinenter et categorice respondit : Quid quantusque sim annales mei olim loquentur. O quantum gigantem elephanti corio tectum! O quam magnum annaligallographum, historicogriphonem, bardocucullasinum! Certe ego credo quod incipiet suos annales per illud metrum antiquum :

Torva mymalloneis implebo cornua bombis.

Papæ! hoc erit satis ad faciendum permerdare caligas omnium Hugonotorum, et certe ita est. . . . .

Vade, vade te occultare, annalographonice qui furaris pecuniam regis, mentiendo te esse magnum latinistam, et tamen prima latinitatis elementa adhuc ignoras. . . . .

Ista est consuetudo Italogallorum omnium qui totam nostram Galliam permerdarunt; volunt clamare contra Hugonotos, et nolunt sibi responderi; volunt occidere et rapinare et spoliare et massacrare, et tamen nolunt tangi, ac ne libros quidem de suis cruentis lanienis et carnificinis componi.

Sed si de ipsorum furoribus imprimatur, clamant esse libros seditiosos, ululant esse tympana et tubas et incentiva bellorum civilium. Quid multa? faciunt sicut ille lupus qui accusabat agnum bibentem in inferiori parte fluminis.

. . . .

Massonius Germanos regis amicos appellat porcos egregie sorbentes. Ponamus quod sunt quidam ebriosi inter Germanos; an non sunt etiam multi schelmi et poltroni inter Italogallos? Nos amamus bonum vinum quia, ut dicit glossa, bonum vinum purum lætificat cor hominis, ideo bonum vinum viris mulieribusque est jucundum, ut dicit Bal. in lib. de verb. sign., sed in nostris conviviis melius servamus fidem simpliciter datam. Quando est auditum quod Germani tot millia pauperum hominum peccatorum crudeliter et perditorie occiderunt ut vos fecistis in festo sancti Bartholomei?

Utrum execrabilius est inebriari vino, an sanguine humano? Utrum detestabilius crimen est crudelitas an ebrietas? . . . .

LECTURA SUPER CANONE

DE CONSECR. DIST. III, DE AQUA BENEDICTA PER REVER. DECRETORUM DOCTOREM, ETC.

Papa est talis et tantus quod si uteretur omnibus quæ utuntur magici, tamen non esset magicus, quia est caput Ecclesiæ quod non potest errare. Sic legitur de Papa Gregorio septimo quod aliqui Episcopi volebant eum damnare ut magicum, et quod se traheret cum illa domina Mathilda, quocumque perrexit per vias, undè eum habebant cum illa suspectum. Sed ipsi episcopi bene permerdaverunt se, quia non cogitaverunt quod papa non potest esse magus, quia non potest errare, quidquid facit. Etiamsi fuisset cum Mathilda illa aliquid jocatus, fecisset pro curialitate, qua sese modicum recreasset in tentationibus suis (ut est consuetudo omnium Episcoporum, Cardinalium et summorum Pontificum). Sed in hoc non potuisset peccare, quia est Papa in quem non cadit peccatum; et dato quod Papa faceret omnia quæ facit Diabolus, tamen quia est caput Ecclesiæ, omnia quæ faceret, sunt articulus fidei, et tenetur totus mondus credere, vel est in æternum damnatus. Manifestus est textus in decretis, C. si Papa, ubi dicitur quod si Papa innumerabiles ani-

mas adduceret ad mancipium gehennæ, malo exemplo vitæ, tamen nemo audet dicere : Quare ita facis? Ex quo textu patet quod Papa non potest peccare, etiam si esset scortator, adulter, aut committeret sodomiam in personam etiam alicujus cardinalis (ut aliqui hæretici spargunt de sanctissimo D. N. D. Julio III). O traditores et ribaldi! Si esset gulosus et ribaldus et crapulosus in tantum ut propter nimium potum et cibum fieret hydropicus, o traditores et Ribaldi! Si esset iracundus supra modum, imo furibundus et sæpe blasphemaret Deum et virginem Mariam, sicut unus Zaffus aut ruffianus, sicut similiter dicitur quod faciat sua sanctitas (hoc non possumus negare quia notorium, sed facit ut homo, et in iracundia, primi motus non sunt in potestate); si crederet de futura vita tantum quantum credit unus Maranus, vel unus philosophus, vel unus Epicureus, etc., etc., et si faceret adhuc pejora istis, tanquam unus Diabolus, tamen adhuc remanet Vicarius Christi, et nullo modo potest peccare. . . . .

EXTRAITS DE RABELAIS.

Rabelais, dans son discours de l'Écolier limousin, dans sa description de la librairie de Saint-Victor et dans un grand nombre d'autres passages, s'est servi d'un langage plus ou moins macaronique ; aussi ces sortes de passages ont-ils beaucoup occupé les commentateurs. Cette *verbocination latiale*, qui a été qua-

lifiée de langage *écorche-latin*, par Étienne Pasquier, dans ses lettres sur la *vraye naïveté de notre langue*, est, pour ainsi dire, la contre-partie de la véritable macaronée. Dans la langue de maître Janotus de Bragmardo, des passages sont entièrement dans le style de Folengo.

Nous citerons d'abord le discours du Limousin et deux ou trois autres endroits, avec les explications du Rabelais de Dalibon, en tant qu'elles ont rapport à notre sujet.

« Mon amy, dont viens-tu a ceste heure? » L'escholier lui respondit : « De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutèce. — Et à quoy passez-vous le temps? — Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule ; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale (nous crachons le langage latin), et comme verisimiles amorabonds (et comme véritables amoureux), captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe feminin (du sexe féminin de tout joug, de toute forme et de tout genre). Certaines diecules, nous invisons les Lupanares, et en exstase vénéréicque, inculcons nos vérètres es pénétissimes recesses des pudendes de ces meretricules amicabilissimes. »

« . . . . Seigneur, dit un des gens de Pantagruel, sans doute ce galant veult contrefaire la langue des Parisiens; mais il ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser; et lui semble bien qu'il est

quelque grand orateur en françoys, parcequ'il dédaigne l'usance commune de parler. » A quoy dist Pantagruel : « Est-il vray ? » L'escholier respondit : « Mon génie n'est point apte nate a ce que dict ce flagitiose nébulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule Gallicque ; mais vice versement je gnave opère, et par veles et rames, je me enite de le locupleter de la redundance latinicome. — Par Dieu ! dist Pantagruel, je vous apprendray à parler. . . . . »

LIBRAIRIE DE SAINCT VICTOR FORT MAGNIFIQUE,

DONT S'ENSUYT LE RÉPERTOIRE [1].

Pantofla decretorum (allusion aux décrétales et à la cérémonie de baiser la mule ou la pantoufle du pape).

Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad placitum [2].

Ars honeste pettandi in societate per M. Ortuinum.

De Brodiorum usu et honestate Chopinandi, per Silvestrem prieratem jacobinum.

Decrotatorium scholarium (le décrotoire des écoliers) [3].

[1] Nous ne donnons que les titres macaroniques.

[2] Décret par lequel l'Université de Paris permet aux jeunes femmes et filles d'étaler leur gorge à plaisir. Voir aussi livre II, chap. XVII.

[3] Il existe un livre de théologie morale intitulé : *Décrotoire de vanité*.

Bricot, de differentiis soupparum.

Reverendi patris fratris Lubini, provincialis Bavardiæ, de croquendis lardonibus libri tres.

Majoris, de modo faciendi boudinos.

De usu et utilitate escorchandi equos et equas, authore M. nostro de Quebecu [1].

M Rostocostojambedanesse, de moustarda post prandium servienda, libri quatuordecim, apostilati per M. Vaurrillonis.

Barbouillamenta Scoti [2].

Magistri N. Fripesaulcetis, de grabelationibus horarum canonicarum, libri quadraginta [3].

Cullebutatarium confratriarum, incerto authore.

Poltronismus rerum Italicarum, authore magistro Bruslefer [4].

Callibistratorium caffardiæ, auctore M. Jacobo Hocstraten hereticometra.

Ce maître Jean Van Hoogstraten était un jacobin

[1] Selon un interprète, c'est une raillerie sur les écrits de Guillaume Duchesne, docteur de Paris, qui, par l'ennui qu'ils causaient, pouvaient écorcher et faire mourir les chevaux et les cavales, c'est-à-dire tout le monde, hommes et femmes!

[2] Jean Duns Scot, cordelier écossais, du commencement du XIVe siècle, surnommé le *docteur subtil*, et dont les dix-sept volumes in-folio qu'il composa, ne sont propres qu'à barbouiller l'esprit.

[3] *Grabeller*, éplucher pièce à pièce, examiner scrupuleusement.

[4] On donna souvent aux Italiens, du temps de Rabelais, l'épithète de poltrons.

brabançon, né dans le xve siècle, et très-violent inquisiteur général en Allemagne [1].

Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium.

Cet Eccius est un théologien allemand, adversaire de Luther, qui est raillé ici d'avoir écrit, en style de ramoneur de cheminées, un ouvrage où il soutenait contre lui la doctrine du Purgatoire.

Mouillegroin, doctoris Cherubici, de origine patepelutarum, et torticollorum ritibus, libri septem.

Les pates-pelues, ou papelus, comme on lit dans les fables de La Fontaine, sont les cordeliers, par rapport à l'hypocrisie dont on les accuse, et les *Torticolis* sont encore les cordeliers, en tant qu'ils laissent pencher leur tête sur l'épaule, comme prêts à rendre l'âme, à force de jeûnes et de macérations.

Antipericatametanaparbengeamphicribrationes mendicantium [2].

[1] On connaît l'épitaphe suivante qu'on voyait dans l'église des Cordeliers d'Amiens.

Cy gist Louison la couturière
Qui par dévotion singulière
Laissa aux cordeliers d'ici
Son si joli Callibistri.

C'était le nom d'une petite terre.

Καλὴ pulchra, et ὑςέρα vulva, l'esprit rude se change souvent en b.

[2] Ce mot d'une longueur effroyable est composé des prépositions grecques *anti*, *peri*, *kata*, *ana*, *para*, *amphi*, et du mot latin *cribrationes*, de *cribrare*, percer, cribler de trous; le titre entier signifie les innom-

Sutoris, adversus quemdam qui vocaverat eum fripponatorem, et quod frippонnatores non sunt damnati ab Ecclesiâ.

Érasme accuse le chartreux Pierre Sutor ou Cousturier, de plusieurs tours de fripon que celui-ci avait employés dans le démêlé qu'ils avaient eu ensemble.

Ceci est en outre une raillerie contre ceux qui prétendent que l'Église a le pouvoir de dispenser de l'observation de la loi morale.

Merlinus Coccaius, de Patriâ diabolorum [1].

brables trous qu'on voit aux habits ou aux besaces des mendiants, par devant, par derrière, le long et tout à l'entour. Le mot *beuged*, vient de *bulget*, ou *bouget*, pour *bulgeta*, diminutif de *bulga*, besace, sac de cuir, bourse, d'où les Anglais ont fait *budget*.

[1] Voici ce que dit Ménage au mot *Macarons :* Merlin Coccaie n'a point fait de livre intitulé : *De Patria diabolorum*, mais il a décrit l'enfer dans Baldus. Sur quoi Le Duchat ajoute au même article : Ménage se trompe en ceci, et cela pour n'avoir pas lu l'épître qui précède l'apologétique qui se lit au-devant des Macaronées, car on y voit que Merlin avait composé cinq livres *de Stanciis diabolorum ;* or *stancia*, en italien, veut dire demeure, habitation. De savoir ce que sont devenus ces cinq livres, c'est ce que l'auteur de l'épître ne dit pas. Bernier dit que ce titre de Rabelais est dû à ce que Folengo a fait un enfer macaronique, comme le Dante, Quévèdo et tant d'autres, en avaient fait un suivant leurs visions.

EXTRAITS

DE

LA HARANGUE DE MAISTRE JANOTUS DE BRAGINARDO,

POUR RECOUVRER LES CLOCHES.

. . . . Il y a dix-huit jours que je suis à matagraboliser cette harangue :

Par ma foy, domine, si vous voulez souper avec moy, in camera, par le corps Dieu, charitatis, nos faciemus bonum cherubin[1]. Ego occidi unam porcum, et ego habet bonum vino.

Or sus, de parte Dei, date nobis clochas nostras. Tenez, je vous donne de par la faculté, ung *sermones de Utino*, que utinam vous nous bailliez nos cloches. Vultis etiam pardonos? per diem vos habebitis, et nihil payabitis.

O monsieur, domine, clochidonnaminor nobis, Deo, est bonum urbis. Tout le monde s'en sert.

Ça je vous prouve que me les devez bailler. Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando, clochans clochativo, clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc....

Un quidam latinisateur dist une fois, alléguant l'autorité d'un Taponnus (je faulx, c'était Pontanus) poëte

[1] Nous ferons bonne chère des bribes qu'on nous donne par charité, et à force de boire, nous nous rendrons la face chérubique.

séculier, qu'il désirait qu'elles fussent de plumes, et le batail fut d'une queue de renard; pource qu'elles lui engendraient la chronique aux tripes du cerveau (la migraine), quand il composait ses vers carminiformes. Mais nac petetin, petetac[1], ticque, torche lorgue, (à tort et à travers), il fut déclaré hérétique : nous les faisons comme de cire (nous faisons les hérétiques comme il nous plaît, en perfection, et comme si nous les jetions en moule). Et plus n'en dit le déposant Valete et plaudite. Calepinus recensui.

EXTRAITS DE MICHEL MENOT.

. . . . Est una macquerella quæ posuit multas puellas au mestier, ad malum; elle s'en ira le grand galop ad omnes diabolos. Est-ne totum? Non, non; elle n'en aura pas si bon marché, non habebit tam bonum forum; sed omnes quas incitavit ad malum, servient ei de bourrées et de cotterets pour lui chauffer ses trente cotes. (Feriâ quintâ post 2. Dom. Quadrages.)

. . . . Omnia bona ecclesiastica transeunt par trois cordelières de l'Ave Maria, per tres particulas de l'Ave Maria, Scilicet 1° Benedicta tu; 2° in mulieribus; 3° fructus ventris.

[1] *Nac petetin petetac*, mots qui imitent le bruit que font plusieurs forgerons qui frappent ensemble. Belleau dans son *Dictamen metrificum*, dit : . . . . *Patatic, patatacque sonantes enclumas.*

1° *Benedicta tu.* Ce sont les grandes pompes, les grandes bragues hæc sunt magnæ pompæ, et grandes bragationes. Hæc sunt pompæ, et magni vestium luxus. Si sit abbas, opportet quod habeat mulam cum frenis argenteis auratis. Si sit simplex præsbyter, quid? Opus est quod habeat ung pourpoint de velours, unum bombicinium velutinum.

2° *In mulieribus.* Oportet habere les donnes die ac nocte. Oh! nunc n'en gerroit pas une accouchée, quin dominus prælatus adsit, oportet habere dominas die ac nocte. Ast nunc nulla jaceret puerpera quin dominus prælatus sit convocatus de fisto, oportet quod teneat puerum in baptismo, sit compater, quia bene scitur qu'il a la bourse pour fournir à l'appointement, quod crumenam pecuniis repletam habet, quibus abunde satisfacere possit. Ecce quo vadunt bona Ecclesiæ. Scitote quòd qui nutrit scortum, perdit substantiam.

3° *Fructus ventris.* Ce sont les convives et banquets, hæc sunt convivia cum exquisitis epulis facta. Si in tota civitate fiat unum banquetum, oportet quod primus invitetur dominus episcopus, vel protonotarius....

. . . . Qui fornicatur in corpus suum, peccat. Quare est hodie quod videtis ung homme hault, grand et si bien prins de tous ses membres; unum hominem altum, grandem, et membris bene proportionatum, triginta annorum, ubi deberet esse vis hominis, et tamen iste est jam ruptus, cassatus, et regreditus membratino, qu'il s'en va tout par pièces. An nescitis quod

qui adheret meretrici, unum corpus efficitur? Unde hoc, nisi de paillardise et méchanceté. . . .

Audeo dicere quod si fieret chorea de omnibus fatuis qui fuerunt a principio mundi, Salomon tanquam precipuus, ferret marrotam. . . . Postquam omnia fuerunt dissipata cum meretricibus, lenonibus, histrionibus et assatoribus, les rotisseurs; quando vacua fuit bursa, et amplius nihil erat fricandum et qu'il n'y avait plus que frire, quisque secum ferebant peciam de monsieur le bragard, chausses et pourpoint, chacun emportoit sa pièce, ita quod in brevi tempore, mon gallant fut mis en cuilleur de pommes, habillé comme ung brûleur de maisons, nud comme ung ver. Meus gallandus fuit positus sicut collector pomorum, vestitus sicut combustor domorum, nudus sicut vermis; vix et remansit camissa, munda sicut torsorisium coquine nodata supra humerum, ut cooperiat suam pauperem pellem; nette comme un torchon nouée sur l'espaule pour couvrir sa pauvre peau. Et videntes quod non amplius habebat de quibus uti, de quos, sed quod jam erat denudatus de omnibus bonis et vestibus, ils ont commencé a dire : celuy-là est plumé et espluché; deriserunt eum in tali miseria et dereliquerunt eum.

. . . . Vadit ad illos cum quibus primo sua dissipaverat; sed nemo illi dabat. On luy faict visaige de de bois; fit illi vultus ligneus. Quilibet vertit ei dorsum. Nihil amplius erat fricandum, nec ponendum sub dente. Et adhuc ut augeretur ejus miseria et afflictio, malum supra malum, non est sanitas; mal sur mal n'est pas santé;

facta est magna fames in regione illa, sic quod hic adolescens delicatus qui primo se replebat pinguibus fructis, non habebat panem ad sufficientiam. Cepit egere et in se cogitare : oportet quod tu vivas alicubi. Redire ad patrem tuum, nulla est questio. Caveas, pulchrum esset te videre. Sy hardi; il te feroit beau veoir. . . . .

EXTRAITS DE MAILLARD.

. . . . Est-ne pulchum quod uxor unius advocati qui emit suum officium, et non habet decem francos in redditibus (de revenu) vadat sicut una principissa, et quod talis portet aurum in capite, et in collo, et in zona? Vos dicitis quod hoc est secundum statum vestrum; ad omnes diabolos status ille, et tu ipsa. Dicetis forte : maritus noster non dat nobis tales vestes, sed nos lucramur ad pænam nostri corporis; ad triginta mille diabolos talis pæna! . . . .

. . . . O peccatores, si peccator secretus est damnatus tam confusibiliter, quid de vobis paillardis, et meretricibus histrionibus et concubinariis publicis Ecclesiasticis erit dicendum? . . . .

Venit medicus, et cum intrat cameram, tota camera est incortinata, et nihil videt, et capit candelam et dicit : bona vita, domicella; et respicit oculos ejus, nasum et vultum, et dicit ei : Domina, vos estis bene, consolamini; infirmitas vestra non est ad mortem, et

demandat ancillæ si domina sua dormiat, et festinanter scribit, et facit ei prohibitiones multas, dicens : prohibeo vobis ne comedatis carnes bovinas, nec comedatis pisces sine scamis, ut anguillas, non bibatis vinum sine aqua, et super omnia, non loquamini, nec capiatis ventum; aliter, vos estis mortua. Bibatis thisanam cum liquericia, et sic ponam vitam meam pro vestra quod sanabimini, et sic recedit. Ista vero mulier non tenet præcepta quæ sibi dedit medicus, et totum oppositum facit, et comedit omnes escas sibi prohibitas, et moritur[1].

EXTRAITS DE ROBERT MESSIER.

. . . . In hoc autem convivio (les Pâques) pauperes et divites edunt, et nihil solvunt, quamvis cibus sit preciosissimus. Propter quod apostolus aït : Pascha nostrum immolatus est Christus, id est, agnus sine maculâ : assatus in veru crucis, et interiùs divinitate farcitus; exterius vero lardatus clavis de giroflea.

Itaque faciendum bonum vultum; epulemur in azymis sinceritatis et veritatis.

Après avoir expliqué comment les saintes femmes se rendirent au tombeau du Christ, et le trouvèrent vide, le prédicateur ajoute :

Sed hic notandum est quod mulieres per angelum

[1] La description de cette scène est digne du *Malade imaginaire*. La macaronée de Molière n'est pas plus plaisante.

sunt licentiatæ eundi, trottandi et loquendi; et nihil est novi quia est natura earum. Unde triplices singulares gratias dedit Deus mulieribus :

Flere, loqui, nere
Statuit Deus in muliere.

. . . . Prælati sunt ad modum asinæ. Asina est potens retro, ubi est crux alba; non ante : ideo citius oneratur retro quia fortior est. Sic prælati potentes sunt retro. Bene præcipiunt jejunare, sed non jejunant; multa præcipiunt et pauca faciunt.

. . . . Hodie dissolutiores sunt ecclesiastici quam mundani, et ratio, quia non est timor Dei ante oculos eorum. . . . O quot sunt asini coronati qui nil sciunt, nec scire aliquid volunt. Olim Episcopi habebant campanellam ad vocandum pauperes ad prandium, sed nunc est mutata in unum cornu ut canes vocentur. Creditis quod reges sic voluissent fundare abbatias, si scivissent quod bona in tales pompas devenissent? . . . Aliqui dicunt quod decens est quod dimittatur la linote quæ est in camera die et nocte, etc.

EXTRAITS D'ARENA[1].

Quid est dansa? Est una grossissima consolatio quam prendunt bragardi homines cum bellis garsis sive mu-

[1] Nous choisirons un morceau en prose et un morceau en vers, afin qu'on puisse juger de la manière de notre auteur dans les deux genres.

lieribus dansando, chorisando, fringando, balando de corpore gayo et frisco. . . . Non intelligas quod homines capiant voluptatem et solatium propter puellas, ne puellæ propter homines cogitando ad incarnationem, quia esset peccatum; sed intellige quod capiunt consolationem et gaudium propter alacritatem et allegrissimam sive melodiam soni quem facit flouta et carlamusa, quando tocantur et siblantur. . . . Si dansando cum mulieribus, cogites ad malum, erit peccatum, illud non erit de materia dansandi sive choreandi, sed extra materiam. Sed si non cogites ad malum, non peccas. . . . Secundùm sacram scripturam et secundum jus canonicum et civile, est permissum unicuique respicere bellas fæminas et garsas, dummodò reddat humiles gratias omnipotenti Deo qui fecerit bellas creaturas, et ita ego facio cum respicio eas oculo caritativo de drito et de traverso sicut conscientia mordet.

ÉPISODE D'ANTOINE LÉVA.

DANS LA MEYGRA ENTREPRISA.

Sed de Marsella bragganti quando retornat,
 Fort male contentus, quando repolsat eum,
Antonium Levam trobavit forte maladum,
 Cui mors terribilis triste cubile parat.
Ethica torquet eum per costas, et dolor ingens :
 Cum male res vadit, vivere fachat eum.
Dixerunt medici : speransa est nulla salutis;
 Ethicus in testa vivere pauca potest
Ante suam mortem voluit parlare per horam

Imperelatori, consiliumque dare.
Scis, Cesar, strictè nostri groppantur amores,
Namque duas animas corpus utrumque tenet.
Heu ! fuge Provensam fortem, fuge littus amarum;
Fac tibi non noceat gloria tanta modò;
Contra fortunam patronus navigat unquam,
Nec contra guerram testegiare decet.
Noli fortunam plus hîc tentare ribaldam,
Est nunc pro Gallis, Fransa gubernat eam.
Tu bene cognoscis, non posses vincere Gallum;
Per forsam nullus hunc superare potest.
Son campum bravium nunc Avenione locavit,
Illum cum grossis très bene clausit aquis,
Et tot habet homines de guerrâ jam sibi fortes,
Quot tibi donabunt la mala pasca modò.
Sum moriturus ego, rectè te, quæso, guberna :
Invidet imperio Fransa potenta tuo.
Assortire venit te nunc, nunc Fransa galharda,
Fac quod sis sapiens, atque galantus homo.
Quare, te retira, noli spectare malurum;
Nil tibi plus dicam, Cæsar amice, vale.
Post moritur furiens, rabies ac occupat illum,
Desperatus homo, sensa vocare Deum.
Utque capellani faciunt secreta mementa,
Sic modo secreta verba sequenda refert.
O Deus inferni tenebrosi, Pluto, diable !
Damnatas animas qui rabinare facis;
Hayme infernales ! a vobis me recomando,
Nunc omnes animam prendite, quæso, meam;
Sum damnatus ego certe, pro crimine grando,
Quod, contra Fransam conseillando, dedi.
Delfino feci bello donare verinum,
Plorat eum genitor, Francia tota simul.
In l'autro mundo salvatus pace quiescat,

Et sua cum Christo molliter ossa cubent;
Sed non solus eram, dando consilia mortis,
Alter, quem taceo, participantus erat
Sic etiam dixit contus de Montecucullo,
Quando lo borrelus justitiavit eum.
Illi donarat in aqua mortale venenum,
In granda tassa cum li a boire dedit.
Illico vidisses post, assemblare diables;
In cœlo parlant, murmura magna menant;
Grossa cadit pluvia, multumque tonitrua polsant;
Classos d'inferno sic sua clocha sonat.
Imperelator aït : sum mortus, Christe benigne;
(Corragium certe perdidit omne suum)
Assomatus ero toto mio tempore vitæ;
Ille magister erat, consiliumque meum !
Plorat eum, grossos planctus de pectore donat;
Non dormire potest, mangiat atque nihil;
Ac remanet timidus, pavidus, totusque tremolans,
Et de consilio desprovisitus homo. [1]

A la page 401 du tome II de l'*Hermes romanus*, recueil devenu assez rare aujourd'hui, et publié par Barbier Vemars, à Paris, 1817-19, 6 vol. in-8°, on a inséré les vers macaroniques sur la mort de Michel Morin. En tête du morceau, l'éditeur a malheureusement mis la note suivante, à laquelle on ne s'attendait guère de la part d'un homme aussi instruit : « Le plus grave inconvénient *de ce mauvais genre*

[1] Genthe a donné une analyse substantielle de sept pages, des deux poëmes macaroniques d'Arena, à laquelle nous renvoyons les lecteurs.

est de produire des vers qui ne sont intelligibles que pour ceux *qui savent le français.* »

On serait tenté de croire que celui qui a écrit ces lignes ignorait qu'il y eût des vers macaroniques dans toutes les langues de l'Europe.

Dans un autre endroit du même recueil se trouve la jolie pièce que nous donnons ici :

Pièce macaronique pour le jour de l'an.

AD JOSEPHUM NICOLAUM BARBERIUM HERMETIS ROMANI REDACTOREM INFATIGABILISSIMUM, NEC NON POETAM SAVANTISSIMUM, AGREABILISSIMUMQUE.

Ecce iterum in nihilum fugiens degringolat annus;
Approchat ecce alter; sic annus duriter annum
Culbutat; heu! miseri sic nos passabimus omnes.
Drolerias ergo, quas hic adressat amica
Dextra tibi, receves, o charmantissime frater.
Nunc bene parlandum, tibi souhaitabile quidquid,
Pectore amoroso, credas, souhaito rogoque.
Jam tibi, quos meritas, accordet Apollo favores;
Non tibi retivum se monstret Pegasus unquam;
Carminibus pergas mundum regalare savantem.
Allent ad libitum cunctæ tibi semper afairæ,
Continuo tua dulce sonet, bene garnita nummis,
Bursa, nec huc glisset se diablus, tristior hospes.
Gaillardus semper cantansque, ut pinsonus esto.
Dî te conservent grossum grassumque per omne
Tempus, et a cunctis defendant morbibus atris.
Te aggripare oset nunquam, galopareque tecum
Devoricors nimium chagrinus. Quæ pede lourdo

Pauperis ad cabanam, et brillantem regis ad aulam,
Nil menagare sciens, mors irritata tapagat;
Te cordisque tui dotes epargnet amandas :
Atque agreabiliter vitam te ducere laisset,
Donec Virgilico plaiset tibi dicere versu :
Claudite jam rivos, parcæ, sat prata biberunt.
Hic tibi baiso manus frontemque, bonissime vates;
Te arrivante anno, te decampante, cherisso,
Servulus usque tuus. Prieris si flecteris ullis,
Hæcce tuis, prio te, foliis mea carmina manda ;
Deboutonato lectores ventre riabunt.

Michael Morinus
Elysiorum camporum habitator joyosissimus.

FLOIA CORTUM VERSICALE

DE FLOIS SWARTIBUS.

Angla Floosque canam, qui waffunt pulvere swarto,
Ex wateroque simul fleitenti, et blaside dicko,
Mullipedes deiri, qui possunt hiippere longe
Non aliter, quamsi floglos natura dedisset,
Illis sunt equidem, sunt inquam, corpora Kleina,
Sed mille erregunt menschis martrasque plagasque
Cum steckunt snaflum in livum, blantumque rubentem
Exsugant; homines sic, sic vexeirere possunt,
Et que tandem illis pro tanta lonia restant
Vexeritate, et quem nemant provulnera lodum.

. . . .

Glofite, quæso, mihi, mihi glofite quæso, sodales,
Sæpius expertus credo hoc, cum wolkibus altis
Deleuchtunt sternæ, schinit mane undique lechte,

Et suadent slapum volbringere tempora finstra;
Solum verhindrunt tardum swarta agmina slapum.
Nunc heffunt lustum per weickum springere Beddum,
Nunc vero upstigunt beinos, beinisque relictis
In medio sittunt livo prope nablia runda,
Nunc quoque per bardum krupunt dant custia mundo,
Custia quæ smertant; ogos nasosque bekickunt
Deinde juvat rursus warmum subkrupere beddum,
Et schultros, armosque handos invisere; quidquid
Sæpe etiam wandrunt infra, ruckumque besenckunt,
Et rundos lendos, driventes undique lustrum!
. . . .

Nous terminerons ici notre extrait de cette pièce, reproduite dans une foule de recueils, et qui ne nous paraît pas racheter le mauvais goût qui a présidé au choix du sujet, par la verve et l'esprit qui auraient peut-être pu la faire lire jusqu'au bout.

DE CASEI STUPENDIS LAUDIBUS.

Caseus sive formagius est cibus ex lacte coagulato et sale compositus, qui gullam delectat, confortat stomachum, ralegrat cordem, acuit appetitum, sigillat prandia et cenas, et facit trovare vinum bonum.

Aristotelis filosophia imperfecta est, quia de speciis, id est generibus caseorum nihil continet.

O quanto perfectior filosophus Coccajus qui caseorum genera galantiter distinguit, alii sunt grassi, alii magni, alii duri, alii molles.

Secundum colores: alii bianchi, alii rossi, alii gialdi, alii virides.

Secundum materiam, alii cum herbis, alii sine herbis, alii cum vermibus, alii sine vermibus.

Caseus imo præservat a morte, quamdiu quis caseum digerire potest, est immoribilis, id est, non moriuur.

Puellæ judicant eum qui formagium non comedit, debilem, delicatum et ad venerem mutilum, vel saltem ineptum.

Paris, quia delectabatur caseis Limburgensibus, obtinuit suam Helenam.

Qui mangiat eum etiam ferrum digerire potest, ut struzzi qui solo formagio attrapolari possunt.

Helvetiorum et Retorum res melius starent, si caseum non contemnerent, sed amarent, ut majores sui fecerunt, neglectis cibis delicatioribus et extraneis.

Helvetios et Hollandos qui caseum odiant severe puniendos esse debent, tanquam degenerantes majoribus suis, qui loco panis formagium mangiabant.

. . . .

EXTRAIT

DE LUSTITUDINE STUDENTICA.

Ha, viva fratres, viva, precor esse corassi,
Nam vos ex animo lætor adesse meo,
Esse corasse, hodie mihi missa pecunia præsens.
Tristitiamque tulit, lætitiamque dedit.
Vos famuli Kannis bacchum demergite tieffis;
Et date Rhenano pocula plena mero.

In glassis etiam longis cerevisia spumet,
Servet et alternas potio justa vices.
Singulus hunc hospes quamprimum utsupere debet,
Hæc est musæi regula prisca mei.
Ha falala, falala spelmanni strykite gigis
Et mellite tua concine voce puer.
Welkommi quoniam nunc estis, quotquot adestis
Vos omnes treuvo dreckite corde rogo.
Ha falala, falala, spelmanni spellite dantzum,
Ha falala falala, ha falala falala.
More Palatino bibimus, ne gutta supersit,
Unde suam posset musca levare sitim.

. . . .

Nunc super est mensam danżandum, et benkia circum,
Pocula de propriis præcipitate locis.
Præcipitate libros, quid cum tibi, Bacche, Camœnis?
Pierides vestris sedibus ite Deæ.

. . . .

Sat bibitum est, nihil est totam se fyllere noctem,
Et validos bukum rumpere more suum.
Quid valeat toties humpos ut dragere tantos?
Tot numero pottas, tot sine fine bekras?
In plateas, fratres, in vicos tendite mecum,
Plurima restabunt et peragenda foris.
En ego desilio, quin vos descenditis? Aer
Liber, et hic cœlum conspiciturque solum.
His habitat pennalis homo, consistite fratres,
Quod decet ante fores dispiciamus agi.
Nam tacitos dubio procul, indignatur abire,
Contemptumque putat se nisi dicta salus.
Ne facinus, fratres, moneo committite tantum,
Sunt sua Cæsaribus, sunt sua danda Deo.

. . . .

Nil agimus fratres, frustraque precantia verba

Dicimus, hic opus est asperiora demus.
Ningite nunc, pueri, lapides, effringite fenstras,
Et pluat in lectum saxia grando suum.
Ha faleram vos spiel cantetis classica lentæ
Et gravis horrisono Buccina Marte strepat.
Hey klinck, klanck, klinck klanck, patulo ne parcite vitro,
Heyklinck,klanck,klinkklanck,Heykliniklanck,klini klank.
Arietet in portas cum fuste valentior omnis
Dimotasque suis subruat ordinibus
Aut si non cedant, lacerare repagula tentet,
Et Mars audentes, et Dea ceca juvat.

. . . .

Fregimus et portas, et vitrum fregimus omne,
Publica virtutis per mala facta via est.

. . . .

EXTRAITS

DES AUTEURS ANGLAIS.

POLEMO-MIDDINIA [1].

. . . A principio storiam tellabimus omnem.
Muckreilium ingentem turbam Vitarva per agros
Nebernæ marchare fecit, et dixerit ad illos:
Ite hodie armati grippis [2], drivate caballos
Nebernæ per crofta [3], atque ipsas ante fenestras.
Quod si forte ipsa Neberna venerit extra,
Warrantabo omnes, et vos bene defendebo.

. . . .

Nec mora, Formannus cunctos flankavit averos,
Workmannosque ad workum omnes vocavit, et illi
Extemplo cartas bene fillavere gigantes:
Whislavere viri, workhorsosque ordine suitos
Drivavere foras, donec iterumque iterumque
Fartavere omnes, et sic turba horrida mustrat,
Haud aliter quam si cum multis Spinola troupis
Proudus ad Ostendam marchasset fortiter urbem.

. . . .

Tunc Neberna furens yettam ipsa egressa, vidensque

[1] Ce petit poëme est rempli de noms propres, et il a besoin pour être bien compris des annotations de l'évêque Gibson qui, dans la curieuse édition qu'il en a publiée, a mis une préface curieuse où il rappelle plusieurs des auteurs anciens et modernes qui ont écrit des vers comiques depuis Homère jusqu'à Stopinus.

[2] En écossais *greppe*, harpago vel tridens.

[3] *Crofta*, en saxon, un petit champ, agellulus.

Much-Cartas transire viam, valde angria facta
Non tulit affrontam tantam; verum, agmine facto,
Convocat extemplo barowmannos, atque ladæos,
Tumlantesque simul reckoso ex kitchine boyos,
Hunc qui dirtiferas tersit cum dishclouty dishas,
Hunc qui gruelias scivit bene lickere plettas,
Et saltpannifumos, et widebricatos fisheros,
Hellœosque etiam salteros duxit ab antris,
Coalheughos nigri girnantes more Divelli;
Lifeguardamque sibi sævas vocat improba lassas,
Maggyam magis doctam milkare covœas,
Et doctam suepare flouras, et sternere beddas,
Quæque novit spinnare, et longas ducere threddas;
Nansyam, claves bene quæ keepaverat omnes,
Quæque lanam cardare solet greasy-fingria Betty.

. . . .

IGNORAMUS.

ÉLOGE DE CETTE COMÉDIE.

Non inter plaios gallantos et bene gaios,
Est alter bookus deservat qui modo lookos,
O lector friendleie, tuos; hunc buye libellum,
Atque tibi wittum, tibi jestaque plurima sellam
Hic est lawyerus, simul hic est undique clerus,
Et Dulman merus (quod vis non credere verus),
Hic multum Frenchum quo possis vincere wenchum.
Hic est latinum, quo possis sumere vinum.
Hunc bookum amamus, simul hunc et jure probamus,
Qui non buyamus, cuncti sumus ignoramus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE III[1].

IGNORAMUS.

Phi, phi : tanta pressa! tantum croudum, ut fui penè trusus ad mortem. O valde caleor! Precor Deum non meltavi meum pingue. In nomine Domini, ubi sunt clerici mei jam? Dulman! Dulman!

DULMAN.

Hic, magister Ignoramus, vous avez Dulman.

IGNORAMUS.

Meltor, Dulman, meltor, Rubba me cum towallio, Rubba. Ubi est Pecus?

PECUS.

Hic, sir!

IGNORAMUS.

Fac ventum, Pecus. Ita, sic, sic. Ubi est Fledwit?

DULMAN.

Non est inventus.

IGNORAMUS.

Ponite nunc chlamydes vestras super me, ne capiam frigus. Sic, sic; ainsi, bien fait. Inter omnes pœnas meas, valde lætor, et gaudeor nunc, quod feci

[1] « Argumentum. Ignoramus, clericis suis vocatis, *Dulman* et *Pecus*, « amorem suum erga Rosabellam narrat, irridetque Musæum quasi ho- « minem academicum. »

bonum aggreamentum inter Anglos nostros. Quid tu dicis, Musæe?

MUSÆUS.

Equidem ego parum intellexi.

IGNORAMUS.

Tu es Gallicrista, vocatus *a Coxcomb*, nunquam faciam te legistam.

DULMAN.

Nunquam, nunquam; nam ille fuit universitans.

IGNORAMUS.

Sunt magni idiotæ et clerici nihilorum, isti universitantes; miror quomodo spendisti tuum tempus inter eos.

MUSÆUS.

Ut plurimum versatus sim in logica.

IGNORAMUS.

Logica? quæ villa, quod burgum est logica?

MUSÆUS.

Est una artium liberalium.

IGNORAMUS.

Liberalium? sic putabam. In nomine Dei, stude artes parcas et lucrosas; non est nundus pro artibus liberalibus jam.

MUSÆUS.

Deditus etiam fui amori philosophiæ.

IGNORAMUS.

Amori? quid! es pro bagaschiis et strumpetis? Si

custodis malam regulam, non est pro me, sursum reddam te in manus parentum iterum.

MUSÆUS.

Dii Faxint!

IGNORAMUS.

Quota est clocka nunc?

DULMAN.

Est inter octo et nina.

IGNORAMUS.

Inter octo et nina! Ite igitur ad mansorium nostrum cum baggis et rotulis. Ite jam, Dulman, copiato tu hoc; tu, Pecus, hoc ingrossa; tu, Universitans, trussato semptoriam pro jornea.

IGNORAMUS, solus.

Ah! ah! Rosabella! Ego nunc eo ad Veneris curiam letam. Cupido nunquam cessavit, donec invenit me, et tandem deprivavit me ex omni sensu et ratione mea. Ita sum sicut musca sine caput; buzzo et turno circumcirca, et nescio quid facio. Quum scribo instrumentum, si femina nominatur, scribo "Rosabellam"; pro *corpus cum causa*, "corpus cum cauda"; pro *noverint universi*, "amaverint universi"; pro *habere ad rectum*, "habere ad lectum"; et si wasto totum instrumentum. Hei, ho! ho, hei, ho!

SCÈNE V.

IGNORAMUS.

Madam, pardona mihi, nunquam amavi antehac,

sed nunc veniam ad punctum, et *jungemus issue*[1]; visne facere maritagium mecum?

ROSABELLA.

Haud equidem tali me dignor honore.

IGNORAMUS.

Profecto, Rosabella, amo te plusquam rosa solis[2]. Dico tibi, amor tuus fecit me legalem poetam; vis versus meos?

ROSABELLA.

Si placet, signior.

IGNORAMUS.

Hem, hem.

Si possem, vellem pro te, Rosa, ponere pellem :
Quidquid tu vis, crava, et habebis singula brava :
Et dabo fee simple [3], si monstras love's pretty dimple,
Gownos, silkcoatos, kirtellos, et petticoatos,
Farthingales biggos, stomacheros et periwiggos,
Pantofflos, cuffos, garteros, spanica ruffos,
Buskos et soccos, tiffanas et cambrica smockos,
Pimpillos, pursos; ad ludos ibis et ursos.

Angliè, *Bear-garden.* Annon hæc sunt bona in lege?

ROSABELLA.

Euge, optima!

[1] C'est un terme de droit. *To join issue.* "Cowel, article *issue*, exitus, says that it is derived from the French *issir*. He then observes that sometimes il is used pro ' prole procreatâ inter virum et fœminam.' "

[2] Une liqueur faite avec de l'eau-de-vie, de la cannelle, etc.

[3] Terme de droit. Cowel, article *Fee*, dit : "Fee simple is that whereof we are seized in these general words : " to us and our heirs for ever.' "

MACARONÉE DU Dr. KING.

Il suppose qu'il a découvert dans un ancien manuscrit les vers anglais suivants :

Boys, boys, come out to play,
The moon doth shine as bright as day,
Come with a whoop, and come with a call,
Come with a good will, or not at all.
Lose your supper, and lose your sleep,
To come to your playmates in the street.

Puis il ajoute que ces vers sont évidemment traduits de la composition poétique grecque qui suit, et qui n'est autre qu'une macaronée à base anglaise, avec des flexions grecques :

Κυμμετε, μειϐοιες, μειϐοιες, κυμμετε πλαιειν
Μωνη ισασϐριτας θηϐερει τοπα νουνα διᾶι
Κυμμετε συν ουπω, συν λουδω κυμμετε, καύλω,
Λευσετε συππηραν, μειϐοιες, λευσετε βεδδον,
Συν τοις κομραιδοισιν ενι στρεεσσι πλαοντες.

John Grubb, professeur à l'université d'Oxford, composa un poëme facétieux sur Saint-George et le Dragon, mais il ne voulait pas le laisser publier. Un de ses amis, afin de l'y engager, lui adressa les vers macaroniques suivants :

EXPOSTULATIUNCULA, SIVE QUERIMONIUNCULA AD ANTONIUM OB POEMA JOANNIS GRUBBI VIRI τοῦ πάνυ INGENIOSISSIMI IN LUCEM NONDUM EDITUM.

Toni! tune sines divina poemata Grubbi
Intomb'd in secret thus still to remain any longer,
Grubbe, tuum nomen vivet dum nobilis ale-a
Efficit heroas, dignamque heroe puellam.
Est genus heroum, quos nobilis efficit ale-a
Qui pro niperkin clamant, quaternque liquoris
Quem vocitant homines, brandy, superi cherrybrandy,
Sæpe illi long-cut, vel small-cut flare tobacco
Sunt soliti pipos. Ast si generosior herba
(Per varios casus, per tot discrimina rerum)
Mundungus desit, tum non fumare recusant
Brown-paper tosta, vel quod fit arundine bed-mat.
Hic labor, hoc opus est heroum ascendere sedes!
Ast ego quo rapiar? quo me feret entheus ardor,
Grubbe, tui memorem? Divina expande poema.
Quæ mora? quæ ratio est, quin Grubbi protinus anser
Virgilii, Flaccique simul canat inter olores?

On trouve dans la pièce intitulée : *An answere to a Romish rime*, et imprimée par Simon Stafford, en 1602, la chanson suivante, que l'on croit être du temps de Henri VIII. (Voy. *Censura Literaria*, vol. VIII, p. 368.)

A MERRY SONG, AND A VERY SONG.

Sospitati pickt our purse with Popish illusio,
Purgatory, scala cœli, pardons cum jubilio,

Pilgrimage-gate, where idoles sate with all abominatio,
Channon, fryers, common lyers, that filthy generatio,
Nunnes puling, pretty puling, as cat in milkèpannio;
See what knaverie was in monkerie, and what superstitio;
Becking, belling, ducking, yelling, was their whole religio,
And when women came unto them, few went sine filio.
But abbeyes all are now down fall, Dei beneficio,
And we do pray, day by day, that all abominatio
May come to desolatio. — Amen.

ODE PENDARICO-SAPPHICO-MACARONICA PAR GEDDES.

Emma! fer chartam, calamos, et inkum;
Musa Merlini Cocaii, befriend me:
Per deos volo lepidum ac sonorum
Condere carmen.

Volo Thebarum eximii poetæ
Grande, divinum, simulare songum,
Lesbiæ volo numeros puellæ
Jungere suaves.

Quem virum sumes, cithara judæa
Fistula aut scota celebrare diva
Sportica! ac qualem capiti coronam
Nectere vis tu?

Aqua, without doubt very gooda thinga est,
Aurum et inter divitias superbas
Glitterans, fulget velut ignis ardens
Nocte serena.

An canam miram, memoremque mentem
Nulla quæ forgets, meminisse quorum
Interest; quorum juvat oblivisci
Nulla remembrat!

Larga verborum potius canenda
Flumina; istudque eloquium bewitchans,
Quo sacrosancti patulas senatus
Fascinat aures!

Ille with ease can facere alba nigra;
Rendere et lucem piceas tenebras
Ille can; rursum piceas tenebras
Rendere lucem.

Qui queam magnam Juvenis sagacis
Bella plannandi celebrare skillem?
Totius terræ tremuere gentes
Nomine Pitti!

Interim tremblate, homines scelesti!
Bella qui sacris geritis monarchis!
Quis potest Pitti simul et Deorum
Ferre furorem?

Billius, quam sit homo bellicosus
Vidimus; jam nunc videamus, also,
Quomodo fiscum managet britannum
Tempore pacis?

Ille sævorum insidias retexit
Civium Regi exilium minantum!
Ille traytores draguit latentes
Auram in apertam!

Musa Merlini, satis est; sileto!
Emma, chartam, inkum, calamos repone;
Fer, puer, vinum, cyathumque magnum:
Volo potare[1].

[1] Cette pièce se compose de trente-deux strophes de quatre vers chacune. Obligés de nous restreindre, nous avons choisi celles qui nous paraissaient les plus remarquables.

EPISTOLA MACARONICA

AD FRATREM, DE IIS QUÆ GESTA SUNT IN NUPERO DISSENTIENTIUM CONVENTU.

Rem magnam poscis, frater carissime, quum vis
Me tibi quod said was, quod done was, quodque resolved was
Nostro in conventu generali, cunque referre.
Attamen I try will; modo Macaronica Musa
Faverit, et smoothos donarit condere versus.
Est locus in London (Londini dicta Taberna)
Insignis, celebris, cives quo sæpe solemus
Eatare et drinkare, et disceptare aliquando!
Hic, una in halla magnaque altaque, trecenni
Meetavere viri, ex diversis nomine sectis;
All in a word qui se oppressos most heavily credunt
Legibus injustis, test-oathibus atque profanis.
While high-church homines in pomp et luxury vivunt,
Et placeas, postas, mercedes, munia graspant.
Hi cuncti Keen were; fari aut pugnare parati,
Prisca pro causa. . . . . . .
. . . .
Sedimus ad ternas tabulas longo ordine postas,
Et mappis mundis coveratas, et china-plattis,
Spoonibus et knivis sharpis, fursisque trisulcis
Stratas; cum largis glassis, vinoque repletis
Bottellis, saltis, vinegarique cruetis.
Tandem caupo ipsius, magna comitante caterva
Servorum, intravit lætus, recteque catinos
Deposuit lautos, et magni ponderis. Jamjam
Surrexit Mystes, palmisque oculisque levatis
Ad cœlos, numen votis precibusque rogavit
Ut nobis nostrisque epulis benedicere vellet.

Extemplo coveris sublatis, atque retectis
Viandis calidis, omnes apprendimus arma,
Impetu et unanimi prostrata in fercula fertur

Vient ensuite la description du dîner et les toast que portent les convives.

Placatis stomachis latrantibus, atque feroci
Ingluvie expleta, properamus ad ιερα Bacchi
Rite absolvenda, et burnantem extinguere thirstum.
Tam justis moti causis, simul et reputantes
Quæ madness fuerit perituris parcere flaskis,
Arripimus glassas, largosque ducimus haustus.
Fœcundi calices quem non fecere disertum?
Vere olim dixit, quisquis fuit ille poeta.
Jam cupimus cuncti sua quæ sit copia fandi
Monstrare, et quæ vis ardentia cudere verba.
Thick-magnus sed homo (cui nomen credo Bevellus)
Upstartans medio, super et subsellia scandens,
Toti conventus oculos atque ora trahebat.
Breech-pocket one hand fills; tortam tenet altera chartam;
Chartam morosis plenam sharpisque resolvis.
Tum pandit big-mouthum, atque, O, quæ grandia verba
Protulit hic noster Cicero! mea musa negaret
Vel decimam illorum, quæ dixit, dicere partem.
. . . .
Protinus, ut mos est, motum vox una secundat,
Laudibus et tollit miris. Iratus Adairus
Surgit, et aptato periwig, grandi ore profatur:
Quis furor, o cives! quæ vos dementia cepit;
Ut tam pacificas epulas turbare velitis?
Non vanis verbis pretiosum spendere tempus
Adsumus — Eja ergo, ventosum wagere bellum
Cessemus; sedem et propriam jam quisque resumat.

Et, curis vacui, media de nocte bibamus!
Impransi, melius res magnas discutiemus.
Subsequitur plausus magnus, sed non generalis:
Nam quidam expressly venere ut speechificarent.
Hos inter juvenis fervens Mancastrius unus,
Nomine Cooperus, tales dedit ore loquelas:
Shall homines, Chairman! pluvioso tempore longum
Carpere iter, longam atque insomnes ducere noctem;
Et nihil say, nihil do? Proh! Jupiter; haud ita, no, no!
Ergo egomet, mecum et plus centum millia more, sir!
Dicimus omnimodo passandas esse resolvas.
Non adeo multum, Chairman, potavimus usque
Ut non possimus de magnis thinkere rebus.
Ergo iterum dico, passandas esse resolvas!
Dico passandas, passandas esse resolvas!
His olli verbis, ridens, respondit Adairus:
Pytia magna quidem est, insomnes tot parasangas
Mensurasse viæ; rixis implere molestis
Aulam hanc; turbare et tam convivalia festa!
Profecto satius multo remanere fuisset
At home, cum teneris uxoribus atque puellis;
Quam tales medio in conventu emittere voces.

. . . .

Bravo! turba exclamat vecors. — Prudentior autem
Pars shakare caput visa est, et wryere mouthum.
Interea Watson sese (Saulus velut alter
In medio populi) raisans, ora et rubicunda
Ostendens; hæc est festiva voce locutus:
Quid refert omnes Dissenters esse, et eamdem
Causam agere, inter vos si tantum dissidium sit?
Hic: Move! Move!—Ille: Hear! Hear!—Vote! Vote! intonat alter;
Dum vere moderati homines know not what to think on't;
Much less what to say to't. — For shame, cessemus, amici,
Deprecor, altisonis consumere tempora verbis.

Dico comittæo referendas esse resolvas
In toto — Mihi sit permissum hoc edere votum.
Cunctorum est votum ! we cry as loud as we can cry ;
Loud sed as our cry was, non terruit ille Toërum,
Qui, indignum ratus confectum perdere speechum,
Upstitit, et tabulam montans super, haud sine nisu,
Strokavit ventrem, verba et ructare paravit;
Et quamquam quater interruptus vocibus altis,
Clamantum: Move! Move! tandem patulas tamen aures
Obtinuit; satis et provectam fecit haranguam;
Sed qualem ignoro. Nam sum surdusculus, atque
Musa then exierat cœlestem sippere thœam,
Res alias parvas doëre et; tandem reversa est
Rhetoris ut labiis exibant ultima verba.
Sed tamen, if fas sit externis conjecturam
Ducere de signis, certo supponere fas est,
Speechum hoc bitterum, potius quam suave fuisse.
Pauci adeo plausus, etc.

Le poëme se termine par les vers suivants :

Omnibus ut notum est, qua paupertate poeta
Sit pressus; quum ergo scirem me vix dare posse
Unum obolum, tacitus surgo, furtimque galero
Et baculo arrepto (nonam resonantibus horam
Jam clockis, ferme et shuttatis undique shoppis)
Dilectos repeto, contenta mente, penates,
Hæc tibi scripturus, carissime. — Vive, valeque.

EXTRAIT DE LA BARDOMACHIA.

Quis non audivit, from London usque to Landsend
Bardi cum bardo bellum mirabile gestum

In Picadillœo vico, quo tot vagabundi
Conflockunt homines — bardi, bravi, balatrones,
Famigeratores, otiosum illud genus omne,
Killere vel tempus, tristes vel chacere curas.
Hic nuper tali pugna est commissa furore,
Quali nulla alia est tentata ab origine mundi.
Dic, Dea rimipotens, quænam grandissima causa
Vesanæ fuerit rixæ, quæ pene duobus
Vatibus eripuit vitam, lacrymasque camœnis?
Dic cui quis primus colaphos impegit acerbos?
Quidque dolens animo? Petrus fuit, ille poeta
Pindaricus, qui tot famosos atque facetos
Componit numeros; ridens, petulante cachinno,
Terrigenas omnes; aliquandoque Numina cœli!

. . . .

Mæviades, quo non bardus rebaldior alter
Tellurem premit hanc, Petri levi arundine læsus
Multoties fuerat; manet alta mente repostum
Judicium Petri, spretæque injuria formæ!
. . . . . Confestim stringere quillam
Præparat, et strictam fellato dippit in inko.
Illico epistolium, referens convicia tanta,
Qualia nec patiens priscus tolerasset Jobus,
Scribitur, imprimitur, totam volitatque per urbem.
Pindarus, acceptis obsceno carmine chartis
Impletis, gemuit; swellavit cornubium cor
Instar ad immanis Mole-hill, ac pectore toto
Ultrices iras respirat, crimine dignas.

. . . .

Cudgellum quernum, nodosum, grandeque graspat,
Et celeres dirigit passus ad limina Wrighti.
Wrightus erat *Wightus* valde loyalis, et hostis
Juratus cunctis odiosis Jacobinitis,
Qui dayly crocitant de *Erroribus*, atque *Reformis*,

Justumque ac audent cum Gallis blamere bellum!

. . . .

Illic Mæviades, Petri infestissimus hostis,
Prima tenet loca, præcipua sedetque cathedra.

. . . .

Accipe quas meruit tua tanta audacia pænas!
Dixit; et elato nodoso stripite, fronti
Mæviadis tremuli validos conduplicat ictus.
Purpureus subito fluxit de vulnere sanguis;
Ashæus color et rubicundas fundere cheekas
Est visus; squintos nox atra obcæcat ocellos;
Ac mors seemabat præcox decidere sortem
Eximii vatis. . . . .
. . . Mæviades, grown bold, de sede resurgit;
Arreptoque manu, proprio smokante cruore,
Hostili baculo, furiosus rushit in hostem;
Et baldum Petri cranium cum fuste minaci
Poscit, — sed primo, fæda hæc convicia fundit :

. . . .

Te ad pugnam provoco, poltrone! hic en sto, paratus,
Omne decempliciter bloodæum reddere blowum!
Sic fatus, baculum prægrandem tollit in altum,
Et jam propulsi canum ferit occiput hostis.
Indignum facinus! quis enim cædit fugientem
Strenuus! — Ignavi sunt certo talia deeda.
Nec tamen interea, penitus non ultus abibat
Pindarus; ast abeuns, dedit hæc convicia linguæ :
Si saltem vir tu, non turpis simius esses, etc.

. . . .

His dictis, gradibus lentis ex æde recedens
Hostili (sculla tepidum drippante cruorem),
Ad medicos properat, crudeli occurrere morbo.
Hunc finem hæc habint tristem tristissima pugna.

. . . .

Dans le livre publié en 1845, par G. Abbott à Beckett, sous le titre de : *George Cruikshank's Table book*, se trouve une assez jolie pièce macaronique, dans laquelle est tournée en ridicule la manie de la Polka qui, à cette époque, avait envahi tous les rangs de la société à Londres :

Qui nunc dancere vult modo,
Wants to dance in the fashion, oh !
Discere debet-ought to know,
Kickere floor cum heel and toe.
One, two, three,
Hop with me,
Whirligig, twirligig, rapide.

Polkam jungere, Virgo, vis,
Will you join the polka, miss?
Liberius—most willingly,
Sic agimus—then let us try :
Nunc vide,
Skip with me,
Whirlabout, roundabout, celere.

Tum læva cito, tum dextra,
First to the left, and then t'other way ;
Aspice retro in vultu,
You look at her, and she looks at you.
Das palmam
Change hands, ma'am;
Celere—run away, just in sham.

EXTRAITS DU *TOAST*.

Phœbus vient épier ce que fait Myra, et assiste, invisible, à son lever. Après avoir fait sa toilette, dont nous supprimons les détails, elle admet ceux qui viennent lui faire la cour.

Intrat, Bombardomachides.
Quantus! qualis! fronti fides.
Rabiem, logos, mores feros,
Vertit Priapeius heros.
Et tum Aulicus, pedisseques [1],
Carbonarius vol, et quis eques [2],
. . . . [3].

La favorite qui entre après les galants, est une Juive que, pour cela, l'auteur appelle descendante de Shylock, le Juif de Shakespeare.

Hæc, dæmonium quæ intravit
Cubiculum, succuba fit.
Miræ visa est divina
Impurissima Frokina :
Quam nec Lesbides vicissent,
Neque toties potuissent,
Dum tu Sapho, suada suades,

[1] Un valet.

[2] Un chevalier.

[3] Introduc'd in good order, succeed to the fight
A mechanic, a courtier, a collier, and knight.
As he finish'd, to each she assign'd a new day
And extolling their labours, advanc'd a week's pay.
Thus dismiss'd the male gallants, in crawl'd her own imp.

Præstantissimæ Tribades.
Longo ludo haud lassata,
Viris licet satiata,
Jam per Hecaten jurabat,
Obscænaque jam cantabat.
Tribadem dum shylockissa,
Venere non intermissa,
Mariam patitur, amorum
Haud indocilis novorum.
O ma vie, ô mon âme!
O ma mie, ma chère femme!
Utriusque oris decor,
O quam urit meum jecur!
Tu Tapanta mi; et si me
Ames, to pan aner eimi [1].
. . . .

Irrité de la conduite dissolue de Mira, Phœbus veut qu'elle ne reste pas plus longtemps parmi les humains et qu'elle soit métamorphosée. Un conseil des dieux s'assemble. Des discours pour et contre sont prononcés. Vénus prend la défense de Mira, et demande qu'elle soit changée en Hermaphrodite.

Ut flabellum hoc [2], clit. . . . .
Novi genetrix amoris,
Ut hoc meum, producatur,
Requies cui, nec mora datur : .
Sesquipede vel longa sit;

[1] Pétrone appelle Fortunata, femme de Trimalchion, *Tapanta;* les mots grecs qui suivent signifient. *Totus homo sum*, et sont employés par une des interlocutrices, dans les dialogues de Lucien.

[2] L'éventail que tenait Vénus durant son discours.

Viri virtus indi ta sit;
Nec Priapi valdior mos sit,
Nec Chanceri toties sit
Cantoclarus; nè, si bos sit [1].
Hâc mutatâ, hem mutetur
Nomen quoque; appelletur
Friga Magna, Magna Fræa,
Friga-Fræa, Semi-dea.
Sit max imitas immanis,
Nec ut aliæ, sit inanis.
Seu uxori, seu sorori
Capaciori, voraciori,
Cuique commoda sit hæcce.
. . . .

Il serait difficile de transcrire un plus grand nombre de passages de ce poëme, et même nous sommes peut-être déjà allé trop loin, mais quoiqu'il ne soit pas en pur style macaronique, il doit être rangé parmi les pièces en ce genre, à cause de la grande quantité de mots forgés avec des radicales latines, françaises ou grecques qu'il renferme. D'ailleurs il est fort rare en Angleterre, et à peu près inconnu en France, autre motif qui nous a engagé à en donner un extrait ou deux.

La préface de ce livre, et les notes très-développées présentent également beaucoup de passages

[1] Il est fait ici allusion au vers de Chancer, dans le conte *The Nun's Priest, or the Cock and the Fox:*

He fethered her a hundred times a day.

Chanteclair est le nom donné au coq dans l'ancien roman du Renard.

dans le style des *Litteræ obscurorum virorum;* mais nous avons également préféré de ne pas faire de citations. On peut juger de nos raisons par les trois strophes suivantes d'un interlude qui fait partie de l'introduction.

Huc ades, ne ilia rumpantur, mi Bom!
Tu sis meæ capsæ
Possessor reapse,
Vel Perseo prælatus, qui struxit Dom. Com.
Huc ædes, ne ilia rumpantur, mi Bom.

Si ipse non Pammus tam homo, tu quam,
Me frustra petisset,
Nec hodie mœchisset :
At nostram tu solus habeto concham;
Si ipse non Pammus tam homo, tu quam.

Potessum, nam mea columna est sal,
Amplexus viriles,
Vel dare similes,
Noctesque, diesque permolere al
Potessum; nam mea columna est sal.

POEMA CANINO-ANGLICO-LATINUM

SUPER ADVENTU RECENTI SERENISSIMARUM PRINCIPUM.

Cet opuscule fort rare contient cent neuf vers hexamètres, et nous croyons qu'il n'en a jamais existé qu'une édition, quoique le titre de celle-ci porte : *Editio quarta.*

C'est un jeu d'esprit composé par un membre de l'université d'Oxford, à l'occasion de la visite que firent à cette ville la duchesse de Kent et la princesse Victoire aujourd'hui reine d'Angleterre. Cette macaronée est très-bien tournée, et dans la véritable manière du genre.

L'auteur décrit l'attente générale et l'arrivée des princesses ainsi qu'il suit :

Rainy dies aderat; decimam strikantibus horam
Jam clockis, portæ panduntur, then what a rush was,
Musa, velim, memores; si possis damna recounta,
Quæ juvenum nimis audaces subiere catervæ,
Quot periere capi, quot gownes ingemuere
Vulnera væ! nimium loyalas testantia vires.
Fugerat all patience, cum jam procedere troopum
Sensimus, et loudo mavortia trumpeta cantu
Spiravere : venit! venit! etc., etc.

Le poëte fait plus loin l'éloge du déjeuner offert aux nobles hôtes :

Quis cladem illius luncheon, quis dishia fando
Explicet? Haud equidem quanquam sint voices a hundred,
Cast iron all, omnes dapium comprendere formas,
Magnificæque queam fastus evolvere cœnæ
Egressis (neque enim possunt eatare for ever)
Gens effrena ruit, etc., etc.

Enfin il termine ainsi sa plaisanterie :

Sit satis hæc lusisse. Peryæam mihi pennam
Fessa adimit nonsense, botelas, glassasque, claresque

Poscit, inexpletum cupiens haurire trecenta
Pocula, terque tribus Princessam tollere cheeris.
Ergo alacres potate viri, nec fortia doctor
Pocula si quis amat, nec si common rooma magistrum
Mensa tenet socium, nec si quis bachelor, aut si
Non graduatus erit, idcirco sobrius esto;
Sic honores acceptos nobis celebramus in Oxford—
Hoc juvat et melli est. — Non mentior. — Hic mihi finis.

UNIOMACHIA

CANINO-ANGLICO-GRÆCE ET LATINE, ETC.

Ceci est une macaronée grecque à base anglaise. Elle est imprimée en caractères grecs, et au bas des pages se trouve la traduction en style macaronique latin. Malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu trouver nulle part la moindre mention de ce morceau, composé de cent deux vers, ni de son auteur, et nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire.

Nous transcrirons la traduction macaronique latine en entier, en y joignant les notes sur quelques-uns des mots grecs forgés dans la macaronée greco-anglaise.

Sicut Cattorum clangor circum attica sonat
Qui postquam scilicet anum [1] effugerunt et broomam nigram

[1] Ωλδμαιδ'. Pessime hoc verbum vertit Paunchius quasi instrumentum ex fenestra detrusum. Melius noster Heavysternius pro *ano* id accipiendum putat, gallice *une vieille pucelle*, anglice *old-maid*.

Dormiunt domorum roofibus cum charis wifis;
Sic sonuit noisa omnium qui union frequentant,
Stellæ in campo, Rambleros expellentium.
Socii omnes instructi fuerunt, una cum ducibus quique,
Dextra sedent Rambleri, sinistraque Masichi.
In pavimento bonam-carpetam habente sedet præsidentius cæterorum,
(Ubi Matthews [1] comicalis olim lusit tricksisque punisque)
Fortis Masiches, bene sciens concionari verbis.
His quidem in prima acie erat baccalaurei-gowna-indutus Looides
Et ipsos compellans, verbis wingatis allocutus est :
Quid, amici, manetis pone, multo melius esset
Omnes expellere, qui, obliti sociorum
Novam societatem faciunt, me invito
Relinquunt Masichem, et omnes debatos hurtant.
Pushunt in sinum matris hastam longam-shadam habentem.
Ergo vota takeamus, parati omnes boni,
Turncoatos expellere, et calcibus ejiciamus omnes.
Dixit : at Masichi valde lætati cor, clappaveruut.
Et clappantium clamor fuit et confusio.
Et tunc Sinclarius-Skimmerius desiliit humi ;
Papyros multos habens, terribilibus loquens wordis :
Quid vos refert, Masichi, quod Ramblerus sum,
Et quænam vobis auctoritas est, me binderare?
Hic autem heros Masiches, supra omnes esse alios,
In omnes dominari vult, et omnibus dictis severa dicere,
Et omnibus præesse, quæ minime persuasurum thinko.
Quod si ipsum eloquentem fecerunt dii immortales,

[1] Ματθευς. Quid cum hoc versu facimus? Quisnam foret hic Matthews inter doctos maxime agitatur. Thickskullius ignorantiam suam candide profitetur. Matthews, ut volunt aliqui, comœdus celeberrimus fuit, qui jocis juvenes oblectavit. Ego autem censeo eum callidum senatorem fuisse, qui epulis et facetiis dandis votorum mentes, ut mos fuit Anglorum, sibi conciliabat.

An propterea ipsi permittunt omnes blamare?
Omnes nos expellere bonos attemptunt Masichi,
Quibus semper contentio grata est, et bella et pugnæ.
Ne sic, quamvis sis classmannus, Masiche divina-forma-prædite,
Falle mente, non enim voto tu expelles nos.
Hunc autem vicissim allocuturus, surrexit Masiches magnanimus;
Sed terribiles shouti Ramblerorum et Masichorum
Roofum shookaverunt domi, et ejus stoppata est vox.
Sicut cum in circo taurum baitunt [1] feri agrestes,
Ipse taurus non timet in corde bravo, cum doggos circumspectat,
Sic Masiches eos torve intuens, valde grimle ridens,
Dixiit, cum Rambleri silentio fuerunt quieti ·
Papæ! stultorum grandes Worstissime rebellium hominum;
Sed hoc tibi tello, et tuis companionibus, o tu, sine-ulla-modestia-nate,
Vos non habebimus nos Unii, ut bene sciatis,
Melior quanto sim vobis; et dubitet alius
Æqualem mihi se esse dicere, et orderis non obedire,
Refusens loqui speechos coram me; sunt autem alii
Qui me præsidentem honorabunt, et bonos facient debatos.
Sic dixit : at Palmerioni dolor fuit; et in eo cor
Usque ad thoracem venit; bifariam deliberans
Utrum ipse scoldaret Masichen turpibus verbis,
An iram sedaret, compesceretque furorem;
Sed ex gaslito descendens, venit Pallas,
Et stetit supra caput, benigno Mayoni similis,
Et sedans iram, dixit ei aliquid; ille audiens Deam
Iram habens mente, lugubri modo knitavit supercilia,

[1] Apud hunc populum barbarus mos fuit tauros infelices palo (anglice *stake*) deligandi, et canibus vexandi, ut hac sævitia, utentes offellas (anglice *beef-stakes*) molliores redderent. Heavysternius.

[2] Γασλειτου. Scholiastes dicit γασλειτον lucernam fuisse a laqueare suspensam. Inepta et stultissima interpretatio ! Pro γασλειτος, ego γλασσκασος legendum puto ; scilicet scrinium (anglice *cup board*) quo pocula e vitro confecta (anglice *tumblers*) servabant Angli.

Sed ex lingua melli dulcior fluebat sermo :
Ambo æqualiter meum cor amans et curans
Rambleros amat fideles, amatque Masichos;
Ambabus multum volo societatibus belongare,
Ambabus enim excellentibus, promitto me concionaturum in ambabus
Sic dixit prudens : sed Taitus desiliit humi;
Et pilum [1] shookavit, et iterum rowum agitatur.
Pilum jugginsus fecit, et ipsum manufacturavit manu,
Aut quidem Londiniensis shopkeeperus; sed in mindo non cogitavi
In hac contentione pilum aliquando thumsandum esse.
Ipsi addressere volenti amicos, præsidentius
Silentium commandat, qui interrupit concionem;
Sed quia persistit, infelix heu! mulctatur unum pondum.
Terribilis autem fuit noisa hissentium atque clappantium.
Stabat excitatus, et in eo fervebat sanguis :
Non ego, cari socii, dixit, inimicus Unioni sum,
Sed vos, Masichi, et qui in committee sedetis,
Vos nunc ipsum, oh! mala-lingua-præditi, conati estis destruere.
Neque fefellit Mariottum, clarissimum Orielensium
Fino-mulctatus Taitus, in terribili quarello.
Venit multa gemens, Masichisque et omnibus charus,
Et blande ridens, omnes allocutus est benignis wordis :
Omnia hæc mihi curæ sunt, amici, venit dies,
Bene enim hoc scio in animo et mindo,
Veniet dies cum peribit Union sacrum,
Et ambo vestrum repentabunt contentionis.
Quare amici, cum Masichis friendshippiam et fideles treatæos,
Facite, et ambo cessemus ex terribili warro,
Sic dixit, et forsan plures audissent wisum consilium.
Millia autem ex Masichis super Rambleros mala impenderunt.
Destruere Ramblorum housum et omnes expellere.
Ex chairo chieftanus socios jussit dividere :

[1] Gallice *chapeau*, anglice *a hat*.

Plura autem votorum desertores Rambleri habent.
Ingentem, cane, Dea, clamorem sidi vincentis,
Quales triginta mail-coachi, cabrioletique, giggique sonabat,
Usque ad corn-marketum, et etiam ad distantem Broad-streetum.
Et sic aliquis companionem intuens, dixit
In castelli domo fumans, aut prope Gazellam :
« Hi quidem nigris-togis-induti juvenes vertunt domum per fenestras. »
Cum autem, omnibus jam raucis-existentibus clamor silebat,
Bene se collecti, pilis et togis captis,
Stellæ ex aula procedunt domum revertere;
Et tunc convivia formant, separatim quinque,
Epulantur ostrea, et aquam spiritu-mixtam, bonam-pro-stomacho,
Et cogniacum drinkunt, et fumant Havannos [1].

THOMÆ CORYATI

AD BENEVOLUM LECTOREM, DE SUO VIAGGIO, LEONINI ET MACARONI SCAZONTES.

Ille ego qui dedici longos andare caninos
Vilibus in scrutis, celeri pede, senza cavallo;
Cyclico-gyrovagus coopertos neigibus Alpes
Passavi, transvectus equo cui nomina, Ten-toes.

[1] Βρανδια πινουσιν τε και εκσμωχουσι σεγαρρους.

In hoc antiquissimo poemate, nullus est locus isto corruptior. Hem! tibi solertiam veterum commentatorum! Hi enim insulsissimi, et magis asinorum nomine, quam doctorum digni, dicunt: Britannos olim, nec non et Batavos, herba quadam perniciosa, et ad intoxicandum idonea, cui nomen fictum dederunt *tobacco*, usos esse. Hanc bene circumplicatam et inflammatam labris eos interposuisse, et aeris suctione per eam σμωξαι, id est, flammam et fumum excitasse, et inspirata expirasse.

Has aniles fabulas, has meras nugas, credat Judæus Apella, non ego. Quum nihil de eo pro certo habeo, nihil proferre audeo. Hunc versum, lector benevole, si me audis, omnino rejice.

Nulla viandanti mihi fit mutatio vestis,
Non cum pannachis nigri berretta velouti
Bambalea in testa; nulla est guippona satini,
Toscano de more nitens, sed plena pidocchis,
Et de fustagna squalens pourpointa Milana,
Courans espaldas, nec habens paupercula faldas.
Una capatorum mihi paia est, una camisa.
His ego comptus, iter capio, rodeando per acres
Grisonas et Rhætos, me tessaro-trochlea raptat
Esseda, per foltas sylvas, altasque sierras.
Menses bis binos, valles clivosque supinos
Transegi superans. Video te, Grassa Verona,
Bergamaque; Italiæ nova Pergama, qua stabulatus
Succidus urina madui bene lotus equina.
Venegiam ingressus, spaciosam Dive piazzam
Marce, tuam lustro, mercatorumque Rialtum.
Dumque suis scalmis Golfum mea gondola verrit,
Æstu barca maris nuotat; novus æstus amoris
Æmiliana tuas subito me truccat ad ædes.
Ulcera bubarum, terret me paura verollæ
Bordellas intrare vetans, es rumor honesti,
Me torret tua bionda chioma, et tua guancia bella
Purpureas imitata rosas; suo giglia pura,
Morbidæ [1] utræque manus, lactis vas, poppa bianca
Lactis candorem sobrat, lactisque cremorem:
Crapula me cepit, quare conversus, avorton
Parturii, crudos boccones ore momordi;
Pectoreque evomui, quos nunc submittere stampa
Allubuit; tu lector, ave, nostræque cucinæ
Cruda, tui stomachi foculo, bene digere frusta.

Explicit Thomas Coriatus.

[1] Italice *morbido*, anglice *smooth*.

BUGGIADOS LIBER UNICUS.

CARMEN MACCHERONICUM, AUTORE CRACOW, COMITE POLONICO (PSEUDONYME).

Sat Petri Paulique satis [1]; fera vulnera, now, sir,
Majoresque doings celebrantur! Pandere mens est,
Skippantes hinc inde fleas, Loussosque fugatos
Turmatim, bloodumque nigrum, crackataque gristla,
Bitantesque sorely Buggos; et pondere multo
Wretchida bruisantes timidarum membra flearum!
Nymphæ, quas sanctum juvat inhabitare *Gilesum* [2]
Seu vos, quæ colitis fragrantia *Bilingsgati* [3]
Atria, me subito portate ad limpida Georgi
Streamata [4]; seu potius *Bagniggi* plungere wellis [5];
Est animus, vel *Sadleri* [6] me dippere totum
Fontibus, o bless you, come, inspirare poetam;
In pectus pourate meum, jeerosque, ginumque,
Ut possim, like you, describere. O that I now had
Your brassi lungos, your blackguardissima verba!
Urbs erat, ignoro an mappis markatur, a great town
Notwithstanding, nec great town cessat haberi.
Twas Verminopolis, Thamesis most pleasantly seated
Rivos propter; aquæ cujus were daily receiving
Ventris inauratos, et pressi corporis imbres.

[1] Peter Pindar, the poet and his Parhelium.

[2] *St. Giles*, a quarter of the Metropolis where nature goes stark naked.

[3] *Bilingsgate*, of which it may be said that every inhabitant is *born an orator*.

[4] St. George's Spa, alias *The Dog and Duck*.

[5] Bagnigge wells, to the North of the Metropolis.

[6] Sadler's wells.

Long ago nativum cantavit vermin Homerus,
Continuin'que diu narravit nobile bellum
Froggorum Miceumque; no man excellere te could,
Trumpeter egregie! Ast Virgil, that sweet silly fellow,
Postea somniferum singavit Lullaby; fatum
Pityfully repetens ex ordine pulicis, urbis
Nobody condigno has told us attamen unquam,
Præcipuos cives, Buggorumque ardua facta.
Tempore quo spicata Ceres had yielded her empire
Blastibus Arctoi Boreæ, divisio facta est
Loussum inter miserum atque Fleam......
Hinc rixæ variæ, hinc partes formantur, et hinc too
Turmoil et uproar erant magni : nam causa Flearum
Loussorum fit causa quoque, et dirum agmen utrique
Conglomerant, Buggos versus : qui viribus ansi
Boldly suis, troupas atque arma aliena refusant.

. . . .

. . . .

. . . . . Loussorum agmina *Priestly*
Commandavit, erat so like the pious Æneas,
Nam poterat fightare, prayare, cryare, deumque
Quem coluit, colere, aut seemebat ludere laughing.
Light-armedarum skiperum fuit ordine *Colman*
General; ille suos tentabat keepere frustra
In boundis, nam winko oculi, foramina perçant
Blanketti, et subito thinnas, ceu fumus, in airas
Escapant, Buggorum autem most wonderful heros
Pindar erat, quamvis sometimes sub imagine Loussi
Apparebat : It was that he might more safely repel them,
Loussus enim non fearatur, sed sæpe tenetur
Buggus in horrore; et contra apparentia pugnat.

. . . .

EXTRAIT

DE MACARONÉE ESPAGNOLE.

METRIFICATIO INVECTIGALIS CONTRA STUDIA MODERNORUM.

O Hispani, Hispani! quæ vos locura moderna,
Quæ furibunda mani novos studiare libretes
Incaprichavit! —
Num quid in his libris.... una facultas,
Illarum quas majores clamare solemus
Apprendi poterit? —
In magno folio genuina scientia vivit,
Sicut in octavo moritur sapientia tota.
Ista quid ensegnat doctrina extranea vobis?
Ensegnat logicam sine barbara nec baralipton,
Tam facilem claramque, quod intellexit illam
Unusquisque sacristanus, vel sit Monaguillus.
Ensegnat physicam; sed materialiter, ut sic
Divertimentos buscat quos machina donet,
Experimentales ostentans mille tramojas [1].
Sunt quidam fatui, quibus ars botanaria servit;
Et quia de porris sapiunt distinguere malvas,
Se credunt doctos. —
Sunt autem quidam studiantes astronomiam.
. . . . Quæ gens temeraria, terram
Qui faciunt cominare, et solem stare quietum!

[1] Secundum consuetudinem majorum nostrorum, in physica debemus metaphysicare, sed moderni introduxerunt nobis suam physicam pure materialem.

(*Note de l'éditeur de* METRIFICATIO.)

Et jam eclipsorum perderunt ecce timorem,
Atque cometarum, qui quando videntur in alto,
Magnos estragos amenegant semper in orbem.
. . . . Sed quando triumphat eorum
Charlatanalis jactantia vanaque semper
Intolerabilitas, est quando hablare comienzant
Multiloquas linguas, quanquam sint hæreticorum,
Vel paganorum. —
In numero illorum, qui in vanum multa laborent,
Pono mathematicos. —
Non credunt in Aristotelem, sed omnia solum
A ratione probant, auctores depreciantes [1].

[1] Argumenta quæ objectant isti increduli, fundantur super observationibus telescopii; sed hic telescopius est autor damnatus, sicut Galileus et Copernicus et similes astronomi.

EXTRAITS

D'AUTEURS PORTUGAIS.

Le poëte décrit le retour de son héros dans ses foyers.

Ventrem a miseria postquam tiravit iniqua,
Colla cabeçano cingit, vestitque batinam,
Et capam : seseque traçans calouriter, ivit
Patricio socio, faciendum examen : et inde
Cum reprobaretur, tristis sahit, atque chorando.
Tum ne vergonhas, et gandiperia passet,
Patricio ignorante, fugit, venditque baêtam ;
(Nam bolça in totum jam stabit limpa dinheiro)
Bestam inde alugat, patrios repetitque regaços.
Chegavit tandem ad casam, et vix se de vertice bestæ
Descerat, occurrit mater, multisque carinhis
Doctorem abraçando suum, perguntat, an omnem
Passasset bene jornatam, jam et rustica turba
Irmanum cum patre venit, veniuntque visinhi,
Illumque abraçant, perguntatque insimul idem.
. . . . Fuisse probatum estreito examine gabat.
Hæc pater auscultat lætus, queixoque cahido
Se babat pasmans, et natum rursus abraçat.
Mater frigit ovos ligeira, et tirat al arca
Thoulam finam, guardanapumque lavatum
Et nunquam usatam facam, ex prataque colherem,
Et sternit mensam doctori semper, et inde
Hoc tractamentum tenuit louraça, mamando,
Et pavonatam, doctoris nomina, donec

Patricius chegat tandem suus ille Coïmbra;
Qui reprobatum contavit venisse novatum
Jornatæ, et totam seriem, praçasque sacavit.
. . . .

Voici les vers qui commencent et ceux qui terminent la pièce que nous avons indiquée sous le n° 3 dans le recueil de macaronées portugaises :

Nox erat et media bocca roncabat aberta
In longum estendida camis gens illa celebris,
Quæ giriis usando suis, roubansque moquenque
Nomine Apanhiæ, se fecit in orbe temidam,
Cum per caladam chegat, tectumque rodeyat,
Soldadorum armata manus, missoque recado,
Ad portarium copatazum accedere cogunt.
. . . .
. . . .
Interea rasgat noctis nigrum alva capotem,
Atque diem apparere facit, qua nulla Padrequis
Negrior illuxit. Cuncti arrastantur ad æquor
Atque embarquati meritum cepere caminhum.

Manuel de Faria e Souza dans les *Commentaires de la Lusiade*, chant Ier, oct. 33, mentionne les auteurs qui firent des vers latins-portugais. Citant le chantre d'Evora, Severin de Faria assure que celui-ci attribue l'invention de ce genre de composition à D. Joao de Barros, dans sa grammaire, que nous n'avons pas vue. Entre autres il indique des vers écrits par ce même Barros à la louange de Rome et de Bethléem, comme suit :

Roma infinitos sanctissima vive per annos,
Pacifica gentes (vive quieta) tuas.
Castiga grandes violenta morte tyrannos :
Ingratos animos (es generosa) fuge.
Acquire insignes varia de gente triumphos :
Distantes terras imperiosa rege.
Tanto majores titulos Bethlem alta celebra,
Quanto Romano major es imperio.
Major amor, major est magnificentia, major
Fama, tuas Christo dando benigna casas.

Il donne un autre exemple de poésie, qui est en même temps latin, portugais et espagnol, de Pedro de Magallaes; il feint une controverse en dialogue entre un Castillan et un Portugais, pour prouver la similitude de ces deux langues avec la langue latine.

O quam divinos acquiris terra triumphos
Tam fortes animos alta de sorte creando !
De numero sancto gentes tu firma reservas !
Per longos annos vivas tu terra beata,
Contra non sanctos te armas furiosa paganos.
Vivas tu semper gentes mactando feroces :
Quæ Æthiopas, Turcos fortes, Indos das salvos,
De Jesu-Christo sanctos monstrando Prophetas.

Le même Faria, dans son *Europa portuguesa*, t. III, part. IV, ch. x.

VERSOS EM LOUVOR DE SANTA URSULA.

Canto tuas palmas, famosos canto triumphos,
Ursula divinos martyr concede favores.

Subjectas sacra nympha feros animosa tyrannos.
Tu phœnix vivendo ardes, ardendo triumphas,
Illustres generosa choros das Ursula, bellas
Das rosa bella rosas, fortes das sancta columnas.
Æternos vivas annos, o regia planta.
Devotos cantando hymnos, vos invoco sanctas,
Tam puras nymphas amo, adoro, canto, celebro.
Per vos felices annos, o candida turba,
Per vos innumeros de Christo spero favores.

L'auteur ne nous dit pas qui fut le compositeur de ces vers à sainte Ursule et ses huit sœurs ; il indique cependant que José Barroso d'Almeida est l'auteur du sonnet suivant à la louange du commentaire des *Géorgiques* de Virgile.

SONETO.

Cantando te per modos eminentes
(Quando glorias adornas Mantuanas)
Tanto excusando estas musas humanas,
Quanto a divino stylo differentes.
De Phœbo spera tu palmas florentes,
De cujo solo, o bella aurora, manas,
Ante confusas nubes Virgilianas,
Manifestando luces refulgentes.
Æternamente docta, Phœnix rara,
Vivas felix, per modos peregrinos
Mantuanas reliquias renovando.
A cuja gloria es Lusitania clara
Mantua, dando stylos tam divinos,
Parthenope memorias conservando.

ELOGIO DE LINGUA PORTUGUESA POR MANOEL SEVERIM DE FARIA.

O quam gloriosas memorias publico, considerando quanto vales, nobilissima lingua Lusitana; cum tua facundia excessivamente nos provocas, excitas, inflammas; quam altas victorias procuras, quam celebres triumphos speras, quam excellentes fabricas fundas, quam perversas furias castigas, quam feroces insolencias vigorosamente domas, manifestando de prosa, de metro tantas elegantias latinas!

O gloriosissima Maria, tu, que tantas misericordias exercitas, que tantos mundanos (intercedendo) reparas, reconcilia me, anima me, repara me, sustenta me contra mundanas excellencias! O Deipara Maria, tu, que recreas purissimos spiritus, catholicos prophetas, victoriosos martyres, devotos confessores, castas sanctas; tu, que reges illustres choros, musicas angelicas, voces divinas, melodias suaves, cantores sanctos, recrea me com musica tam clara, tam divina! Tu, o phœnix rara, que es perfectamente docta, excusando sta meos stilos imperfectos, rege me per modos excellentes, cantando te starei æternamente.

SUPPLÉMENT

AU

MACARONÉANA

FRANCE.

BATAILLE ENTRE MARDI-GRAS ET CARÊME.

POËME MACARONIQUE.

Quoique le poëme dont les extraits suivent ne soit pas dans son genre fort remarquable, nous avons cru devoir les donner parce que cette pièce a complétement échappé à tous les écrivains qui se sont occupés de macaronées, et qu'elle n'a jamais, à notre connaissance, été réimprimée dans aucun autre recueil que celui d'où elle est tirée. Nos extraits ont donc, dans tous les cas, le mérite d'être rares.

Il nous a été impossible d'apprendre à qui l'on pourrait attribuer ce poëme qui est bien inférieur à ceux d'Arena. La composition grammaticale prouve que l'auteur était français.

EXTRAIT DU

Magasin récréatif, ou Recueil choisi de bons mots, de traits naïfs et plaisants, etc. *Amsterdam*, M. Rey, 1767, p. 59.

Poëme macaronique dont le sujet est un combat de Mardi-Gras contre Carême.

Gourmandisa potens, olim Regina Cocugna,
Edidit hunc grossum garçonem qui patre Baccho
Instituente, dabat sperançam se bibiturum

Largiter, et sobolem nunquam de virtute paterna
Degeneraturam. . . . .
Bacchus hæredem moriturus constituendo,
Embrassabat eum, dicens : Mi grosse coquine
Poupo tui patris, fac vitam sicut oportet;
Pendent ad collum semper tua grossa bouteilla,
Ecce tibi moriens cellaria vasta relinquo.
Cuisinas, tabulas, bene gouvernare memento.
Te duce, mortales felicia tempora gustent.
Liber ego genitor, non libros sed tibi brocos
Lego; legas, studeas tua bibliotheca Chopina.
Sic claram sobolem Bacchus pater instituebat,
Et fuit in terris præstantior altera nunquam,
Mardi-Grassus erat semblablus mole, figura,
Uni citrouillæ, panna fournitus ut octo
Ibat rondibilis drolus, grossamque bedennam
Vix gradiendo ferens, potius roulando trahebat.
Quæritis unde venit? quo pergit? quando trotatur
Tam bene roulando? Distinguo; terminus a quo
Mane quidem domus est, sero cabaretica tecta;
Distinguo pariter vice versa : terminus ad quem,
Si sero, domus est, si vero mane, taverna;
Perpetualis terminus a quo terminat ad quem,
Mensa, cubile; bibit, comedit, sicut cocho dormit,
Nobilis hæc tria sunt studia et partagia vitæ.
Quando cuvaturus vinum cidrumque, penates
Ingreditur, pouillas canit illi fœmina centum,
Acriter insultans, criat appellatque cochonem,
Atque tambourini ventrem, postemque tavernæ,
Culum crotatum, stupidum, grossumque crevatum.
Et respondet ei suus eructando maritus :
Ferrea gula, meo contraria facta reposo,
Pessima lingua, tace, vel si mihi continuare
Prætendis tales discursus, ecce bequilla

Quæ tibi monstrabit quanti mea brachia pesent.
Effectus sequitur parolas, batone criatrix
Percutitur, talochæ, soufleti multiplicantur,
Et talmouzarum grando ingruit impete magno;
Fortius illa criat, semper diablessa clabaudat.
Ille prenans galochas, nasum cataplasmate muscat.
Epouvantablo facies violescit ab ictu;
Sic homo fœmineum solet abaissare caquetum,
Continuo jurans, totum renversat in æde :
Glin, glin, glin faciunt vitra, patri patra cofri,
Bredi breda tabulæ, patapouf resonare tizones,
Atque inter potos et lutos hinc inde volantes.
Fœmina vicinis recipit se saucia tectis,
Et vir se couchat, ronflat, petat atque reniflat.
In describendis habitis, pontoque gravato
Admistam flutam, perfumatisque culottis,
Aut aliis rebus referendis longius irem;
Talia narrandi nunc certe quæstio non est.

Dans le troisième chant, *Mardi-Gras* ayant déjà harangué sa troupe continue ainsi :

« Ergo macte animis, felli indignatio bilem
Si negat, infundat Bacchus couragia vini
Pectoribus vestris. Vobisne timenda videntur
Bella, fame siccos deconfitura coquinos ?
Prœlia jejunas debellatura phalanges ?
Talia solus ego couturis agmina platis
Defacerem solo motu ventoque capelli,
Aut crepitu ? Quid si bravum generosa videret
Turba ducem ? Quid erit quando portabimus arma,
Qualia cuisinæ possunt fournire ? Venite,
Atque tavernarum nos propugnacula densos
Excipiant. Bene quisque suum defendere postem

Armatus curet. Fatalem Mercredi nobis
Almanaci signant : licet autem maxima non est
Almanacis adhibenda fides, tamen, optima turba,
Esse super nostras, præsertim hoc tempore, gardas
Est ad propositum. Jam dicere gutture sicco
Plura nefas ; trincare volo, trincate vicissim,
Doneturque, rogo, verrus mihi grandior isto.
Instructis laute tabulis, epulemur, amici,
Grassiter, et vitam faciamus sicut oportet. »

Ut bene dispositos solet inflammare fagotos
Carbo rubens, quando soufletus fungitur apte
Munere souflandi, sic argumenta, gravesque
Mardi-Grassinæ rationes atque parolæ
Accendunt animos ; pugnandi se novus ardor
Insinuat venis, ardensque cupido bibendi,
Ac centum variis bourrandi viscera mettis (*mets*) ;
Dressantur tabulæ ; ad votum apparere repente
Andouillæ, linguæ, laridum, potagia, carnes,
Triparum pariter genus omne, fromagia, tourtæ,
Pasteli, prulæ, caillæ, incertique lapini
Sentunt garennas : surgit problema, friantes
Naribus explorant ; gaudent sentire garennam.
Attamen hypocrassi et rossoly jam prima bouteilla
Atque secunda jacet ; dum tertia et quarta bibuntur,
Souparum pelagus decrescit ; scindere carnes
Cutellis aliqui curant, sed dentibus omnes.
Causatur, canitur, bibitur, fit vita diabli ;
Juratur contra mores legesque Caresmi.
Ad caput incipiunt vini montare vapores ;
Unusquisque putat se posse tuare Caresmum ;
Gesticulant omnes, confusa voce clamantes :
« Etranglemus eum ; juvat etouffare bigotum,
Qui ventri nostro venit apportare malhorem,
Atque diettarum vult introduire pestes ;

Assomemus eum ; socii, curramus ad arma. »
Murmure tecta fremunt, clamoribus astra resultant ·
« Et vivat et bibat noster grandis capitanus ! »
Hæc dicendo prenunt instrumenta obvia quæque,
Longissimum brochum primo (qui dicitur ensis)
Appendunt lateri ; laridi longa pieça
Balteus est; capiti cascum marmita ministrat.
Sunt excellentes lardaria tela sagittæ,
Curiassem referens dorso lecafrita paratur;
Cingere saucissis properat pars altera renes ;
Altera pars faciunt plures resonare barillos
Terribili strepitu, patapam geminando tremoussant
Nec mora, per vicos fusi, spectacula præbent,
Gendarmi celeres sub nomine moscaradorum,
Atque polissonum genus omnes regardat euntes,
Vixque bigaratos agnosceret ipse diablus ;
Epouvantablus toto fremit orbe sabbatus ;
Armorum cliquetos cum vocibus atque cachinnis,
Stupendum charivarium facit, introït absque façone
Pervaditque domos escarbillata juventus.

Mardi-Gras est tué dans la bataille qui se livre entre son parti et celui de Carême, et voici l'épitaphe qui lui est faite :

Hoc jacet in tumulo Bacchi generosa propago,
  Qui Mardi-Grassi nomine dictus erat.
Voverat ille magro certamina danda Caresmo;
  Intulit, occubuit, victus ab hoste fuit.
Plorent ivrogni, lacrymarum flumina poscit
  Oceanus vini, quem tegit ille lapis.

GORSAS.

Nous devons faire mention de cet écrivain français quoiqu'il n'ait point composé de pièces en langage macaronique, parce que dans son livre peu connu aujourd'hui et intitulé : *l'Ane promeneur*, il suppose une liste de chefs-d'œuvre, en vente chez Démocrite, parmi lesquels figurent plusieurs livres dont les titres sont en macaronée. On trouve, entre autres, page 63 : « Macaronica et luculentissima dis-« sertatio Nicoleti, de optimo et gallicissimo usu « pirouetandi, aerostandi, et degringolandi, ad in-« star infelicissimi Morini, qui volens denichare pias, « fracassavit caput. »

D'autres titres, dans le même style se trouvent aux pages 150, 195, 200, 228.

PEIGNOT.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DE BIBLIOLOGIE.

La plus grande partie de l'article sous les mots *Style macaronique*, a été reproduite dans les *Amusements philologiques* du même auteur ; mais quoique une édition, postérieure de plusieurs années à la première, ait été publiée, les assertions inexactes et hasardées de Peignot n'y ont nullement été corrigées.

LES JEUX DE LA SAINT-LADRE

OU

LA GUERRE AUTUNOISE.

POËME MACARONIQUE.

La traduction de ce poëme en vers alexandrins français, est composée par M. Le Bailly de Rosny, ancien capitaine quartier-maître d'infanterie, auteur de plusieurs romans, d'un bon nombre de jolis morceaux en vers et d'une *Histoire des Antiquités de la ville d'Autun*. Le poëme lui-même est attribué à un jésuite, nommé *Josselin*, et paraît avoir été composé vers la fin du XVII[e] siècle. Il en existait une autre traduction française, que M. de Rosny eut la fantaisie de rajeunir.

L'appréciation de ce travail n'appartient pas à notre sujet. Le poëme macaronique est rare, et très-joliment tourné, c'est pourquoi nous le donnerons presqu'en entier. Malheureusement il y a plusieurs lacunes, laissées à dessein par le poëte latin, ou qu'il se proposait de remplir plus tard.

Ladrales ludos seu pitoyabile bellum
Fac mihi per populos conformi dicere versu
O Mars! O nostræ numen favorabile guerræ,
Illa tuo livrare solent si prœlia Campo,
Huc ades, utque epos animas, sic, oro, lourdam
Plumam anima, mecumque veni renovare bataiam.

Tuque adeo (cendras liceat remuare quietas)
Ædua quem pleurare solet, De Barre, quotannis
Ladrali heroem, decus addite divis,
Si patriæ te touchat honos, allabere cœptis
Et macaronicas non dedegnare camœnas.
Audior; inflammata encri plus pluma papyro
Sentio rependet, nostri quam sanguinis enses.

Urbs ancienna fuit, superstitionibus olim
(Non guerris, temere ut disant) soror, æmula Romæ,
Autunum, quoscumque deos, quota numina quondam
Græcia vel Roma enfantaverat, illa colebat;
Ante alios blondam Cererem, Plutonaque noirum
Et Janum bifaciferum, et cœlo altitonantem
Jupiterum, et Martem : queis templa arasque sacrarat.
Quas super et porci lardum bœufique vianda
Sacrificabantur; pro hac religione parentum
Tot nobis bœufi, tot vel venere cochoni;
Ludi etiam divum reliquos, at bella quotannis
Martis honorabant numen. Sed ut omnia fatis
In pejora ruunt, autellæ, templaque passim
Renversata jacent : ludi cessere; cochoni
Victima grassa fugit : restant quæ decrivo bella.

Cum venit hoc guerræ tempus (venit annua quando),
Ex queis nomen habet, veniunt Ladralia festa,
Præparat hinc sese ac illinc bourgeoisia pubes;
Pars hæc ire pedes, pars hæc conscendere rosses.
Hunc arquebusam videas ferrugine fœdam
Baguetta lavare levi, hunc et flumine Arronti
Carabinam patris atque atavi purgare lavando.
Ille epeum, Henrici quarti qui tempore factus,
Fumosa ereptum chemina frotat atque refrotat
Tripolito. Ille suum, in Ligua qui serviit olim,
Rumpatum ceinturonem usatumque recousat.

Interea ex omni circum regione forenses

Visuri accourunt guerram. Venere sedentes
Cavallis, pouliniferis, longamque ferentes
Pendentem a dorso brettam, cloutosque semellis,
Gentis homi Ongrelini; fini venere Beannoisi
Cruribus, ut semper, maigris portando cabritos;
Venit et in vitulis Arneti læta juventus,
Venit et in capris Monticini accola montis,
Agmen agens mixtum mâlis, mixtumque femellis.
Hinc et sese locus Castrochinoninus et illinc
Perneam sine crine gerens, nigriorque diablis
Affuit. Adfuerunt curei centum, atque bubulci
Armati baculis aut aiguillonibus omnes.
Non Benedictini, Minimi, aut genus omne cuculli
Defuit. Ante alios Jacobinus rougea refrognans
Ora venit. Quin qui Ligeris rivagia late
Cultivat, et qui Ararim potat, venit agmine longo.

Ergo dies pugnæ ut luisat, fragor intonat ingens
Tambourinorum. Coeunt et cum duce miles
Marchat signa sequens. Marchat Bonardius heros
Branchetas secum menans bello ordine turmas,
Marchat et Henricus terram remuare peraptus
Atque adeo vallum rescindere; têta sequuntur
Agmina faubourgi, haud armata ligne, sed ense;
Morcaultus, Blangerque, ducum par nobile, marchant,
Hostibus ambo suis cuirum tanare parati.

. . . .

. . . .

. . . . Sed et æthera clamor
Unde novus frappat? Non fallor, ferreus heros,
Sic hominem appellant cuirassa umboneque tectum,
Jumento in forti sedet; et per compita trotat
Villæ signa ferens; quæ ne prenentur, in uno
Ille loco fourat cui non touchare facultas!
Ille decus totum est et tota fiducia guerræ.

Dux belli interea Montandens, inclytus heros,
Echarpa insignis blanchia fulgebat in ostro.

Huc ades, huc Musa, aut Trojæ tu structor Apollo!
Te sine, tam lourdo sub pondere tombo rerum.
Dic structum campo fortum; dic mœnia, turres,
Dic medias lunas, et inexpugnabile vallum.
Dicam acies, dicam in fortum bella, horrida bella.

. . . .
. . . .

At gloriæ impatiens Montaudens agmina rangeat,
Exhortatque suos. Subito trompetta bataiam
Concrepat. Huic læto fremitu agmina longa repondunt,
Têta levant, et quanquam nullum tranchea cachet,
Concurrunt resoluti armis perrumpere vallum.

. . . .
. . . .

Ergo bataia datur. Toto rebontia cœlo
Tambourina pla plan ronflant, et fanfara fanfa
Trompettæ resonant, animantque in prœlia Martem.
Grenadæ hinc atque hinc partant simul: ecce tonitru
Aera dum flammat, animos formidine complet.

. . . .
. . . .

Crediderim infernum atque ouverta esse ostia ditis,
Crediderim aut centum tot factas esse diablis
Machinas. Adeo sortant multi inde dragones,
Tot colubri igniti sifflant, tot in æthera longe
Serpentant, grillant barbas, cottasque femellas,
Tot volitant per inane faces, tot funera ficta.
Quæ tombant, quæ non tombarunt obvia quæque
Derangeant. Cessere duces, cessere phalanges,
Raffatina cohors cessit, fortoque recurrit
Garniso. Utrique hostes victi non tergora tergis.

. . . .
. . . .

Fortum alternatim postquam attaquasse videntur
Frustra acies omnes generalis et ultima circum
Attaqua fit; trompetta sonat; se reddere nolunt
Mutini; quin rursum audent excedere portis,
Ireque in adversos. Tunc, tunc, autunea (mirum!)
Quam sex adducunt pueri artilleria venit.
Pulvere sulphureo satura, et braquata pipon pon
Petando ingeminat. Quo toto territa forto
Sunt folia in motu. Trepidi fugere catelli,
Mussarunt sese mures, et ad ubera nati
Pressarunt matres. Tam increbescere clamor
Cœpit et armorum strepitus. Minantia sese
Têta mêlant, piquæ piqua hæret, poignaque poignis;
Nitra petant, hallebarda ferit, grenadaque crevat.
Cernere erat chapeautos, passim et volitare peruquas
Hic et semiusti crines igni relucens.
Sentorem moustacha dabat. Certamine et alter
Pulvere mousqueti, galeatus tempora, frontem
Excessit moro negrior, saliorque cochono.

. . . .

. . . .

Illa tamen non longa fuit numero impare pugna:
Obsessi lachantque pedem, valloque recurrunt,
Pone autem insequitur, pressat, fortoque potita
Nostra acies brillavit; et inde poema finitum.

. . . .

Hæc ego quæ cecini vidi de turre Pilati
Integrum, fuerat mihi quæ Bastilla per annum.

Les Jeux de Saint-Ladre se célèbrent à Autun, le 1er septembre, et attirent dans cette ville une foule considérable d'étrangers. Garreau, dans sa *Descrip-*

tion du gouvernement de Bourgogne, en donne la description.

On prétend que cette fête remonte à l'époque de César, lorsque *Bibracte* ou *Autun* formait une des plus puissantes cités, et que les Éduens (dont elle était la capitale) tenaient le premier rang parmi les Celtes.

L'historien Ladone, qui vivait au XIVe siècle, parle de la bataille de la Saint-Ladre comme d'une fête militaire qui dénote le génie et le naturel guerrier des anciens Autunois. Quelle différence de la fête burlesque des temps modernes avec les solennités imposantes d'autrefois!

La fête de la Saint-Ladre n'existe plus depuis 1793; elle est remplacée par une foire.

DE LA POÉSIE MACARONIQUE AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE, PAR J. J. ARNOUX.

(REVUE DU PROGRÈS, DU 15 SEPTEMBRE ET DU 1er OCTOBRE 1839.)

Le point de vue de l'auteur est philosophique. Th. Folengo avait sept ans lorsque s'alluma le bûcher de Jérôme Savonarola. Dans sa première jeunesse il vit encore plus d'un martyr devenir la victime de ses convictions et de son courage à les énoncer. Il

ne pouvait pourtant imposer silence à la haine vigoureuse et sainte qu'il se sentait contre toutes les tyrannies qui opprimaient les peuples. C'était chez lui un besoin fatal de les flétrir toutes. Mais instruit par l'exemple, il avait appris à craindre les dieux terrestres. Il consentit à faire rire les oppresseurs aux dépens des opprimés, à condition d'envenimer dans le cœur de ceux-ci une haine qui tôt ou tard devait porter ses fruits. Moins hardi que l'auteur de *Pantagruel*, il n'écrivit pas dans le langage vulgaire, mais il employa un mélange de langues dont il latinisa les mots seulement dans leurs syllabes finales.

Partant de ces prémisses, M. Arnoux examine dans l'analyse du poëme de Folengo, la pensée politique, religieuse et sociale. Quant aux autres poëtes macaroniques qui ont imité Folengo, dit-il, depuis Guarini jusqu'à Stoppinus, tous, sans excepter Antoine de Arena, ont été de purs et serviles imitateurs qui auraient pu dire, sans le moindre danger, en français, ce qu'ils ont dit en vers burlesques. Il résulte naturellement de ceci, que M. Arnoux dédaigne de s'en occuper.

Pour quiconque connaît la vie de Folengo, il paraîtra difficile de croire que ce moine qui mena, dans sa jeunesse, une vie si peu exemplaire, ait été poussé par une haine vigoureuse du vice, non-seulement à composer son poëme burlesque, mais encore à le revêtir de la forme macaronique.

Mais nous continuerons sans commentaires l'analyse des deux articles consacrés par M. Arnoux à Merlin Coccaïe.

L'auteur établit d'abord quelques rapprochements entre les caractères du poëme italien et ceux de l'œuvre rabelaisienne. Il trouve le curé de Meudon supérieur en tout, puis il expose le sens figuré de Baldus. Ce héros est l'injustice armée, le privilége inique et contre lequel sa victime ose à peine élever la voix. Zambelle, c'est le peuple, le peuple, non pas seulement au XVIe siècle, mais à bien d'autres époques; le peuple que l'on mange et dont on rit; le peuple que l'on dit stupide parce qu'on l'abrutit, ou qu'on lui ôte les moyens de sortir de son abrutissement.

A la tyrannie de Balde, qui est celle de la force brutale, celle des seigneurs volant à main armée sur les grands chemins, succède l'oppression de Cingar et des moines, qui est celle de la fourberie et de l'autorité fondée sur la superstition.

Alors viennent plusieurs chants où Folengo n'a d'autre but que de laisser le champ libre à son imagination, comme faisait Arioste avant lui; mais la pensée satirique ne tarde pas à reparaître, et décrit la dépravation des mœurs, dans le palais de Culfare; les abus criants du clergé, dans le discours de Tisiphone, attaque véhémente et directe, ou dans des contes charmants, pleins de malice, qui mettent en scène ce que le poëte ne dit pas. Quant à la satire

purement politique, c'est Alecto qui s'en charge. Elle raconte longuement ce qu'elle a fait pour bien mériter de l'enfer.

Il est si vrai, continue M. Arnoux, que le mélange de langues que nous avons remarqué dans l'ouvrage de Folengo, n'est qu'un moyen employé par l'auteur pour dire impunément les vérités les plus graves, que dans des morceaux sérieux, mais non satiriques, il abandonne entièrement sa manière accoutumée. Alors disparaissent les barbarismes polyglottiques entassés avec tant de profusion dans le reste de l'ouvrage. Le latin devient pur, élevé, sans nul mélange d'italien. Folengo dépouille son habit d'arlequin, il s'élève à une véritable éloquence, pleine de grandeur et de sévérité. A l'appui de ceci, on peut lire les dernières paroles de Guido, le chant de Gilbert sur le corps inanimé de l'ermite, les consolations à Baldus sur la mort de Léonard [1].

« Gardons-nous donc, dans un injuste dédain, de blâmer Folengo, s'écrie M. Arnoux en terminant, d'avoir employé une forme burlesque pour raconter tant de misères d'une part, tant de crimes de l'autre;

[1] Ce raisonnement pourrait être vrai si Folengo n'avait composé que le poëme de *Baldus*, mais toutes ses autres macaronées, dont M. Arnoux ne dit pas un mot, montrent clairement que la forme linguistique employée par l'auteur italien, n'est qu'un moyen de chercher à amuser davantage. Mille autres raisons se présentent à l'esprit, lorsqu'on connaît Folengo et son époque, pour ne pas admettre l'hypothèse de M. Arnoux.

fixons nos regards reconnaissants sur le but qu'il voulait atteindre [1]. »

Articles de lestil et instructions nouuellement faictz par la souueraine Court de Parlement de Prouence a la requeste de messieurs les gens du Roy sur labbreuiation des proces et playderies. . . . publiees a laudience le quatorsiesme jour du moys de feburier lan mil. D. XLII. . . . . Cum priuilegio, 1542. On les vend à Aix a la grand salle du Palays par Vas Cauallis. In-folio.

Au feuillet Aij qui suit le titre :

Anthonivs Arena Solleriensis Ivdex Regius ville Sancti Remigii playdegiare volentibus de venuta excellentissimi nouelli presidentis domini Ioannis Meynerij domini ville de Aupeda auisamentum mandat.

Ad parlamentum nunc omnes currite gentes
  Que vultis causas playdegiare bonas
Daupeda dominus bon presiddentus amicus
  De toto mundo iustitiando bene
Quem sua nos illum prudentia forsat amare
  Iustitie pater est curia tota simul
Sit sacras leges omnes que regna gubernant
  Recti quid iuris rostra seuera ferant
Despachare facit processus pondere iusto
  Omnes contentat qui bona iura fouent
Qui brolhare volunt tortas sequando trauersas
  Amaynare facit iure redreyssat eos

[1] Tout ceci nous paraît singulièrement exagéré.

Abbreuiat causas estillos dando nouellas
  In campo plures decidit atque graues
Playderias audit attente postque resoluit
  Omnia comprendens decretat atque cito
Appoyntat recte quamuis res sit caput ydre
  Et copat arrestum fort bene plusque bene
Iuste presto sapit et condemnare ribaldos
  Illos esmendat vel foetare iubet
Et dum paysani per criddas creddere nolunt
  Sed per les villas arma cruenta ferunt
Estrapare facit tales tunc curia presto
  Estirando illos brachia tota petant
Per furcas timidas pluros sens ordine branlant
  Hos ventus nudos ben virolare facit
Illos vel mandat maygras voggare galeras
  Post bastonatas nocte dieque tocant
Et plorant oculis valde clamando parentes
  Auxiliatrices porgite presto manus
In prisone mala non chaumant tempore longo
  Nec panem regis plus rohigare solent
Gens aduersa Deo truculenta morte peribunt
  Hic male qui viuit sic solet atque mori
Rex bene prouidit nunc hec Prouensa triumphat
  Qui talem patrem prò dominando dedit
Hunc decet in mundo que viuat secula longa
  Iustitiam donat omnibus atque breuem
Dummodo continuet concordentque vltima primis
  Ipse caput primum totius orbis erit
Non meruelhandum si iustitiando patrizat
  Sepe solet similis filius esse patri
Iuppiter ex alto qui semper cuncta gubernat
  Perpetuos merito det sibi (queso) dies :

. . . .

ANGLETERRE.

Les Anglais sont, après les Italiens, le peuple le plus porté à se servir, comme moyen de plaisanterie, du style macaronique. Dans une foule d'ouvrages on trouve des exemples de ce que nous avançons. En voici un qui est assez plaisant : Sir Kenelm Digby raconte qu'un maçon après avoir amassé quelque argent, prit le parti de faire de son fils un savant, et l'envoya au collége. Au bout d'un certain temps le jeune homme revient à la maison, et pour cacher à son père son ignorance des langues étrangères, et se donner de l'importance en même temps, il lui fit accroire, lorsque le brave homme se mettait par vanité à l'interroger, que *bredibus* (bread) est le mot qui signifie pain; que de la bière, c'est *beeribus* (beer), et ainsi des autres mots. A la fin le vieillard s'aperçut qu'il était mystifié, et pour faire comprendre à son fils que ces mystères linguistiques ne valaient pas la peine qu'il retournât au collége, il lui ordonna d'ôter immédiatement ses *hosibus* (hose, bas), et ses *shoosibus* (shoes, souliers) et de reprendre son ancien métier, de battre le *mortaribus* (mortar, mortier).

Dans la collection intitulée : *The English Review*

of England and Foreign literature for the year 1790, *London*, *Murray*, 1790, on trouve au t. XVI, p. 71, une courte notice sur l'*Epistolam acaronica ad fratrem de iis quæ gesta sunt*, etc., etc. Sa critique est très-sévère, et certainement injuste. On doute, dit l'auteur, « whether from the lameness of the satire, « or the mode in which it is conveyed, having, as « reviewers experienced, very little pleasure in the « perusal, we cannot approve of it, etc., etc. »

Pinkerton nous a laissé un modèle curieux de ce qu'il appelle une langue anglaise améliorée, et qui forme une sorte de langue macaronique. Les radicales sont anglaises et les terminaisons formées par des voyelles comme en italien. Il a traduit d'après ce système la vision de Mirza, tirée du *Spectator*, et il en résulte un morceau de littérature des plus originaux et des plus ridicules parmi les langues hybrides.

EXTRAIT MACARONIQUE DES VOYAGES DE L'ANGLAIS CORRYAT :

UPON THE AUTHOR AND HIS BOOK.

Quot, dos hæc, linguists perfetti, disticha fairont
Tot cuerdos statesmen, hic livre farà tuus.
Est sat à my l'honneur estre hic inteso; car I leave
L'honra, de personne n'estre creduto, tibi.

Nous avons déjà parlé de cet auteur excentrique dans le *Macaroneana*.

BELGIQUE.

La pièce suivante est due au talent facile et plein de verve de M. A. Baron, professeur de littérature à l'Université de Liége et auteur d'un grand nombre d'ouvrages littéraires et esthétiques, et d'une *Histoire de la littérature française* [1], le meilleur abrégé qui existe peut-être en France sur cette matière, tant pour la forme que pour le fond.

Le morceau suivant ne fut imprimé qu'une seule fois, dans un recueil tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et imprimé à Bruxelles.

Regem flattores cantent, ego canto cochonem.

De cœlo inspira nostrum, cocho sancte, libellum,
Sancte cocho, tu quem accompagnavisse magistri
Dicitur Antoni passus grimpantis Olympum,
Atque attirantis per barbam capucinorum
Saligotam post se trouppam, robasque puantes.

Non, mihi si linguæ centum sint, si mihi centum
Affuerint bouchæ, quæ Stentora vincere possent,
Non possem elogium meritum entonnare cochonis.

[1] *Histoire abrégée de la littérature française depuis son origine jusqu'au* XVII[e] *siècle*, suivie d'extraits nombreux et de notices biographiques et bibliographiques, 2[e] édition, 1851, 1 vol. in-8 de 600 pages; prix : 7 fr. (Paris, Borrani et Droz; Brighton, G. Gancia.)

Quid servunt asinus, canis, et catus, atque caballus?
Non illos mangiare libet, servuntque rieno.
Sed tecum nil perdutum, tecum omnia saucis
Engloutire licet variis, servareque longo
Tempore; boudinum quid ego, andouillasque friantes,
Et saucissarum pretiosa monilia dicam,
Atque illum docta dictum de gente fromagum
Italicum, atque aures, huramque, pedemque cochonis,
Sancta, tibi æternos sacrum, Menehoulda, per annos.

Talia pensando, cum lingua tantalisata
Non ego me possum empechare lechare labella. . . . .

ALLEMAGNE.

Epistolæ virorum dextrorum, de facinoribus contumeliosis sæculi XIX. *Islebiæ, apud F. Kuhntium,* 1849, in-18, de 30 pages, avec cette épigraphe :

« Homines sinistræ partis, dum Ministerium opprobriis et « maledictis cumulant, comparandi sunt canibus, qui lunæ ma- « jestatem allatrant. » — Auctor anonymus anti-democraticus in *Gazetta Vossica.*

On peut se faire une idée, d'après cette épigraphe, de l'esprit dans lequel est écrit ce pamphlet plein de verve et de causticité. Il se compose de onze lettres adressées à différents personnages imaginaires, mais représentant dans l'esprit du critique des individualités de la révolution allemande de 1849.

Nous copierons ici la dernière.

Tobias Jacobus, Philistæus Halensis, Uxori dilectissima S. P. D.

Quanquam, uxor carissima, jam diutius in residentia vivo, et jam aliquantulum ad barbas et ora rubicunda democratorum assuefactus sum, quanquam proletarii montium Caprearum non ita terribiles sunt quam anno præterito, quanquam neque somnium republicani rubri, neque librarii volantes exclamantes in plateis Krakelatorem et Kladderadatsch animum quietum ambulantium terrent, quanquam bajonettarum copia in

muris est, quanquam viri tutelarii corpus illæsibile abordinati tuentur, quanquam uno verbo, Wrangelius vivit et verbum suum tenuit, tamen, uxor dilectissima, persæpe anxietas quædam pectus meum intrat, et cor dilacerat et cogito apud me, ut ideæ communisticæ magis magisque capita hominum nihil habentium occupent, atque tandem aliquando cum ingenti tumultu ad omnium possidentium ruinam verificentur. Quales et quantæ hæ anxictates sint, ex fragmento diarii mei, quod tibi hic mitto, videbis.

Novæ epistolæ obscurorum virorum ex Francofurto Mœnano, ad D. Arnoldum Rugium, philosophum rubrum nec non abstractissimum datæ. In-18, de 16 pages, *imprimé à Francfort, chez Broenner*, 1849.

Cette brochure se compose de six lettres, dont nous donnons la quatrième, comme spécimen.

Adolphus Pratensis, publicista incomparabilis, Arnoldo suo salutem plurimam dicit.

Magnum tibi gaudium annuncio, amice cordialissime, ingens gaudium! res nostra floret, floret casu mirifico. Audi historiam fere incredibilem.

Hesterno die, hora vespertina x, pulsatur ad meam januam. Clamo : intra! ecce intrat servus elegantissimo velatus amictu afferens literas Liberi baronis inter liberos barones famosissimi ad me datas. Quæres fortasse quid habuerit ille Crœsus ad me Irum? Nempe petit a me ut citissime ad eum veniam; agi de re summi momenti. Festino citato gradu in domum Liberi

baronis et invenio eum sedentem in sella, pallescentem et ægrotantem.

Il guérit le baron en lui parlant de la baisse des fonds publics, ce qui opère dans le malade un tel flux de ventre qu'il est complétement remis en peu d'heures d'une obstruction qui avait duré des mois. Il est inutile de dire que c'est la manière de raconter la chose, ajoutée au style, qui fait tout le mérite de ce morceau.

Une nouvelle édition de la *Moscæa*, de Folengo, a été mise au jour par F. W. Genthe en une brochure in-8° de 63 pages, imprimée en 1846, chez Ferdinand Kuhnt, à Eisleben.

Au bas des pages, presque chaque mot macaronique présente sa traduction en italien et en allemand. Cinq pages de notes à la fin de l'ouvrage fournissent plusieurs renseignements intéressants aux philologues. Il serait fort à désirer que l'œuvre entière de Folengo fût publiée d'après ce système, la lecture en deviendrait infiniment plus facile pour un grand nombre de personnes. L'édition in-4° des macaronées de cet auteur présente quelques-unes de ces explications, mais elles sont insuffisantes, et Genthe, par ses études spéciales en ce genre, serait à même de publier une excellente édition ainsi annotée et commentée.

FIN.

TABLE

DES AUTEURS MACARONIQUES CITÉS.

ITALIENS.

FRANÇAIS.

ALLEMANDS ET NÉERLANDAIS.

ANGLAIS.

PORTUGAIS.

ESPAGNOL.

TABLE DES EXTRAITS.

ITALIENS.

FRANÇAIS.

ALLEMANDS ET BELGES.

ANGLAIS.

ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

ERRATUM

Page 126, *ligne* 17; *au lieu de:* en 1152; *lisez:* en 1512.

TABLE GÉNÉRALE.

